

CAHIER 182 MÉTANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers, veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

Association Métanoïa loi de 1901- Montélimar

Couverture : Frank Lalou

Troisième trimestre 2024

ÉDITORIAL	p. 4
COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS Log 84	p. 9
RECHERCHES	
<i>À propos de la vision sans tête</i>	p. 20
<i>Rays of the Absolute</i>	p. 23
<i>Le fil du rasoir</i>	p. 24
<i>Jeux d'ombres divines</i>	p. 25
<i>Amour et abandon de soi</i>	p. 27
<i>Histoire de la stupidité humaine</i>	p. 28
<i>Introduction au Râmâyana</i>	p. 29
<i>Orphée céphalophore</i>	p. 35
<i>Qui est Jésus ?</i>	p. 39
<i>Visite de la terre</i>	p. 41
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	
<i>Le grand mystère</i>	p. 42
<i>Ordre</i>	p. 44
<i>Comprendre et réaliser</i>	p. 45
<i>Il n'y a personne</i>	p. 47
<i>Temps</i>	p. 49
<i>Et mon fantôme en rit encore</i>	p. 50
<i>Air de la solitude</i>	p. 52
<i>Riche</i>	p. 53
<i>Enfant éternel que je suis</i>	p. 54
<i>La connaissance surnaturelle</i>	p. 55
<i>Fête</i>	p. 56
MIETTES DE GNOSE	
<i>Ainsi parlait Saint-Pol-Roux</i>	p. 57
<i>La mort du prince</i>	p. 58
<i>De l'oubli à l'éveil</i>	p. 59
<i>L'infini au fond de soi</i>	p. 61
<i>Un seul bambou aspire la fraîche brise</i>	p. 63
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	p. 65
CONTES	
<i>Râmcharitmânas</i>	p. 67
<i>Les trois perles de sagesse</i>	p. 70
BLAGUES	
FAIRE-PART	p. 73
COMPTE-RENDU DU SÉMINAIRE	p. 75
<i>Jeux d'ombres divines</i>	p. 78
<i>Jon Fosse</i>	p. 83
<i>Souvenirs d'Arunâchala</i>	p. 90
COURRIER DES LECTEURS	
BIBLIOGRAPHIE	
<i>La Chasse de la sagesse</i>	p.116
<i>Révéler la lumière cachée</i>	p.118
<i>Des empreintes d'oiseaux dans le ciel</i>	p.122
<i>Discographie</i>	p.125
POÉSIES	
	p.129

ÉDITORIAL

Dans l'*Évangile selon Thomas*, Jésus s'adresse d'emblée à l'homme dont l'identité transcende la notion psychosomatique de personne. C'est si vrai que, dès les premiers logia, l'aventure qu'il propose et les perspectives qu'il laisse entrevoir échappent complètement au sens commun : - Il ne mourra pas – Il règnera sur le Tout – Il est dès maintenant le roi unique d'un royaume universel – Il a en lui ce qui lui permet de se découvrir à condition qu'il se dégage du savoir et du pouvoir-. La voie à suivre est tracée et l'aboutissement est clairement spécifié : « Il sera moi ».

Vivant comme une entité au milieu d'autres entités, la personne ne saurait comprendre un tel langage. Sans s'en rendre compte, elle se coupe de ses racines ontologiques, et, de ce fait, se condamne à une perception erronée. Ce défaut n'empêche pas le fonctionnement dans la vie quotidienne ni même à une échelle plus vaste ou plus réduite où interviennent l'observation et l'interprétation dites scientifiques.

La non-dualité, celle dont parle Jésus en nous révélant notre identité véritable, celle qui relève de la gnose que nous font connaître les grands textes traditionnels, n'a rien de commun avec la prétendue compréhension que peut en avoir la personne.

La langue nous vient en aide pour distinguer ce qui procède de la personne de ce qui émane de l'être véritable. Les termes CONNAISSANCE et SAVOIR permettent de désigner et de distinguer les deux domaines, celui de l'être essentiel qui ne naît ni ne meurt (log. 111) et celui de la personne liée à son aptitude à apprendre et à dissenter.

Les acquisitions dans les différents domaines de la vie courante, mais aussi les travaux qui peuvent faire l'objet d'un copyright, relèvent du savoir de la personne : ils portent la marque de la pseudo-entité psychosomatique qui croit en être le détenteur ou l'auteur.

La connaissance, en revanche, n'est la propriété de personne. Elle se révèle au gnostique en même temps qu'il se découvre lui-même dans cette aventure où il lui est donné de liquider son erreur sur la nature de la personne. Au cours de l'épreuve initiatique, le gnostique découvre peu à peu que l'initiateur et l'initié ne font qu'un, ce dernier étant simplement l'occasion pour l'initiateur de se révéler à lui-même. Contrairement à ce qui est couramment admis, il n'y a pas union de deux entités, mais disparition de l'initié lors de la prise de conscience du réel unique.

Dans l'Évangile selon Thomas, il est toujours question de CONNAISSANCE. Tout mélange des genres comme dans les évangiles canoniques se traduit par la confusion et la contradiction. D'où l'importance de distinguer ce qui émane de la personne et qui, comme elle, est passager et mortel, de ce qui vient de la réalité transcendante et immortelle. La forme (log. 84) relève de la personne tandis que les modèles sont les archétypes invisibles et éternels de la lumière. La forme occulte dans sa persistance à se vouloir séparée : « les images cachent la lumière » (log. 83).

Le malentendu entre le psychique identifié à la personne et donc soucieux de s'affirmer et le gnostique qui a le souci de se dégager de la personne est permanent, c'est pourquoi le dialogue s'avère impossible. Comment du reste pourrait-il s'établir entre une entité illusoire et le réel ?

Ce qui distingue une personne d'une autre, c'est tout d'abord son aspect physique, son comportement, mais aussi son savoir, ses acquisitions diverses. Supprimez ce qui lui vient de l'existence, que reste-t-il ?

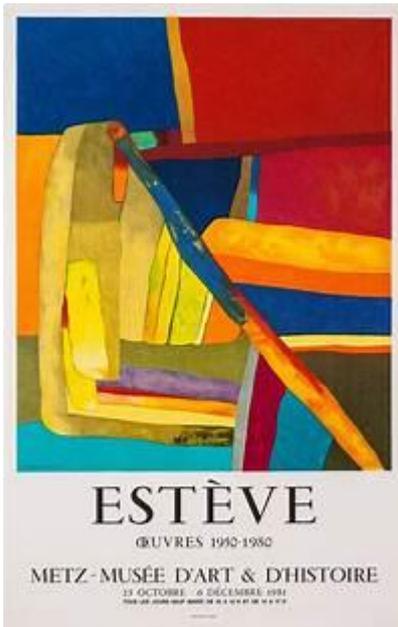
La réalité du gnostique transcende le parcours existentiel : « Heureux celui qui est avant d'exister » (log. 19) ; elle se révèle lors de la disparition de la forme (ou image). « Et son image sera cachée par sa lumière » (log. 83). La lumière seule demeure, et si la forme persiste, c'est en vertu d'une perception illusoire. Mais la vision juste, la vision sans image, n'est possible que par l'entremise des sens lorsque l'initié est totalement voué à la reconnaissance de la suprême réalité. Tant que le corps est asservi au mental, il ne peut remplir son office. Dégagé de cette emprise, il répond chez le gnostique à la nostalgie du retour à l'un en devenant l'instrument indispensable de la révélation. « C'est l'Esprit à cause du corps », suivant l'expression lapidaire de Jésus (log. 29). Alors, le corps n'est plus inféodé au psychisme mais voué à la prise de conscience du réel. Il n'est pas le réel ; il est la condition *sine qua non* de sa révélation.

Le logion 84 apporte des éléments nouveaux au processus de la révélation que permet le corps choisi et préparé à cette tâche unique. Les sens sont au service des modèles correspondants engendrés dès le commencement « qui ne meurent ni ne se manifestent ». Issus de la lumière, ils portent témoignage de la lumière avant son occultation sur le plan de la manifestation par les images. Ces archétypes – le mot devant être pris en dehors de toute connotation psychologique – sont perçus directement par les sens désentravés. Il y a corrélation et connexion entre le modèle et le sens destiné à l'exprimer (vue, ouïe, odorat, goût, toucher...). Le sens est « à l'écoute » du modèle et exprime ce qui, émanant du modèle, demande à naître.

Dans son insondable fécondité, toujours désireuse de se connaître elle-même, la réalité suprême trouve grâce aux prédispositions des modèles les possibilités d'émergence de son inépuisable prodigalité. Chaque sens exprime ce qu'il reçoit de son modèle. On dit d'un créateur qu'il a le don de la musique, de la peinture... S'il obéit totalement aux injonctions de son art, alors il n'est plus à la recherche mais à l'écoute du langage du modèle. Souvent plusieurs sens peuvent en même temps concourir à l'expression d'un ou plusieurs modèles, de même que plusieurs modèles peuvent emprunter le canal d'un seul sens ou de plusieurs successivement ou simultanément.

On voit tout de suite la richesse prodigieuse d'expression des sens en corrélation avec leurs modèles. Consciemment ou inconsciemment, tous les sens sollicitent leur modèle, celui qui correspond à leur(s) don(s). Le gnostique, en quête de son identité, ne procède pas autrement. En interrogeant les modèles « qui n'existent ni ne se manifestent » (log. 84), il est amené à choisir spontanément celui qui correspond le mieux à sa nature innée.

Le moment est sans doute venu – le gnostique sait saisir les opportunités que lui offre le temps – d'approfondir les similitudes et d'établir les corrélations entre le domaine de la gnose et celui de la création artistique. Si, par exemple, le



surréalisme avait été ouvert à la gnose, il n'aurait pas connu autant de déviances ni de déconvenues. On peut également établir des correspondances particulièrement évocatrices entre la gnose et la peinture en interrogeant les artistes sur la façon dont ils conçoivent la genèse de leur art. Parlant de Cézanne qu'il admirait, Estève disait : « ... il n'était surtout pas virtuose... Mais chaque parcelle... est d'un tel rapport ! Regardez ce dont les cubistes se sont emparés : avec dix centimètres carrés de Cézanne, ils ont fait eux des kilomètres de peinture ». Le peintre Estève nous offre l'exemple même de cette démarche qui demande un total abandon : « Au départ, lorsque je mets une toile blanche sur le chevalet, je ne sais vraiment pas ce que je vais en faire ». En vrai gnostique – qui s'ignore sans doute -, il pratique l'attention sans objet, uniquement intéressé par ce qui en lui demande à se vivre.

D'innombrables exemples pourraient être fournis par tous les arts sur cette démarche proprement gnostique qui privilégie le sujet au point de libérer l'homme des servitudes de l'objet.

Mais la réflexion sur l'activité créatrice permet surtout de distinguer deux domaines de nature différente : celui du savoir et celui de la connaissance. Aptitude du psychique à apprendre, le savoir se révèle d'une pauvreté insigne par

rapport à l'aptitude à créer qui est celle du gnostique. L'un pense, l'autre connaît. L'un détourne de la connaissance qu'il a la prétention d'apporter ; l'autre est à l'écoute de la vie qu'il accueille dans son jaillissement initial. L'un investit l'objet mais néglige le sujet qu'il trouve encombrant et c'est ainsi qu'il s'enfonce dans les ténèbres de l'image : « S'il vous arrive de ne pas vous connaître, alors vous êtes dans la pauvreté et c'est vous la pauvreté » (log. 3) ; l'autre pratique l'attention sans objet, il œuvre dans le sens de la découverte de sa nature véritable, attentif au seul sujet.

Le psychique est victime de cette illusion colossale qui consiste à se croire et à vivre comme étant séparé. Tout son comportement tend à donner un semblant de réalité à ce grand rêve. Il se trompe et il trompe, ce qui empêche sa remise en question, tandis que le gnostique distingue l'illusoire du réel : « Ce n'est que lors du grand réveil qu'on sait que tout a été un grand rêve », disait Tchouang-tseu. Ne pouvant échanger qu'avec un interlocuteur de son espèce, le psychique choisit obligatoirement un autre psychique comme protagoniste. C'est ainsi que des textes proprement gnostiques ont été récupérés par des psychiques puis inscrits et interprétés dans une optique psychique. Par exemple la parole de Jésus : « Quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais » (*Jn* 11-26), a été récupérée comme du reste les autres paroles de Jésus et inscrites par des psychiques dans le contexte qui est le leur. Pour que cette parole prononcée à l'occasion de la mort de Lazare se vérifie au premier degré, il faut le miracle de la résurrection. Par ce truchement, le corps reste partie intégrante de l'être. Et la parole de vie paraît s'adresser à une personne et non à un être qui s'est désolidarisé de son entité illusoire. À l'écoute des modèles invisibles et éternels, il les exprime dans leur nature intrinsèque et développe ainsi son aptitude à décrypter ce qui est authentique de ce qui est ajouts, interpolations et interprétation en fonction d'un salut à venir. Chez lui, la révélation est à l'abri de son aliénation par les créatures.

La perception par des entités illusoires ne peut qu'être erronée. Cependant le gnostique n'a pas le souci de s'inscrire en faux contre elle car le rêve, si étrange que cela puisse paraître au premier abord, est nécessaire à la révélation. Le gnostique est amené à cette compréhension en vertu de sa nature unique et indivisible, car si la personne, image suscitant des images, forme enfantant des formes, pouvait découvrir la nature unique et toute-puissante du gnostique, l'unique ne serait plus l'unique, la dualité accèderait à la non-dualité, les ténèbres saisiraient la lumière. L'occultation psychique est donc nécessaire à la révélation ; elle en représente la phase initiale voulue par l'unique initiateur. Que celui-ci choisisse (log. 23) ses rarissimes initiés suivant des modalités singulières, qui déroutent complètement les psychiques, n'est pas pour surprendre le gnostique : à celui qui n'a pas qualité pour le partager, rien ne doit transpirer du grand secret : « Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères » (log. 62).

Émile



Inukshuk, ᐃᓂᓴᓂ

Ce terme inuit signifiant Image de l'homme désigne des monuments de pierres entassées dans les régions arctiques d'Amérique du Nord et servant à divers usages notamment comme points de repère ou comme Messagers du silence pour indiquer un lieu spirituel.

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 84

Jésus a dit :

*Les jours où vous voyez votre forme,
vous vous réjouissez.*

*Mais lorsque vous verrez vos modèles
qui au commencement étaient en vous,
qui ne meurent ni ne se manifestent,
ô combien supporterez-vous !*



Tout passe. *Le temps m'échappe et fuit...* L'instant ne dure que le temps d'un instant. Ce monde ressemble à un rêve évanescent. Ma forme me plaît - tant que je suis en forme. Qui suis-je ? Mais qui est ce je ? Quel est son jeu ? Est-il vrai que *Je est un autre* ? Sans le savoir, sans le vouloir - à travers tout ce qui m'inspire, l'art, la poésie ou la musique - j'aspire à ce Je qui m'aspire automatiquement, naturellement, inconsciemment. Quel est cet idéal qui toujours m'attire plus haut ? Un idéal ou un gouffre ? Est-ce l'Esprit qui souffle où il veut ?

Qui cherche qui ? Est-ce moi qui suis une voie ou la Voie qui me poursuit ? Suis-je le chercheur ou le cherché ? Celui qui cherche ou celui qui est cherché ? Si je plonge au fond de l'inconnu, saurai-je reconnaître la Beauté ? Si je ne connais pas cet inconnu, lui me connaît depuis toujours. Cet idéal que je prends pour une image est en fait le Réel.

Chaque être porte au fond de soi une image, une icône, un modèle, un archétype universel, bref son Soi, le Soi. Comme le Soi se déploie de nulle part à nulle part, il ne va ni ne vient tout en étant partout à la fois. Seuls les nuages du mental peuvent me voiler le miroir de mon icône. Mais je ne peux voir le Soi. Si je dis que je le vois c'est que je vois autre que moi. Mon modèle n'est autre que moi-même. Je suis moi-même l'icône de moi-même. Lorsque j'entre dans le Royaume JE suis le Royaume. Je n'est plus un autre. Autre que Je n'est plus. Le petit moi doit se soumettre ou se démettre, et cela il ne le supporte pas.

Le Soi ne se manifeste pas. Il est. Mon visage d'avant ma naissance. Le Soi appelle le Soi car il n'y a qu'un seul Soi.

Je dis : Je dois retrouver mon Soi
Jésus dit : Tu ne l'as jamais quitté
et il ne t'a jamais quitté.
Je dis : Dis-moi la vérité.
Jésus dit : Je suis la Vérité.
Je dis : Quel est le secret ?
Jésus dit : Il n'y a pas de secret.
Je suis le secret
dont tu es le sujet
afin de reconnaître
l'ivresse de la Vie.
Je dis : Je suis Jésus.
Jésus dit : Je suis.

Yves

*

Au terme de son évolution spirituelle, l'homme découvre que sa nature fondamentale est ressemblante, voire identique à celle de la Conscience Pure. L'homme se réjouit alors d'être libéré à jamais de toute limitation, cause de souffrances.

Ce modèle (la Conscience Pure) était « au commencement », autrement dit : elle est la base de toute manifestation humaine... Par nature, cette base est indestructible et inaltérable, elle ne se manifeste pas directement, car tout ce qui est manifesté se trouve assujéti au changement et à la détérioration... la cause suprême qui est la Conscience Pure n'a pas de commencement, par conséquent elle est indestructible. Étant une réalité unique, elle se reflète dans l'ego d'innombrables individus et prend ainsi l'apparence de multiples visages...

Lorsque l'homme découvre sa Vérité propre, il subit un choc causé par son attachement profond aux états manifestés, issus de l'Ignorance, mais celui qui cherche à s'établir réellement dans la Vérité dépassera ce choc que représente le détachement...

Swâmi Shraddhânda Giri,
L'évangile selon Thomas, Les Deux Océans, p. 74

*

Jésus n'évoque pas ici les images du monde qui occultent la lumière : c'est l'esprit de l'homme, créé à l'image de Dieu, qui est la vraie lumière et dont l'image, - image de lumière -, réside non manifestée en chaque être venu au monde, comme une graine semée en lui avant sa naissance.

Il est écrit dans la Genèse : « *Dieu a créé l'homme à son image* » (I, 27). Le Fils est à la fois l'image de Dieu et celle de son manteau de gloire lumineuse, image à partir de laquelle, lumière qui vient de la lumière, l'homme fut créé en esprit...

Être une image de la lumière signifie être lumière, car il est de la nature de la lumière d'être indicible, l'image de la lumière est toujours une image parfaite, conforme à sa nature propre...

Lorsque Jésus dit : « *Vous êtes la lumière du monde* » (Mt. V, 14), il applique également cette parole à lui-même. Jésus nous incite à manifester la lampe qui brille en chacun de nous, la lumière du Fils que nous portons tous en nous, lumière qui se multiplie en images de lumière, toutes immortelles mais non encore manifestées, car : « *il n'y a rien de caché qui ne doive être dévoilé* » (Mc IV, 22)...

L'image, identique à la lumière, car elle-même lumière, est la part de l'Esprit de Dieu que chaque homme reçoit pour la découvrir en son fond propre, en sa chambre intérieure, afin de la manifester...

L'image est extase divine puisqu'elle est lumière reflétant la lumière de Dieu : sa dynamique est celle de sa diffusion de la même façon que les rayons du soleil se répandent dans tout l'univers objectif. Dans le même temps, bien que les rayons du soleil reflétés sur l'eau se meuvent sur les vagues agitées en surface, ils ne sont jamais affectés par les impuretés de celle-ci. Tant l'image que les rayons restent identiques à eux-mêmes : ils ne sont pas contaminés en leur nature car ils ne prennent pas les attributs du médium par l'intermédiaire duquel ils se manifestent.

La puissance dynamique de l'Esprit divin se répand au sein de l'âme réceptive qui la reçoit afin de s'assimiler parfaitement avec l'Esprit : cette union (*henotes*) est symbolisée en langage mystique par l'union nuptiale de l'époux et de l'épouse. Abandonnant leur quête de similitude, les principes masculin et féminin s'abandonnent passivement à la contemplation surabondante du Fils de lumière... « *Mâle et femelle il les créa* », dit la Genèse (I, 27).

Justin le Gnostique précise en ce sens : « *Tel fut le mariage de la jeune fille Eden, l'âme, et d'Elohim, le pneuma, l'image de Dieu* » (Hapol. V, 26, 3.8). Sans s'attarder à la dimension sexuée des niveaux psychiques et spirituels, le scribe saint se réfère ainsi à l'origine de la descente de l'Un dans la multiplicité, - ou en d'autres termes, à la diversification de la lumière divine unique en une multiplicité de lampes, chacune brillant tel un joyau impérissable au cœur de chaque être humain...

La dynamique de l'assimilation impliquée par la ressemblance conduit à la découverte de l'image par identification à celle-ci. L'image est l'essence, le véritable être de l'âme en sorte que la parfaite ressemblance avec l'image de lumière sera la réalisation de soi, car l'âme perfectible peut devenir semblable à l'Esprit de Dieu. Effectuer cette œuvre d'identification, telle est la mission assignée à l'âme dès le commencement...

Les facultés de la raison ne peuvent à elles seules permettre à l'homme de parvenir à cette ressemblance divine. Il faut pour cela une semence active de vie éternelle semée en l'âme, constituant son essence, son fondement. Pour recevoir et connaître cette semence divine, l'âme doit librement suivre la voie de sagesse de l'Esprit : transfigurée, elle pourra alors accéder à l'unité. Seule l'image dispose du levier de cette renaissance qu'elle remet à l'âme dès que celle-ci en fait la requête....

L'âme qui s'est unie à l'image de Dieu et s'est fondue en elle, cette âme qui a subi l'épreuve, cette âme qui a compris une fois pour toutes l'énigme du miroir, cette âme en vérité peut s'écrier : « Je suis Lui ».

Roberto Pla

El hombre templo de Dios vivo, Editorial Sirio, p. 541

*

La lumière qu'évoque Jésus recèle une ténèbre presque insupportable. Afin de dissiper nos derniers doutes et *prendre le peu que nous avons* (log. 41), il nous dit maintenant que les images du non-né que nous portons en nous ne peuvent être ni ignorées ni comprises. Les prémices de la lumière sont voilées par la lumière elle-même et toute tentative de les occulter est vaine. *Fendez le bois, soulevez la pierre*, seule la lumière peut connaître en elle-même la ténèbre inconnaissable. Humains sommes-nous et ne pouvons vaincre l'ignorance que par la connaissance de notre ignorance. Il ne faut pas croire que cette part de nous, le non-né, survivrait alors qu'une autre part de nous-même goûterait de la mort.

Dans la mesure où la délivrance consiste à réintégrer l'Un, il n'est pas question d'anéantissement complet dans l'*Évangile*. Jésus nous parle du Père non-né comme une lumière qui se connaît elle-même et au sein de laquelle nous pouvons espérer avoir part... *Faire une image à la place d'une image* (log. 22) ne culmine pas dans la seule joie d'être délivré du mental ordinaire mais dans la révélation impressionnante, celle de connaître qui Je suis : *ô combien supporterez-vous !* Jésus nous indique le lien entre le repos - être debout dans la lumière - et la réintégration dans le royaume de lumière. Il ne s'agit pas de vivre en ce monde avec les images pour retourner à la pure lumière en le quittant mais d'être totalement plongé dans le royaume de lumière *en cette vie*. Réintégrer l'Un suppose à la fois trouver le royaume manifesté dans le jeu d'ombres et de lumière de nos activités en ce monde tout en lui tournant le dos ainsi qu'à ses images pour trouver le repos dans la pure lumière du royaume ... La délivrance du solitaire consiste à voir les choses de la vie *sub specie lucis* (dans la lumière) sous ce double aspect.

James W. Heisig, *Jesus' Twin*, Crossroad Book, p. 128

*

« *Vos icônes qui ont surgi avant vous, qui ne meurent pas et qui ne se montrent pas* » : peut-on mieux exprimer ... notre « *nature profonde* » ? Celle-ci est en nous depuis la naissance de l'humanité et survivra tant que le monde existe, mais elle est tellement intimement inscrite dans notre nature que peu de personnes la perçoivent. Quand nous en faisons la découverte, nous nous réjouissons en voyant « à quoi nous ressemblons », c'est-à-dire en ressentant ce qui nous constitue véritablement.

François de Borman, *L'évangile de Thomas*, Mols, p. 235

*

Cela signifie que l'infini de l'existence est insupportable pour l'ego relatif, car le petit « je » ne peut pas saisir l'étendue, l'immensité de l'infini et, dans cet état insoutenable, il disparaît. Seul cet état infini est la légèreté de l'Être. *L'insoutenable légèreté de l'Être* est joliment décrite dans ce logion. Car pour Cela qui est antérieur à tout, cette légèreté est naturelle. Mais pour celui qui n'en est qu'une image, elle est insupportable et reste inaccessible. L'idée d'« Être » ne peut jamais devenir ce qui est antérieur à l'idée. Tout ce que fait l'idée pour atteindre ce qui lui est antérieur demeure une idée. C'est la stérilité de tout désir, de toute activité, de tout effort tendant à devenir ce qu'on est. Aucune activité, aucune connaissance ne peut faire de toi ce que tu es. L'image ne peut jamais devenir ce qu'elle représente. L'idée ne devient jamais Cela d'où elle vient. Elle est morte. Toute idée est morte. Le Vivant en soi est avant toute idée de vie. Et ce qui n'est pas une idée de la vie, ce qui est la Vie en soi ne connaît pas la Vie, parce que *c'est la Vie*.

Je suis la vraie Vie. Je ne suis pas quelque chose de vivant, je suis le Vivant même. L'antérieur est impensable et c'est pour ça que tu es l'impensable. Tu ne peux pas penser avant de penser. Tout ce qui est dit ou non vient toujours après. Donc je ne peux pas « m'avant-penser ». Je suis toujours avant l'idée. Penser est un reflet et non un pré-reflet.

Karl Renz

Commentaires sur l'évangile de Thomas, Accarias/L'Originel, p. 86

*

Le mot grécopte est *eikôn*, qui signifie image... *eikôn* n'est pas n'importe quelle image, mais seulement l'image-modèle. Ce mot grec d'origine a donné notre mot « icône », qui ne signifie qu'un type d'image, l'image sacrée, qui est bien une image *modèle*, c'est-à-dire normative et, à cette fin, empreinte d'une certaine abstraction...

Les v. 5-6 de notre logion caractérisent bien les images-modèles : en tant qu'archétypes principaux, elles nous sont antérieures (« *qui au commencement étaient en vous* » ...), échappent au temps et à la manifestation (« *ne meurent ni ne se manifestent* ») : en somme elles relèvent de l'essence (*ousia*) et non de l'apparence manifestée (*phainomenon*). Et elles se saisissent dès lors par la réminiscence, comparable à l'*anamnèsis* platonicienne... C'est à cette lumière « éternitaire » qu'on peut comprendre les v. 8-10 du logion 18 :

*Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,
Et il connaîtra la fin, et il ne goûtera pas de la mort...*

Michel Théron, *Une voix nommée Jésus*, Dervy, p. 200

*

Voir sa forme, dans la bouche de Jésus, ne saurait indiquer le narcissisme physique, bien plutôt signifier le contact avec ses sensations corporelles, marcher dans ses pompes comme on dit vulgairement. On ne saurait entrer en gnose sans une base psychologique stable, un bon équilibre psychosomatique qui ne peut se passer de l'écoute des signaux corporels. Les êtres désincarnés qui vivent dans leur tête ne réunissent pas les conditions requises. Le corps est bafoué par une civilisation hyper cérébrale aux antipodes de la gnose. Équilibrer le ventre émotionnel avec la tête cérébrale par le cœur au centre est possible en entendant leurs signaux et il y a de quoi se réjouir à parvenir à apaiser le tumulte intérieur dont l'extérieur (le monde) est un reflet.

Voir mes modèles qui au commencement étaient en moi relève de la vision et pas du niveau de la conscience ordinaire. Mystère. S'ils ne meurent pas ni ne se manifestent, c'est qu'ils n'ont ni nom ni forme, les décrire est impossible. Mystère encore. Le « commencement » fait rappel au logion 18, il est promis accessible ici et maintenant pour celui qui le dévoile et qui est alors bienheureux, ce qui permet d'affirmer que, quoi que puissent être ces modèles, ils participent à la béatitude de celui qui les voit.

Le dernier verset invite à la patience et à l'acceptation du tumulte mondain environnant et vain pour ne pas contrarier la métanoïa intérieure.

Christian

*

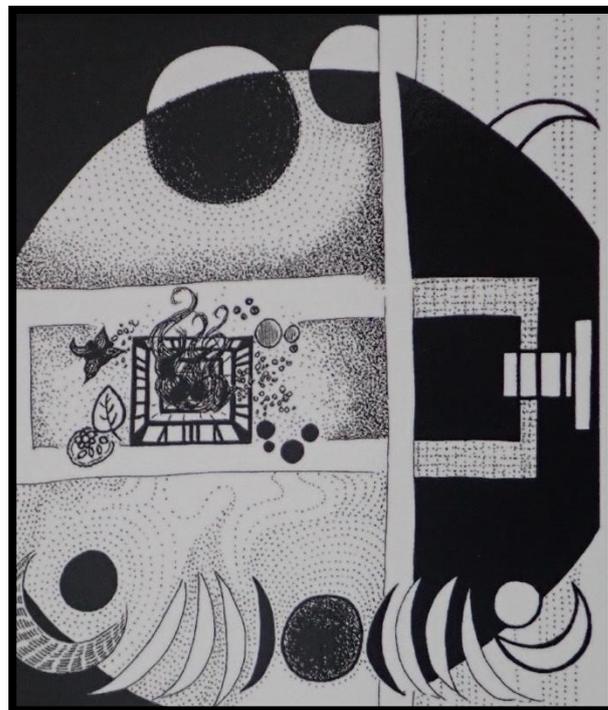
La *forme* permet la comparaison. Du reste le mot copte est traduit également par *ressemblance*. Au logion 13, Jésus dit : « *Comparez-moi, dites-moi à qui je ressemble* ». Les images rendent possible la comparaison : *ange juste, philosophe sage*. En l'occurrence, la ressemblance se veut flatteuse ; elle réjouit la personne lorsqu'elle la valorise. Cependant, au niveau de la perception sensorielle et de l'interprétation à laquelle elle donne lieu, les images cachent la lumière, et ce qui paraît complaisant ou louangeur peut se révéler trompeur et injuste. L'être véritable est lumière (log. 77, 83). Toute image l'occulte, toute comparaison est injurieuse même la plus gratifiante en apparence. Thomas, refusant de comparer (log. 13), l'a compris ; aussi Jésus l'invite-t-il à ne plus l'appeler Maître car il a bu à la même source que lui.

Ainsi les images, qui aveuglent ceux qui cultivent la ressemblance et la différence, sont l'occasion pour d'autres, rarissimes, il est vrai, de réaliser leur identité véritable. La perception n'est plus cause d'aliénation mais de révélation lorsque l'image consent à s'effacer devant la lumière. Les sens ne sont plus à la

merci des comparaisons mais disponibles pour exprimer ce par quoi ils perçoivent, c'est-à-dire la source, mais, ici dans notre logion, la source déjà prédisposée à se faire reconnaître grâce aux modèles. Bien qu'invisible et éternel, chaque modèle représente comme un début de différenciation qui va correspondre au sens prédisposé à le percevoir et à l'exprimer. Tous les sens sont aptes à traduire ce qui vient des modèles ; mais à chaque sens correspond un modèle. La connexion s'opère avec l'ensemble, cependant l'expression peut ne se faire que par l'entremise d'un seul sens. Certains paraissent plus sollicités que d'autres ; néanmoins aucun n'est parent pauvre : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher sont également partie prenante, alors que le choix, émanant directement de l'Absolu, est imprévisible.

Les modèles, invisibles et éternels, sont là sollicitant l'espace-temps, tels *les cinq arbres du paradis qui ne bougent ni été ni hiver et dont les feuilles ne tombent pas* (log. 19). La manifestation qui s'en tient à la forme concourt à l'occultation : *Les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles est cachée* (log. 83). La manifestation, qui comporte le retour de l'image à la lumière, est l'aboutissement du grand jeu de la reconnaissance : *et son image sera cachée par sa lumière*. Les sens orientés vers les modèles sont l'occasion de la prise de conscience que tout est lumière.

Émile



Anaïs Bourquin, *Purification*

PARALLÈLES



Yogi pratiquant l'ascèse du feu, Musée Guimet, Paris

« ... lorsque la lumière paraît et cache les ténèbres, alors l'œuvre de chacun est manifestée. Mais c'est toi notre lumière qui brille, Seigneur ! »

Jésus dit : « La lumière, c'est dans la lumière qu'elle existe. »

Livre de Thomas, Écrits gnostiques, La Pléiade, p. 498

Seigneur, accorde-nous la vérité dans l'image, accorde-nous, par l'Esprit, de voir la forme de l'image qui est sans déficience... et reconnais l'Esprit qui est en nous.

L'Ogdoade 57, Écrits gnostiques, La Pléiade p. 962

Ma robe de gloire, et mon manteau, dont elle était enveloppée, mes parents les envoyèrent à ma rencontre... J'en avais oublié la splendeur, car je l'avais laissée, enfant, dans la maison de mon Père. Soudain, tandis que je la voyais en face de moi, elle m'apparut semblable à moi, comme l'image de moi dans un miroir : je la voyais tout entière en moi, et tout entier je me voyais en elle ; nous étions deux dans la distinction, et pourtant, de nouveau un dans une forme unique... Et l'image du Roi des Rois y était peinte partout... Je vis aussi palpiter sur elle tous les mouvements de la gnose...

Le Chant de la Perle, Cahier Métanoïa N° 16

La lumière provient d'une origine sans lieu, en y retournant, elle devient invisible. Le chemin apparent de ce monde à l'autre ne dure pour l'âme que le temps d'un souffle. Ce souffle expiré, ce monde est l'autre monde !

Faridoddin Attar, Le livre de l'Épreuve

Ô LUMIÈRE qui pénètre tout, UNE avec TOUT et TOUT avec UN,
Descends en moi à travers le canal.
Inonde-moi de tes rayons
Afin que je devienne libre.
Rends-moi UNE avec l'ÂME-TOUT
Qui brille dans l'obscurité de la nuit.
Rends-moi libre de l'espace-temps
Libre du voile de la nuit.
Moi, Enfant de la lumière
Voici que je commande :
Je suis libre à jamais de l'obscurité

Hermès Trismégiste

Quand l'âme contemple... des images – qu'elle contemple l'image d'un ange, qu'elle contemple sa propre image, c'est en elle une insuffisance. Si elle contemple Dieu en tant qu'il est Dieu, ou en tant qu'il est image, ou en tant qu'il est trinitaire, c'est en elle une insuffisance. Mais quand toutes les images de l'âme sont écartées et qu'elle contemple seulement l'unique Un, l'être nu de l'âme rencontre l'être nu sans forme de l'unité divine qui est l'être superessentiel reposant impassible en lui-même.

Maître Eckhart, *Sermon 83*, Seuil, III, p. 151

Dieu est la vraie lumière, le reste n'est qu'éclat, si tu ne l'as pas, Lui, la lumière des lumières.

Angelus Silesius, *Pèlerin chérubinique*, II, 7

Nous sommes dans l'irréalité, dans le rêve. Renoncer à notre situation centrale imaginaire, y renoncer non seulement par l'intelligence, mais aussi dans la partie imaginative de l'âme, c'est s'éveiller au réel, à l'éternel, voir la vraie lumière, entendre le vrai silence.

Simone Weil, *Attente de Dieu*, La Colombe, p. 163

Le chemin de la lumière paraît obscur...
La Grande Image n'a pas de forme... (XLI)
Celui qui détient la Grande Image
peut parcourir le monde.
Il le fait sans danger,
partout il trouve paix, équilibre et tranquillité... (XXV)

Lao-tseu, *Tao tō king*

C'est par lui que subsistent toutes les choses, mais elles le voilent avec Sagesse à qui ne comprend pas.

Ibn al Farid, *L'éloge du vin*

D'un masque d'or est recouverte
la face de la Vérité
Enlève-le pour nous, Pûshan (dieu de la prospérité),
pour que nous puissions voir Celui
qui règne sur la Vérité !...

Cette image de Toi, si belle
je la vois là-haut, tout là-haut !
Oui, quel que soit ce personnage,
que j'aperçois là-haut, tout là-haut,
je suis Lui ! je suis Lui !

Isha Upanishad, 15-18 (trad. Jean Varenne)

...l'adepte qui, au lever du jour,
perçoit une lumière aussi brillante
que celle du disque solaire,
indivisible,
mais multicolore et innombrable,
pareille à l'éclat changeant du feu
et à la profondeur insondable du ciel,
cet adepte-là s'identifie
à la Lumière elle-même...

Advaya-Taraka Upanishad, 7 (trad. Jean Varenne)

Ce qui est perçu peut subir de nombreux changements quand la lumière de l'Éveil se concentre sur lui, mais c'est l'objet qui change, pas la lumière...

Rien n'est fait par vous ou pour vous. Tout est dans le film, rien n'est dans la lumière, y compris ce que vous prenez pour vous-même, la personne. Vous n'êtes que la lumière.

Nisargadatta, *Je suis*, Deux Océans, p. 431-507

La lumière révélant l'existence, voilà votre véritable nature et ne demandez pas « qui sont les parents de la lumière » ou « quelle est sa caste », elle est là et c'est tout... La lumière est la découverte « je suis ». C'est l'aboutissement du corps-essence-de-la-nourriture. Ce « je suis » est la condition indispensable pour que le monde apparaisse à l'existence, dans son image est contenu tout le reste.

Nisargadatta, *Sois*, Deux Océans, p. 233

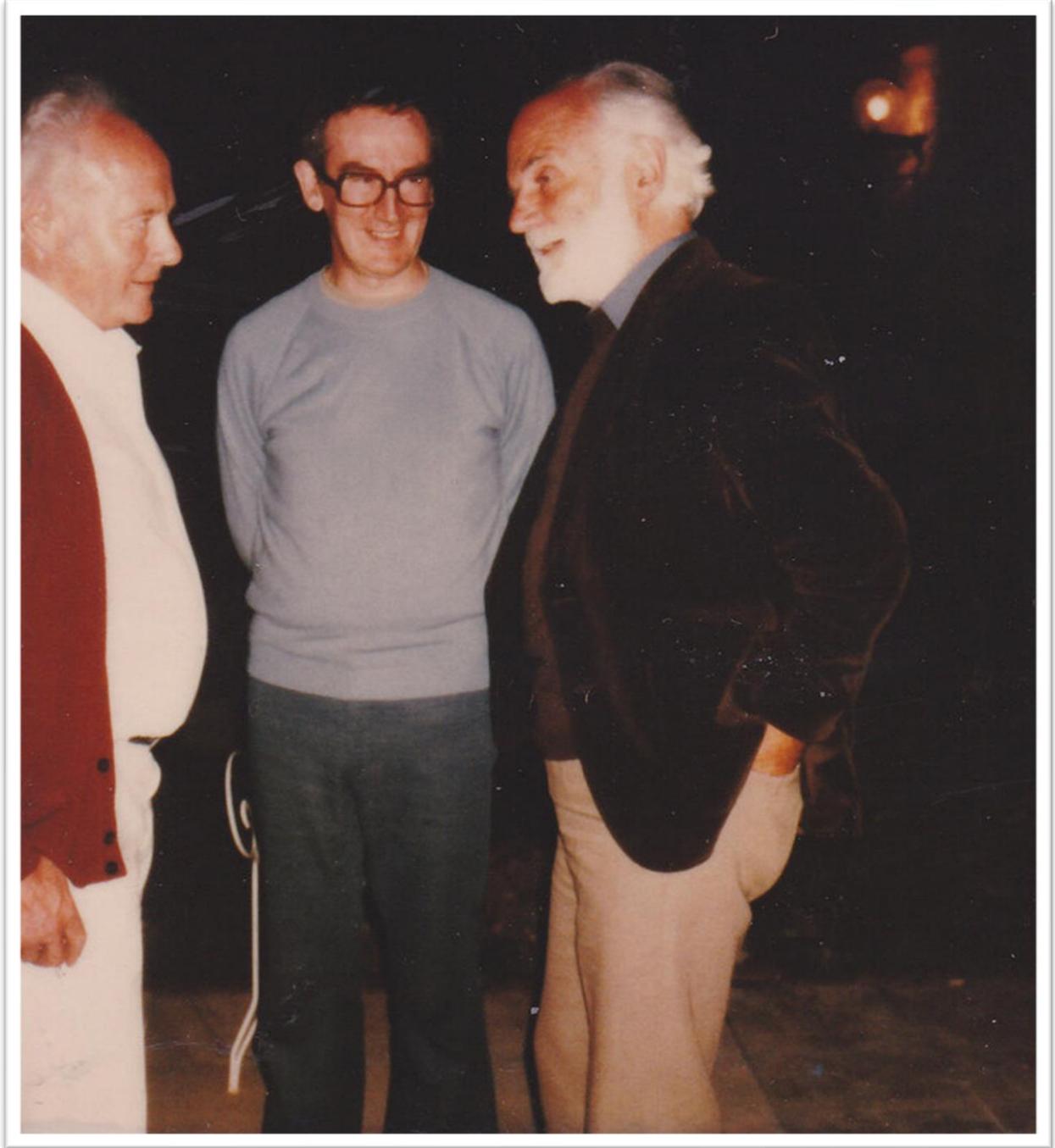
Regarde ici dans ce visible
Cet invisible que je suis.

Rûmî (in Nahal Tajadod, *L'Affamé*, Les Belles Lettres, p. 175)

*

RECHERCHES

À PROPOS DE LA VISION SANS TÊTE



Émile Gillibert, Paul Vervisch et Douglas Harding

S'il est une notion claire dans *l'Évangile selon Thomas*, c'est le "devenir petit", retrouver l'esprit d'enfance pour retrouver le lieu de la vie (logion 4).

Le bébé nouveau-né se ressent comme centre de l'univers, il se poursuit au sein d'un éternel présent, uni à toutes choses dans une plénitude égoïste. Cet état est indication du lieu de la vie, la vie qui nous sustente mais que nous ne percevons plus que par référence et dans laquelle nous voulons à nouveau être confondus.

Penchons-nous donc sur cet enfant, que devient-il ? Peu à peu il se heurte à des limites, cet univers ne lui obéit pas. Sa mémoire se développe, il découvre, et on lui nomme, ce qui l'entoure, qu'il classe comme agréable et désagréable. Il découvre la notion d'avant – après, de retard et d'avance, et peu à peu il entre dans le temps et perd l'unité de ce continué présent. Sa perception de la vie commence à s'exprimer en images mentales. Il se réfère à sa mémoire et non plus aux faits. On lui apprend "oua-oua, chien", et il ne découvre plus cette réalité animale vociférante et amicale en "prise directe", telle qu'elle existe en cet instant avec tout son dynamisme et sa chaleur.

Bien sûr, c'est indispensable ! Ce n'est qu'ainsi que l'on pourra se percevoir, soi et le monde, et se comprendre. Mais pour se comprendre, il faut se voir. On ne le peut pas tant que l'on manipule des références mémorisées, donc toujours incomplètes et en retard sur la réalité du présent, décalées de ce qui est en cet instant. L'adulte est prisonnier du temps, il est coupé de cette plénitude initiale qu'il porte pourtant toujours en lui. Il garde seulement la nostalgie du vert paradis de l'enfance, de cette intensité disparue.

Jésus veut nous faire appréhender ce terrible état de chose. La vie à chaque instant ruisselle, toujours changeante, neuve, identique et dissemblable en chaque chose. Mais là où est la vie, nous ne sommes pas. Nous rêvons ! Rêveries de ce qui est passé, anticipations du futur. Nous nous laissons dériver au fil des conventions du moment. Nous nourrissons tout en les déplorant ces complexes terrifiants de volonté de puissance que sont nos sociétés actuelles. Nous sommes à côté de notre vie, comme au jeu de cartes, "on passe" ! Pourtant lorsque ce rêve cesse, lorsque cet ensemble de spéculations émotives et mentales qui dit : JE est absent, je ne perds pas conscience, bien au contraire !

Je m'aperçois que ce JE me bouchait la vue. Que son absence libère un vaste espace vide où naissent mes perceptions. Là, mon regard devient comme celui du petit enfant dont l'attention n'est pas happée par cet extérieur dont il observe en lui le reflet. Je deviens conscience de cet espace sans proportions, de ce vide qui est moi, qu'est la chose vue et non au dehors.

“*Ils sont venus au monde vides*” dit le logion 28. Je ne suis plus prisonnier de ma forme, je suis un espace habité par différents éléments, dont ma personne. Ce n’est pas une idée, je le vois. Je suis un espace vide et ce qui voit dans cet espace ; et qui est avant toute image, qui précède toute vision. “*Puisse-t-il y avoir au centre de vous-mêmes un homme averti*” (logion 21).

Ce regard à double voie, à double sens, se regardant regarder, est ce que Douglas Harding essaie de faire découvrir à chacun par ce qu’il a appelé la “*vision sans tête*”. Il s’efforce de faire retrouver au cours de ces exercices cet esprit d’enfance dont parle Jésus, qui n’accepte aucun concept, aucune chose apprise, mais seulement ce qui est perçu dans l’instant, avant l’interférence de la pensée.

C’est dans cet espace hors espace, succession de pur présent, silence sans forme ni couleur, pur néant où je suis, que la vie, dans sa tonitruante richesse, peut laisser éclater sa splendeur.

“*Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière*” (logion 61).

Paul Vervisch

Extrait du Cahier Métanoïa n° 16 (décembre 1978)



LE BOUDDHA EST UN NOM

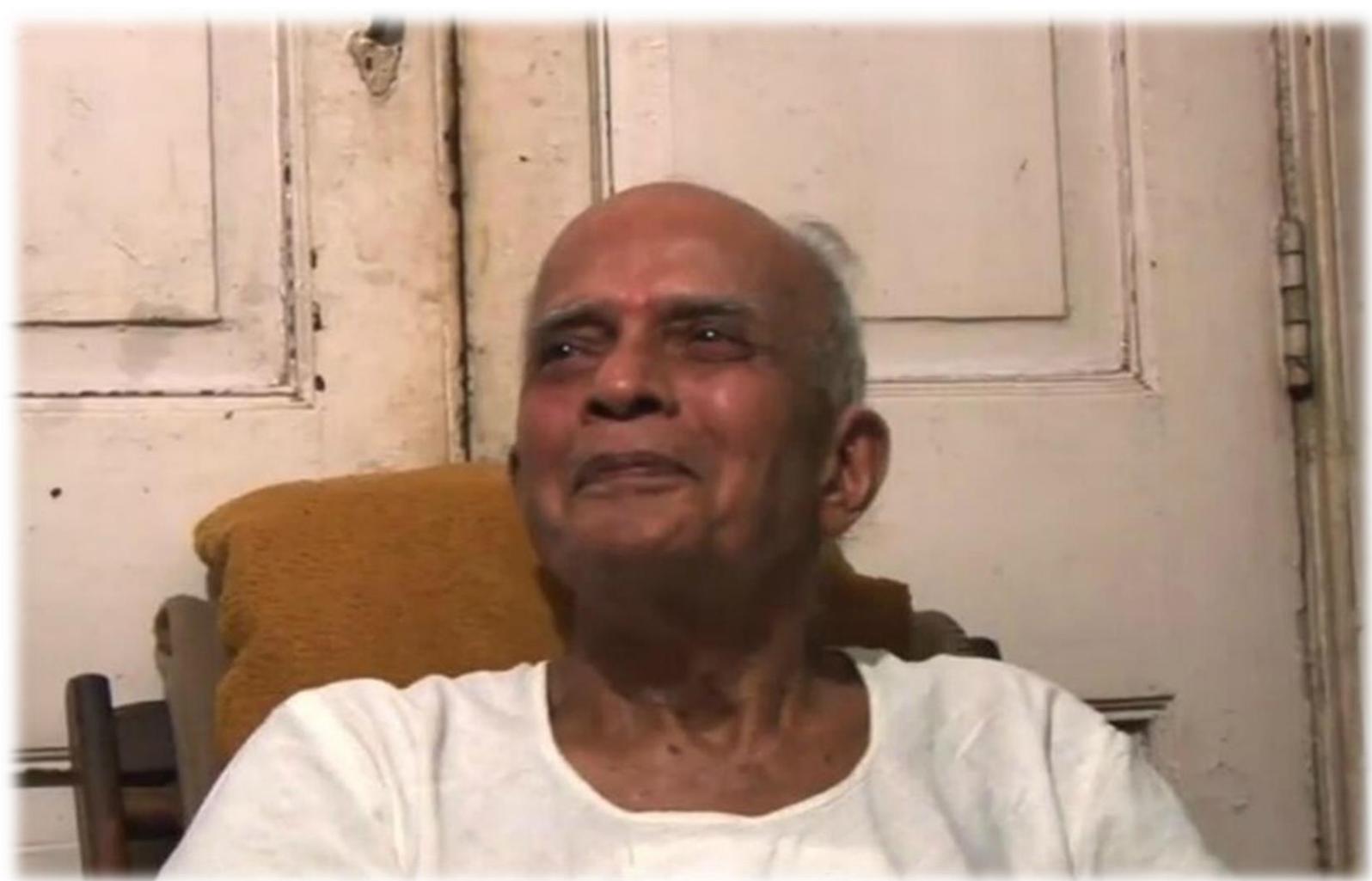
Les trois Véhicules et le dodécuple enseignement sont de vieux papiers bons à se torcher.

Le Bouddha est un corps de métamorphose fantasmagorique, les patriarches, de vieux bonzes.

Vous ne pensez qu'à vous tourner vers l'extérieur et à chercher auprès d'autrui, quêtant des marchepieds : vous vous trompez ! Vous ne pensez qu'à chercher le Bouddha. Le Bouddha est un nom. Et celui-là même qui court, cherche, le connaissez-vous seulement ?

Lin-Tsi

RAYS OF THE ABSOLUTE



Restez juste assis.

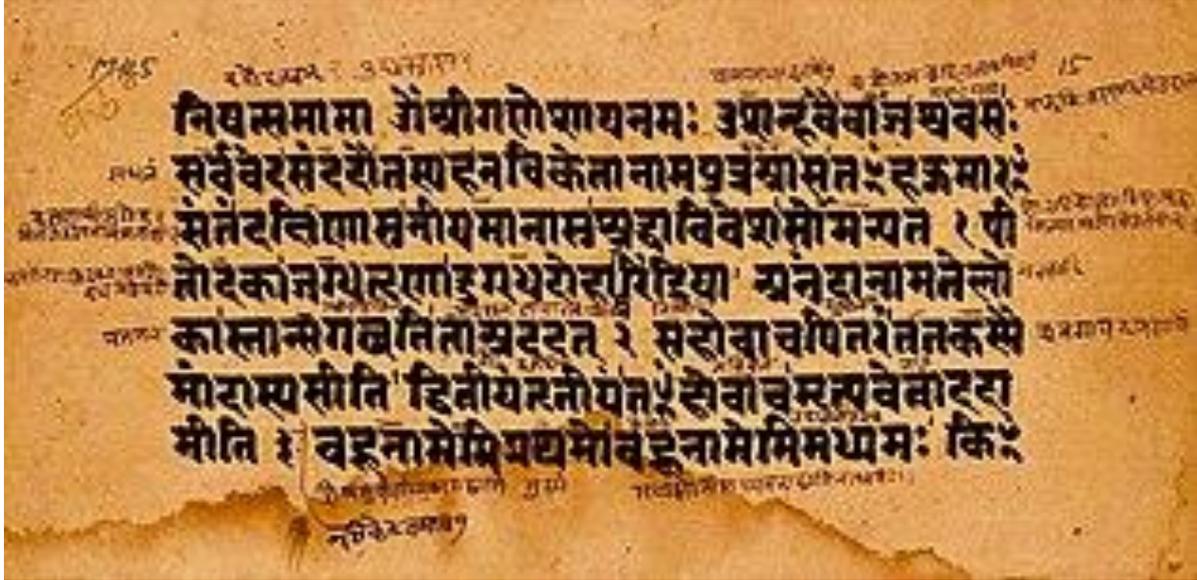
Alors il y a l'absolue vacuité, et la vacuité elle-même est l'Absolu.

L'Absolu, vous ne savez pas en profondeur ce que c'est. Il est pur.

Il n'y a personne.

S.K. Mullarpattan, extrait de *Rays of the absolute*

LE FIL DU RASOIR



Katha Upanishad

Le chemin de la délivrance est aussi difficile à franchir que le fil tranchant d'un rasoir - ainsi disent les sages.

Katha Upanishad I, 3, 14

Le sacrifice de soi-même est une passion si dévorante qu'en comparaison, même la luxure et la faim ne sont que vétilles. Celui qui en est possédé est entraîné comme dans un tourbillon jusqu'à se détruire lui-même dans la plus haute affirmation de sa personnalité. Peu importe l'objet du sacrifice, qu'il en vaille la peine ou non. Aucun vin n'est plus grisant, aucun amour plus dévastateur, aucun vice plus impérieux. Quand un homme se sacrifie lui-même, il dépasse en grandeur la Divinité, car comment Dieu, infini et tout-puissant, pourrait-il faire le sacrifice de Lui-même ? Tout au plus peut-il sacrifier son Fils Unique...

Somerset Maugham, *Le fil du rasoir*

La non-dualité c'est quand tu chemines enfin sur le fil du rasoir, ce chemin si étroit, sans être coupé en deux. Pour cela tu es alors sans objet, sans forme, sans poids, même pas une plume.

Christian

*

JEUX D'OMBRES DIVINES



Passons rapidement en revue les autres grands livres qui ont contribué à faire l'hindouisme tel qu'il aurait dû être et aussi même ce qu'il est devenu.

Le Brahma Sûtra

est un recueil de quelques 500 aphorismes dans lesquels les merveilleuses vérités éternelles des Upanishads sont enfilées pour nous exposer une philosophie systématique. En Inde, nous dit Swami Vivekananda « la philosophie est l'exposé rationnel de la religion... car une religion sans philosophie amène la superstition et la philosophie sans religion devient de l'athéisme desséché. »

La Bhagavad Gîtâ

Dans ses dix-huit courts chapitres extraits du Mahâbhârata..., Sri Krishna, le divin Maître de cette scène plutôt allégorique, enseigne l'application pratique de la religion et de la philosophie des Upanishads, en développant les différentes disciplines mentales et morales grâce auxquelles on peut atteindre la réalité ultime, discipline que l'on appelle Yogas. L'hindouisme ne réprime aucune expression normale de l'homme, il cherche à élever sa qualité. Les chemins de l'union que sont les Yogas sont aussi différents les uns des autres que le sont nos différentes tendances et dispositions psychologiques.

Riche de toutes les recherches et de tous les aboutissements des chercheurs des Upanishads, la Bhagavad Gîtâ peut être considérée comme le dit William von Humbolt, le très célèbre linguiste allemand, comme « le plus beau et peut-être le seul vrai chant (Gîtâ) philosophique existant en aucune langue ». Elle offre un art de vivre aux différents types d'hommes. Aux hommes voués à l'action, elle apprend à accomplir l'action pour l'amour de l'action et à renoncer à toutes attentes de gratification car tous les fruits auront déjà été offerts au Seigneur. C'est ce qu'on désigne sous le nom de Karma Yoga.

À ceux qui sont pleins d'émotion et de sentiments, elle propose le Bhakti Yoga qui est l'approche dévotionnelle de l'Absolu.

Aux pragmatiques elle conseille la Voie royale ou Râjâ Yoga.

Aux rationalistes, aux philosophes, aux penseurs, elle offre l'union par la connaissance, par la discrimination, le Jñāna Yoga.

Ainsi de nombreux moyens nous sont offerts car nos dispositions mentales ou intellectuelles sont différentes et de toute façon la destination reste la même quel que soit le moyen de déplacement et le chemin adopté.

Les Purânas

D'une façon ou d'une autre tous les aspects de l'hindouisme actuel sont les reflets plus ou moins purs des Upanishads, du Brahma Sûtra et de la Bhagavad Gîtâ, mais il faut admettre que pour des raisons sociales, beaucoup d'hindous ont été éduqués et élevés dans le cadre de Saintes Écritures différentes dans la façon d'exposer les mêmes vérités.

Ainsi nous avons vu... que le Divin était désigné comme étant l'Absolu impersonnel Brahman, l'Unité, l'Un, la Réalité Ultime, le Soi éternel, la Pure Essence de notre Être, la Connaissance suprême, la Conscience totale, la Félicité absolue. En effet les Upanishads nous disent que Brahman ne peut être vu, qu'Il ne peut être saisi dans le filet de la relativité ou par la parole et les autres organes des sens ou par la pensée, qu'Il n'a aucun nom (pour pouvoir être identifié) etc. Déjà la plus grande abstraction du monde est ce que nous appelons Dieu. S'il fallait de plus se l'imaginer d'emblée sans imagerie, ce serait tenter l'impossible. Aussi la Shvetashvatara Upanishad a déclaré sagement : « Dieu, le Créateur de Tout, l'Esprit suprême demeurant toujours dans le cœur des créatures, est façonné par le cœur, la raison et la volonté. »

« Donnez à l'homme d'abord le concret, disait Swami Vivekananda, puis élevez-le jusqu'au plus haut degré par degré... en lui montrant que chaque pas correspond à un stade de développement ». Et puis comme écrivait Victor Hugo dans les *Travailleurs de la Mer* : « La foi a on ne sait quel bizarre besoin de forme. De là les religions. Rien n'est accablant comme une croyance sans contour. »

Dans le Srimad Bhagavatam qui est compté parmi les 18 Purânas, recueils de légendes anciennes où la philosophie des Upanishads est travestie en fables, en histoires fabuleuses et en paraboles pour la rendre accessible à la masse, il est dit : « Quand nous mettons l'emphase sur la nature de la réalité en elle-même nous obtenons l'Absolu Brahman. Quand nous mettons l'emphase sur sa relation avec nous, nous avons le Dieu Personnel. Tu es dans le cœur des adorateurs sous la forme sur laquelle ils méditent et quelle que soit cette forme, Tu l'assumes pour Te manifester à eux, car toutes les formes sont vraiment Tienne bien que Tu sois sans forme. »

Swami Premananda

Jeux d'ombres divines, Éditions Ziskakan, Réunion, 1983 (à suivre)

AMOUR ET ABANDON DE SOI

Question : Quelle est la différence entre l'amour et l'abandon de soi ?

Amma : L'amour est conditionnel. L'abandon de soi est inconditionnel.

Question : Qu'est-ce que cela veut dire ?

Amma : Dans l'amour, il y a celui qui aime et le Bien-Aimé, le disciple et le Maître, le dévot et Dieu. Mais dans l'abandon de soi, la dualité est abolie. Il n'y a rien d'autre que le Maître. Rien d'autre que Dieu.

LA FOI SIMPLIFIE TOUT

Question : Pourquoi est-il si difficile de parvenir à la réalisation du Soi ?

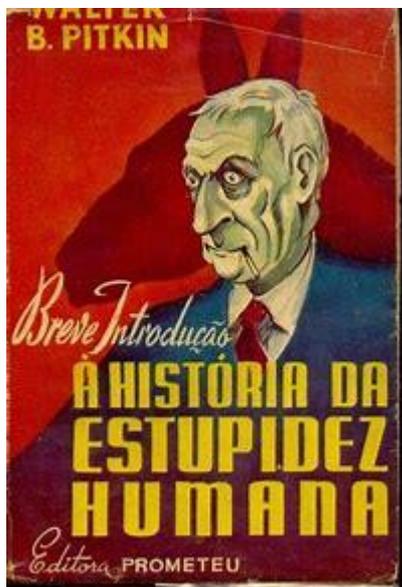
Amma : En réalité, il est facile de réaliser le Soi parce que l'atman (le Soi) est ce qu'il y a de plus proche de nous. C'est le mental qui crée des difficultés.

Question : Mais ce n'est pas ce que disent les Écritures ni les grands Maîtres. Les moyens et les méthodes sont extrêmement rigoureux.

Amma : Les Écritures et les grands Maîtres s'efforcent toujours de rendre les choses simples. Ils ne cessent de nous rappeler que le Soi, Dieu, est notre vraie nature, ce qui signifie que Cela est proche de nous. Il s'agit de notre Être réel, de notre visage originel. Mais pour assimiler cette vérité, il est nécessaire d'avoir la foi. Le manque de foi rend le chemin ardu mais la foi le rend simple. Dites à un enfant : « Tu es le roi » et en une seconde, l'enfant se comportera comme un roi, s'identifiant immédiatement au personnage. Les adultes ont-ils la même foi ? Non. C'est donc difficile pour eux.

Perles du cœur d'Amma, Conversations avec Sri Mata Amritanandamayi
Recueillies et traduites par Swami Amritaswarupananda
Mata Amritanandamayi Mission Trust, Amritapuri, Kérala, Inde,
p. 245 - 247

HISTOIRE DE LA STUPIDITÉ HUMAINE



La forme la plus répandue et bénigne de stupidité causée par le moi est l'habitude de trop parler.

Walt Whitman était notablement dépourvu des réactions motrices normales, en particulier dans les relations sociales. Il était de même dépourvu du comportement agressif masculin normal. La seule pulsion positive et créatrice de sa nature était le narcissisme...

Le nombre de gens qui réussissent dans le crime est à peu près équivalent à celui de ceux qui réussissent dans des carrières non-criminelles.

L'Église propose le chemin le plus facile aux personnes stupides fragiles et malades, alors que la fonction publique d'État est ouverte aux imbéciles sains et actifs.

L'origine de l'attrait de l'Église et de l'État, celui du monastère et de l'armée, de la hiérarchie et de la bureaucratie reposent sur la soumission par faiblesse et inaptitude.

La règle d'or repose sur une sottise psychologie, en présumant d'abord que les gens savent ce qu'ils veulent et ensuite qu'ils peuvent lire dans la volonté d'autrui.

Les choses ne s'arrangent pas, comme le disent les imbéciles optimistes ; elles vont au bout de leur nature, quelle que soit celle-ci, dans les conditions disponibles, quelles que soient ces dernières.

Walter B. Pitkin, *A short introduction to the history of human stupidity*
Traduction : Guillaume Villeneuve

*

INTRODUCTION AU RÂMÂYANA



Voyons donc quelques-uns des principaux personnages du Râmâyana et d'abord, bien entendu Sîtâ.

Sîtâ

« Sîtâ est unique, disait Vivekânanda. Elle a été peinte une fois pour toutes... Elle est le type même de la véritable femme indienne, car tous les idéaux indiens de la femme parfaite sont issus de cette unique vie de Sîtâ. Voici des milliers d'années qu'Elle existe et qu'Elle s'impose à l'adoration de tous les hommes, les femmes et les enfants, d'un bout à l'autre de notre pays de l'Âryâvarta¹. Elle sera toujours présente, cette glorieuse Sîtâ, plus pure que la pureté, toute patience et toute souffrance... la grande Sîtâ doit demeurer à jamais notre Dieu national... Sîtâ a pénétré jusqu'au cœur même de notre existence. Elle est entrée dans le sang de tout homme et de toute femme hindous ; nous sommes tous les enfants de Sîtâ². »

¹ Le pays des Aryens, l'un des noms traditionnels de l'Inde.

² Vivekânanda, *Entretiens et causeries*, Albin Michel, 1955, p. 272-273.



Râma et Sitâ, Java 2008 (photo : Yves)

Sîtâ est le modèle auquel se réfèrent les femmes hindoues et nombreuses sont celles qui dans toutes les couches de la société portent son nom.

Fille du roi Janaka, Elle fut découverte dans un sillon creusé par la charrue et pour cela appelée le « Sillon » (« Sîtâ »). Incarnation de Lakshmî ; la Shakti de Vishnou, Elle sort du sillon pour être l'épouse de Râma. Prenant la terre à témoin de Sa chasteté, c'est un sillon qui à la fin de Sa vie terrestre L'engloutira.

Dieu Se manifeste, en effet, grâce à Sa Puissance créatrice, sa Shakti symbolisée par une déesse, qui est Son Épouse, Sa Parèdre divine. La Shakti Suprême est la Mère Divine, Celle par laquelle Dieu engendre tout l'univers. Lakshmî, déesse de la Fortune et de la Beauté, gardienne de l'harmonie et du rythme délicat de l'univers S'incarne donc en même temps que Vishnou et devient Sîtâ, puis Râdhâ, l'adoratrice passionnée de Krishna.

Les frères de Râma, Lakshmana et Bharata

Lakshmana, le fidèle compagnon de Râma dans toutes Ses pérégrinations, est l'incarnation du grand serpent cosmique aux mille têtes, enroulé sur lui-même et flottant sur l'abîme des eaux, qui sert de couche à Vishnou endormi, après la dissolution de l'univers.

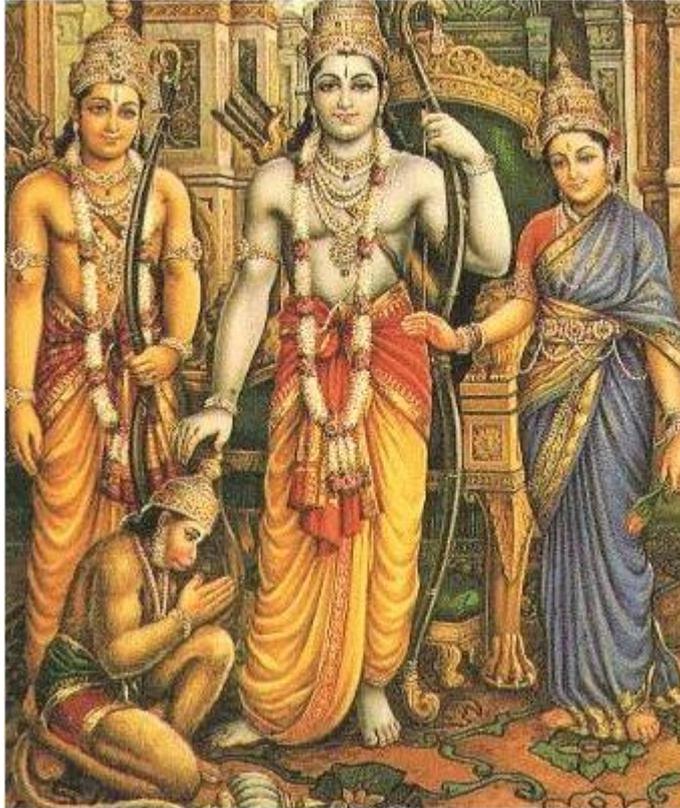
L'univers en effet ne cesse pas complètement d'exister mais subsiste potentiellement sous une forme subtile avant de réapparaître à nouveau. Le Serpent Sesha (« Vestige ») symbolise précisément le vestige des univers dissous flottant sur l'Océan primordial.

Roi des serpents, Sesha symbolise également les cycles du temps. Il se réincarnera ultérieurement en tant que Balarâma, le frère de Krishna. À la mort de Balarâma, dit la légende, on vit le serpent sortir de sa bouche.

Les deux autres frères de Râma sont des incarnations de la conque (Bharata) et du disque (Satrugna) de Vishnou.

Bharata est le type du parfait dévot (« bhakta ») : « Je ne souhaite ni dharma, ni richesse, ni plaisir, ni délivrance. Je ne demande que cette grâce : être au service de Râma dans toutes mes existences. » Bharata est le symbole de la fidélité et de la loyauté à toute épreuve : « Quiconque s'étant lié par un vœu écoute avec respect le récit des actes de Bharata obtiendra sans aucun doute une grande dévotion à Râma et Sîtâ et le dégoût des plaisirs terrestres. » Le souvenir de sa vertu est toujours présent en Inde : « Ô Bharata, le seul souvenir de ton nom

anéantira le Péché, l'Ignorance et toute infortune et procurera la gloire en ce monde et le bonheur dans l'au-delà. Je te le dis en vérité et j'en prends Shiva   témoin :   Bharata, tu es le support de la terre³.  



Hanumân

Le « singe » Hanumân, fils du dieu du vent Pavana est l'une de ces divinités dont l'image est omniprésente en Inde. « Tu es le Seigneur Shankara Lui-même », dit le Hanumân Chalis  : il est en effet une incarnation partielle de Shiva qui, sous cette forme, participe donc à la guerre contre Râvana, pourtant l'un de ses fidèles. Grand dévot du seigneur Râma, Hanumân incarne à la fois la virilité et la chasteté. Doué d'une force immense, il est souvent représenté transportant la colline sur laquelle se trouve l'herbe qui doit sauver Lakshmana blessé. Il peut prendre à volonté la taille d'une montagne ou celle d'un insecte. Il symbolise la voie dite « facile » de la dévotion (« bhakti »). Aucun sacrifice n'est trop grand pour lui et, malgré son courage et sa ténacité légendaires, il garde toujours une modestie exemplaire. Si Râma est sa divinité d'élection, son embl me figure sur l'étendard du char d'Arjuna et de Krishna dans la Bhagavad Gîtâ. Il est connu comme le neuvième auteur de la grammaire et comme l'un des meilleurs interprètes des

³ *Ayodhy kanda* de Tulsid s, traduction Charlotte Vaudeville.

Écritures. Il a inspiré à Octavio Paz l'un de ses ouvrages majeurs, *Le singe grammairien*, dans lequel Hanumân devient l'incarnation du poète à la rencontre de soi-même.

Selon le Shiva Purâna : « En son temps, Shiva s'incarna sous la forme d'un singe appelé Hanumân, célèbre pour sa force et ses exploits. Dès son plus jeune âge, Hanumân, le plus puissant des singes, était d'une audace extrême. Un matin, il prit le soleil pour un fruit et voulut le dévorer, mais y renonça à la demande des dieux... Il obligea tous les démons à apporter leur soumission à Râma et accomplit de nombreux hauts faits. Il établit dans le monde le culte de Râma. Il était l'incarnation de Shiva, le recours de tous ses fidèles. Il avait sauvé la vie de Lakshmana et humilié les Titans. On l'appelle le Messenger de Râma dans le monde. Il protège ceux qui le vénèrent⁴. »

Hanumân, dit-on, se rendit une fois dans le royaume de Krishna, à Dvaraka. À la vue de Krishna, il lui tourna le dos. Krishna lui demanda alors : « Pourquoi Me tournes-tu le dos ? » Hanumân répondit : « Je ne veux pas voir Krishna ; je veux voir Râma. Si Tu Te montres comme Râma, je me tournerai vers Toi. » Krishna ayant alors pris la forme de Râma, Hanumân se retourna et se prosterna. Son amour pour Râma est tel qu'il ne peut adorer Dieu que sous la forme du Charmant.

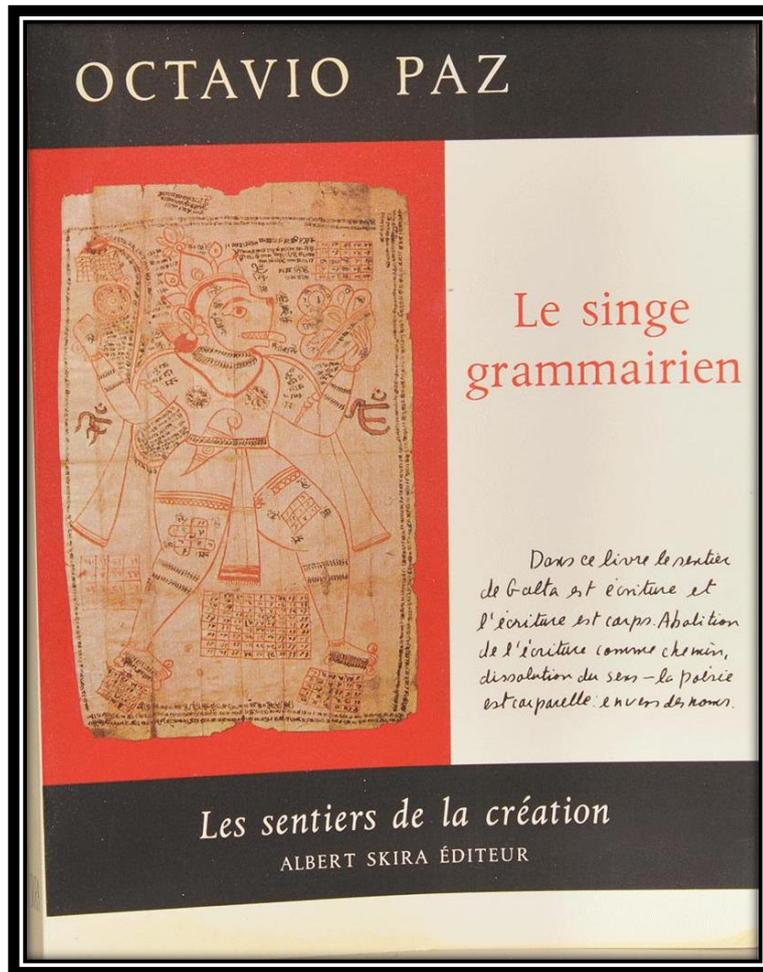
On raconte aussi qu'il n'a pas quitté notre planète et qu'il s'y trouve encore...

Yves
(à suivre)



Olivier Calmel, *Le Râmâyana*, Orchestre de l'Opéra de Massy, 2022

⁴ Cité par Alain Daniélou in *Shiva et Dionysos*, Fayard.



Comme son père Vāyu, le Grand Singe « s'il vole, trace des signes de feu dans le ciel ; s'il tombe, il laisse une comète de sons sur la terre : nous entendons sa rumeur mais nous ne voyons pas sa forme ». Hanumân est vent comme son père, c'est pourquoi ses bonds ressemblent au vol des oiseaux ; étant air de surcroît, il est souffle aussi, son doué de sens : émetteur de paroles, poète. Fils du vent, poète et grammairien, Hanumân est le messager divin, l'Esprit Saint de l'Inde. Il est un singe qui est un oiseau qui est un souffle vital et spirituel. Chaste, son corps est une inépuisable source de sperme et une seule goutte de sueur de sa peau suffit à féconder la matrice pétrée d'un désert. Hanumân est l'ami, le conseiller et l'inspirateur du poète Vālmîki. Puisqu'une légende veut que l'auteur du Râmâyana ait été un paria lépreux, les parias de Galta, qui vénèrent tout particulièrement Hanumân, ont choisi pour nom celui du poète, d'où leur dénomination de Balmik.

Octavio Paz, *Le singe grammairien*, Skira, 1972, p. 144 et s.

ORPHÉE CÉPHALOPHORE
ÉPREUVES, MYSTÈRES ET POLYMORPHISME



Quitte dieu. Sois sans lieu comme un astre, le cri de la cigale, l'oreille immense de la pierre. Sois la veine mystique où circulent les morts, sois leur sol, sois leur ciel.

Pierre Emmanuel
Tombeau d'Orphée

Citharède, Musée archéologique de La Canée, Crète

Les épreuves ou concours qui se déroulaient pendant les mystères pourraient nous aider à entrevoir à quoi ressemblait la tenue d'une *Cour d'Amour*.

Lors d'un des mystères comme les *Dionysies* du Lémèon : « *Le roi préside à la célébration des Mystères. La fête comprend une procession et un concours, il a la direction de tous les sacrifices dont l'institution remonte aux ancêtres*⁵. »

Tel est le cadre des petits et grands mystères qui se différencient dans le contenu : l'un s'adresse aux débutants, les grands mystères aux initiés, c'est-à-dire aux mystes qui ont déjà accompli un certain parcours.

⁵ Aristote, *Constitution d'Athènes* 56-58.

Les mystères d'Éleusis s'articulent autour de l'*Hymne à Déméter* d'Homère.

Les petits mystères avaient lieu au printemps distinctement les uns des autres. Sans entrer dans le détail de ces cérémonies, elles sont structurées par un rituel qui dans les Grands Mystères conduit le myste dans le *Télestérion*⁶ (salle d'initiation). À Éleusis, les cérémonies d'initiation figurent parmi les plus anciens rites en Grèce.

Les initiés qui parvenaient aux finalités des Grands Mystères rejoignaient d'une certaine manière le rang des *Immortels* par leur union à la divinité dédiée.

La relation sponsale à Dieu, qui sera développée dans le christianisme à partir d'Origène trouve l'un de ses fondements dans ces mystères⁷ tout autant que dans le fameux texte du *Cantique des Cantiques*.

Le rite représente un drame symbolique et sacré qui permet d'intégrer le présent au transcendant [comme nous le rappelle Aristote dans *Synesius, Dion* 10 : « *Les initiés ne doivent pas apprendre (mathein) mais éprouver (pathein)* »] et de fait, de quitter le monde de la dualité, d'obtenir en quelque sorte la délivrance comme le souligne Platon « *s'initier c'est mourir.* »

Toutefois, il semble que si les petits et grands mystères étaient ouverts à tous, ils n'étaient pas l'apanage d'une « caste sociale » puisque la progression dans les degrés initiatiques dépendait de la qualité de chacun et de sa qualification à le vivre.

Au cours de ces grandes cérémonies avaient lieu des concours notamment d'aèdes et de poètes : on y jouait des tragédies et des comédies, on y chantait et on y dansait, non pas dans le sens du divertissement anglo-saxon mais dans l'expression du drame qui se joue entre les dieux et les hommes, du drame de l'humanité captive de la finitude et de la contingence. Aristote fondera son texte « *Poétique* » sur ces drames rituels qui valurent des récompenses à Eschyle ou Euripide les grands tragédiens.

Homère nous permet de mieux saisir, de mieux percevoir le déroulement dramatique et narratif du mystère.

L'Iliade, de manière très complexe pour nous, décrit la tapisserie du drame de Troie, les combats subtils entre les énergies divines représentées par l'égide et les humains qui se débattent avec leur libre arbitre pour ne pas subir le destin.

⁶ Du grec τελείω, consacrer.

⁷ Dans l'*Apocalypse* de saint Jean le séjour des morts se réfère toujours à l'Hadès mythologique.

L'Odyssée nous donne une matière plus à même d'illustrer le sujet, par exemple les chants XVI et XXI.

Deux éléments dramatiques se conjuguent d'abord, et cela est fréquent tout au long des deux poèmes d'Homère, le polymorphisme des dieux et des héros puis le concours, l'épreuve.

Au cours des Mystères ces deux éléments sont rituellement vécus par les initiés : le polymorphisme et l'épreuve ou concours.

Donc, au chant XVI, Odysseus, Ulysse revient à Ithaque méconnaissable aux yeux de son fils Télémaque.

De manière opportune et soudaine, l'apparition singulière d'Athéna à Odysseus (« *les dieux n'apparaissent pas à tous les hommes* ») modifie son apparence et ipso facto, son fils le reconnaît.

Pénélope pour départager les prétendants qui veulent l'épouser décroche l'arc de son époux et leur demande de décocher une flèche au travers de l'alignement de douze têtes de hache. Odysseus se faisant passer pour un étranger participe et est le seul à réussir l'épreuve.

Cette épreuve s'inscrit dans le parcours des Mystères, dans cette quête d'excellence qui permet, après avoir traversé, comme la flèche, les différents états d'être, de parvenir à l'immortalité.

Il s'agit peut-être là de la description de ce franchissement, de ce passage entre l'homme véritable, le héros et l'homme transcendant, l'immortel.

Le geste vainqueur d'Odysseus n'est possible que par la grâce divine qui l'accompagne : ici, Athéna.

Le polymorphisme d'Odysseus qui apparaît en mendiant et qu'Athéna restitue en lui-même pour les besoins de la ruse dans le conflit avec les prétendants se retrouve par exemple chez le troubadour Peire Vidal qui tantôt apparaît en empereur, tantôt en gueux et tantôt en loup pour résoudre les situations complexes qui l'affectent.

Sur un autre plan, les *Actes de Jean*, texte apocryphe, relatent du polymorphisme de Jésus que les évangiles rapportent indirectement quand les apôtres ne le reconnaissent pas. Jésus est Dieu et sa polymorphie, comme on la retrouve chez les dieux grecs, est un mode de communication.

Origène, sur cette question, considère que chaque forme d'apparition du Christ est liée à un degré de connaissance, elle est adaptée aux circonstances et aux capacités intellectuelles, spirituelles et morales du témoin.

Ce qui donne à penser *mutatis mutandis* que le procédé polymorphique d'Odysseus est propre à déjouer l'attention de ceux qui ne peuvent pas voir...

Ce qui nous renvoie encore une fois au bouclier d'Achille... : passé et futur en un point du temps : « *je suis l'alpha et l'oméga, je suis Celui qui est qui était et qui vient* » (Ap. I, 8)...

Odysseus n'est pas reconnu par les prétendants, derrière les traits et la posture du mendiant ; ils ne perçoivent pas l'*ousia* (l'être réel) d'Odysseus, ils sont aveuglés et au premier degré le stratagème fonctionne.

Cependant il faut y lire quelque chose de plus profond, de héros, Odysseus est en passe de devenir un Immortel. Ce passage à la limite de deux états est l'enjeu des Mystères. Les changements polymorphiques qui se répètent dans la notice biographique du troubadour Peire Vidal nous laissent entrevoir une continuité de cette pratique propre aux Mystères d'Éleusis ou d'Orphée.

L'Iliade retrace l'épisode du guerrier troyen Dolon qui « *jette sur ses épaules un arc courbé, revêt la dépouille d'un loup au poil brillant* » (Iliade X). Ces éléments permettent de percevoir l'ambiance de ce que pouvaient être ces assemblées des Mystères comme *mutatis mutandis*, dans un autre contexte social et spirituel, les *Cours d'Amour*.

Le point commun entre les deux est la présence du chanteur, de l'aède d'un côté et du troubadour de l'autre.

Le cœur de ces assemblées, c'est le chant invocatoire les *epôidai* comme l'attestent pour Orphée les fameuses *Lamelles d'or* retrouvées dans les sépultures d'initiés orphiques. Elles comportent des fragments de vers et d'hymnes, véritables mots de passe pour l'au-delà.

L'âme s'y présente comme « *filis de la Terre et du Ciel étoilé.* » Ces lamelles révèlent par la quête de la source d'eau vive l'aspect sotériologique de l'orphisme qui marque le terme du cycle des métensomatoses (« déplacement du corps spirituel » vers une nouvelle existence physique dans le monde tangible) par opposition à l'Oubli dont l'eau de Mort représente la vie terrestre, rongée par le temps et le non-être.

... le mythe du troubadour s'inscrit dans cette dimension eschatologique sans laquelle il n'aurait pas retenu l'attention de Dante et de ses amis.

Daniel Facérias

Le mythe du troubadour, L'Harmattan, 2022, p. 115-118

*

QUI EST JÉSUS ?



Parmi tous les thèmes confondus, Jésus serait celui qui a suscité le plus grand nombre d'écrits dans le monde. De quoi donner le vertige, et pas de quoi guérir l'ivresse généralisée. Parmi tous les auteurs de cette glose immense, y en a-t-il un seul qui peut prétendre connaître Jésus sans se fourvoyer ? Plutôt que de s'en remettre à la cohorte de ces commentateurs tous plus affirmatifs les uns que les autres, pourquoi ne pas questionner la source elle-même, ce texte tout neuf bien qu'âgé de dix-sept siècles et auquel personne n'a touché, et qui semble bien directement sorti de la bouche du Maître ? Écoutons dans l'*évangile selon Thomas* ce que dit Jésus de lui-même :

- *Il est LE VIVANT* (incipit).

Et il a dit :

- *Je suis Celui qui EST...*(log. 61)
- *Je suis la LUMIÈRE...*(log. 77)
- *Je suis le TOUT...*(log. 77)
- *...Celui qui est VIVANT devant vous* (log.52)
- *Par les choses QUE JE VOUS DIS, ne savez-vous pas QUI JE SUIS ?*
(log. 43)

Et il n'a pas dit : Je suis Jésus, originaire de Nazareth, fils de Joseph et de Marie, frère de Jacques, compagnon de Marie Madeleine, charpentier de métier, âgé de... Il ne s'est pas désigné par son état civil, par « *l'homme qui lui sert de vêtement* », selon les termes de l'*évangile selon Judas* récemment dévoilé et dans lequel il révèle que Judas est le seul (ou un des rares) compagnons à s'être libéré des idées fausses issues du monde des apparences.

Pourquoi tout ceci est-il si important pour moi ? Parce que Jésus a dit : « *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi, moi aussi je serai lui* » (log. 108). Si je l'écoute et l'entends, si je garde sa parole, alors Jésus sera moi, sans nos états civils respectifs bien entendu. Ce qu'est Jésus, c'est ce que je suis si je cesse de me tromper, (et d'ailleurs même si je continue). La non-dualité (je suis le Tout) implique l'unicité de l'être (*quand vous ferez le deux Un* – log. 106). L'unicité de l'être implique la disparition des créatures en tant que réalité. En révélant qui il est, Jésus me révèle qui je suis.

Émile Gillibert a témoigné de la puissance opérationnelle de l'*évangile selon Thomas*. Je l'ai visité régulièrement les onze dernières années de sa vie. Bien qu'il fût disert et peu avare de paroles, je n'ai que bien peu souvenir de son parcours personnel, aucun concernant son père, sa mère, sa fratrie, très peu sur son vécu professionnel, son enfance. L'homme qui le revêt avait disparu, celui-là ne pouvait pas régner sur le Tout... Il ne mettait jamais en avant son parcours personnel. Il revendiquait la spontanéité, l'écoute de ce qui vient à se dire, car « *le dire attise le vivre* », disait-il. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : *Vivre* ! Il disait que Jésus était identifié au Père, et comme il avait fait siennes les paroles de Jésus, il l'était aussi. Ceci est le cœur de la gnose, si difficile à saisir tant sont grandes les habitudes prises dans le parcours de séparation et d'identification au particulier.

Christian

*

VISITE DE LA TERRE



La Soucoupe volante, Plaine des Cafres, Réunion

Un petit groupe d'extraterrestres a récemment passé quelques jours sur la Terre, en toute discrétion comme à leur habitude, dans le cadre de leur périple de contrôle technique de plusieurs centaines de planètes habitées dans le cosmos.

Et au moment de repartir, l'un d'entre eux a malencontreusement laissé tomber de sa poche la fiche de synthèse du contrôle dument remplie aux pieds de la soucoupe. En voici ici le contenu fidèlement retranscrit :

- Planète :Terre
- Temporalité : Année = 365 rotations
- Habitants : Humains standards
- Mentalité : Le calcul
- Divinité : L'argent
- Activité :Posséder, dominer
- Etat du Cœur :Malade
- Niveau Vivant :0,5/20

Commentaire du Chef de mission :

État général dégradé, mentalité de type pré-apocalyptique cadavérique, balancé par un fort courant résistant souterrain porté par minorité disséminée sans organisation ; Équilibre des forces maintenu ; Programme respecté ; RAS.

Contre visites à prévoir : tous les quinze mille ans.

Christian 08/04/24

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

LE GRAND MYSTÈRE



Émile Gillibert (photo : Claude)

Dans ma lumière, les rêves se déploient et se résorbent ; c'est le mirage que j'ai conçu afin de m'occulter au regard des hommes qui ne remplissent pas les conditions d'accès à ma connaissance. Attachés aux images dont ils ont une perception erronée, ils prétendent pouvoir déboucher sur ma lumière. Tant qu'ils s'obstinent, je les laisse errer dans cette voie sans issue.

Étant la lumière unique, omniprésente et omnipénétrante, je suis seul à me connaître. Or les hommes n'en finissent pas de nourrir la prétention abusive de cultiver la différence, chacun se voulant une entité propre. Je suis seul à connaître la diversité dans l'unité et l'unité dans la diversité. L'énergie que je déploie est réintégrée : c'est un flux et un reflux constant en parfait équilibre alors que les hommes s'appliquent à étudier un univers sans cesse en expansion et cherchent en vain à maîtriser les forces naturelles qui s'activent ou celles qu'ils ont mis en branle.

Quelques rarissimes initiés, que je dispose à la tâche de me révéler à moi-même, réalisent que je suis à jamais l'unique, ce qui ne m'empêche pas de leur demander d'être l'occasion de mon actualisation. Les circonstances de cette actualisation ne sont connues que de mes initiés. C'est notre grand mystère. Pour le sonder, il faut être sorti du rêve sans y être jamais totalement entré. Or personne ne sort du rêve parce qu'il n'y a personne. Les créatures sont pur néant et le néant reste néant. Le germe que j'ai déposé au cœur de mes futurs initiés permet le passage que j'accompagne de tous mes soins : curieux processus qui aboutit à la perfection de la plénitude non par accroissement mais par effacement. C'est l'absence-présence qui assure ma révélation. Mon initié réalise qu'il est moi et non lui. L'accession au corps-lumière correspond à la désidentification du corps-image. Le processus existentiel est stoppé. Finie l'exploration du passé, ruinés les espoirs et les supputations. Même le possible est caduc. Les mobilisateurs de rêves restent sur la touche comme aussi les pourvoyeurs de mythes. Pourtant le corps-image croit à son autonomie même relative. Le corps-lumière réalise qu'il n'a strictement aucune marge de manœuvre. Son absence par effacement est ma présence et sa présence n'est autre que la mienne. Je l'investis totalement, de telle sorte qu'il veut ce que je veux, qu'il fait ce que je fais, qu'il vit ce que je vis, dit ce que je dis, goûte ce que je goûte. Il s'enchant du bonheur dont je m'enchant et ne saurait redouter ce qui ne peut m'affecter. Ma souveraineté est la sienne. Son sourire désarmant est le mien. Sa faiblesse insigne n'est autre que celle qui me caractérise. De son côté, le corps-image exploite à son profit ce qu'il qualifie d'infirmité. Pendant ce temps, je préserve les secrets de la chambre nuptiale et me révèle à moi-même. En m'actualisant par l'entremise de celui en qui je me reconnais totalement dans la lumière fondamentale qui constitue ma réalité innée : merveilleuse force qui se déploie et se résorbe, béatitude paisible de l'innocence sans passé et sans devenir, intelligence suprême de l'immuable lumière à la source de toutes les lumières et de toutes les obscurités.

Émile 31/01/1992

*

ORDRE



Mandalas, Katmandou, Népal (photo : Yves)

À l'opposé de l'ordre, puis en sa seule faveur, le principe fécond n'est-il pas le chaos ?

L'absolu néant fait d'inexistantes réalités qui répondent pourtant à l'essentiel, et qui en répondent

Qui en répondent mais sans autre intention que d'assigner sa place à chaque chose et à chaque être

Et à chaque instant vécu

Est-il alors possible d'affirmer que là se tient le point d'ordre originel du monde ?

Oui, s'il suffit, nécessairement, d'en formuler le vœu

Mais est-ce bien utile ?

Jacques

*

COMPRENDRE ET RÉALISER

Au commencement il n'y a rien, rien d'autre que soi.

Ensuite il y a la joie, le jeu, la création ludique.

Puis vient la construction, les piqûres de l'ego, moins de joie, plus de choix.

Avec la montée des eaux, viennent l'envahissement, la suffocation. Beaucoup alors capitulent, adoptent un statut et s'y tiennent. Ils se figent.

Je me rebellais par l'esprit de vérité et devenais chercheur, et retrouvais le contact perdu avec la joie. J'en éprouvais une grande stimulation.

Quarante ans plus tard, j'ai bien compris, j'ai enfin très bien compris : le rêve, le vide, la connaissance et l'ignorance, le mouvement et le repos, la genèse, l'apocalypse, les concepts, les limites ; mon sentir me paraît fiable, je suis persuadé qu'on ne saurait me rouler dans la farine au sujet de qui est qui. Nisargadatta dit que la compréhension est nécessaire, certes. Mais il ne dit pas qu'elle serait suffisante ; c'est le stade de la compréhension.

Sauf que ce qui est compris est tellement énorme, bouleversant dit Jésus au logion 2, que je suis en train de m'apercevoir que je n'y crois pas. La compréhension quelque part me roule dans la farine en me maintenant séparé ; je comprends, il y a « je », moi, et ce qui est compris.

Prenons cette affirmation « il n'y a pas un gramme de vérité dans ce monde », de Nisargadatta, ou « le monde est un cadavre », de Jésus. Après quarante années d'attention concentrée sur ces paroles, je les ai comprises, je peux faire deux ou trois pages claires (pour moi en tout cas) qui les étayent ...mais est-ce que j'y crois ? Je n'en suis pas sûr du tout. Y croire serait les réaliser et cela implique un vécu autre. Encore que le mot « vécu », qui s'apparente à « expérience », n'est pas forcément adapté.

Le terme « réaliser » est une perle du langage. Il désigne d'une part la concrétisation d'un projet matériel, et par ailleurs une prise de conscience. Dans les deux cas il y a un changement d'état avant / après, il y a une avancée, une transformation concrète relativement au plan où cela se situe. Qu'en est-il au plan spirituel ? Que pourrais-je en dire si le plan de la réalisation spirituelle dépasse radicalement celui de la compréhension ? Peut-on imaginer ce qu'est réellement de croire, de réaliser les deux affirmations citées plus haut ? Pas sûr du tout !

Après que son maître Siddharameshwar lui ait dit et redit pendant environ cinq ans : « Vous n'êtes pas ce que vous croyez, trouvez ce que vous êtes ! Vous êtes la suprême réalité », Nisargadatta affirme n'avoir pu oublier ces paroles, et avoir mis trois années supplémentaires pour les réaliser en occupant tout temps gagné sur sa vie quotidienne à s'asseoir en silence et à s'observer lui-même... trois ans pour parvenir à y croire ?

Émile Gillibert disait « je suis lumière, uniquement lumière ». Le comprendre, le croire et le réaliser pour lui comme pour soi, telle est l'invitation. Mais...

Et si y croire était tout simplement impossible ?

Et si toute croyance, y compris croire aux révélations de la gnose, relevait irrémédiablement du niveau mental et n'était qu'un ultime stratagème ? La « réalisation », alors, se passerait de mes services et me laisserait sur le bord de la route, encombré de mes questionnements, croyant encore y être invité...

Et si celui qui gamberge à ces hauts niveaux de questionnement était destiné au sacrifice ? Sacrifice intérieur, bien entendu.

Et si les clés de la gnose étaient littéralement incroyables parce que le plan des croyances n'est pas celui de la gnose ? Peut-être n'est-il pas demandé d'y croire, juste d'entendre, de garder et de digérer.

Christian 27/02/24

*



CE QUE L'HOMME PENSE

À la lecture de ce puissant aphorisme : « Ce que l'homme pense il le devient », beaucoup vont se dire : Que pourrais-je penser de bon de grand de beau que je vais alors ainsi devenir ?

Si tu es sur le chemin du retour, tu penseras plutôt : Ah oui si je suis apparemment devenu ce que je crois être c'est que je l'ai pensé.

Pour toi, découvrir comment ça marche importe plus que d'en rajouter, car la fin est dans le commencement.

Les premiers continuent à rêver de changer leur sort, le second se libère d'un processus aliénant.

Anaïs Bourquin, *Révélation*s

Christian 28/04/24

*

IL N'YA PERSONNE

La personne est le résultat d'un malentendu.

Nisargadatta

Elle consomme beaucoup d'énergie pour exister et se maintenir, son carburant est l'attention qu'elle exige de la part des autres personnes. Elle n'existe que dans le regard des autres qu'elle cherche à capter (Luis Ansa). Votre attention s'il vous plait, écoutez-moi, regardez-moi...

Comme les personnes sont en nombre, il y a une guerre de l'attention qui se joue dans les relations où les moyens de capter sa part de nourriture sont nombreux, comme l'exagération, l'intensité, la séduction, la menace, le déguisement, la manipulation... La personne est grégaire, elle trouve son compte à s'insérer dans des groupes plus ou moins vastes dans lesquels tous les individus sont d'accord sur un sujet valorisé et trouvent ainsi chez les autres une reconnaissance garantie, mais limitée ; un loupé dans les convenances et elle lui sera retirée. Émile résumait les moyens d'affirmation de la personne par les quatre domaines que sont le savoir, l'avoir, le pouvoir et le vouloir. C'est en adoptant la vision de l'aigle selon l'injonction des chamans, que je peux prendre de la distance et de la hauteur et constater combien d'énergie réclame la navigation dans ces quatre domaines à l'équilibre fragile et constamment confrontés à l'opposition, et menacés d'effondrement. Un constat s'impose : je suis distinct de ce que j'observe d'où l'intérêt particulier qu'il y a à observer...la personne. C'est le moyen de découvrir que ce que je prenais pour moi-même n'est qu'une construction, amenant à l'évidence la question dérangement : Qui suis-je ? Si je tiens à avoir une réponse verbalisée, celle de Nisargadatta me convient ; « Je suis, vous êtes la conscience témoin ». Ailleurs il dira être au-delà de la conscience, en faisant remarquer que la conscience manque de permanence, elle s'efface deux heures durant chaque nuit pour chacun de nous, rompant le continuum de notre idée d'exister. S'ouvrir à cette brèche est essentiel, comme voir qu'on est venu au monde vide, cette vacuité chère au bouddhisme va alors s'imposer à moi comme la référence, et l'ensemble des objets qui viennent la meubler comme l'occultation.

Occultation, initiation, révélation sont les trois faces de la vision d'Émile Gillibert qui prétendent (qui tentent) de donner une vue d'ensemble synthétique de ...ce qui nous arrive, de donner une réponse libératrice aux questions ontologiques. La ou les réponses ne seront libératrices que sous forme de vision, les concepts explicatifs s'avérant inaptes à libérer. Le soutra de la pousse de riz (ou du riz en herbe) propose un développement attribué à Maitreya d'un court propos du Bouddha historique qu'il prononça après avoir contemplé une pousse

de riz : « O moines, quiconque voit la dodécuple production interdépendante voit le Dharma, et voir complètement le Dharma c'est voir le Bouddha ». Il s'agit bien ici aussi d'une « vision » comme ultime moyen d'appréhender ce que les mots ne font que désigner. La personne a-t-elle la compétence nécessaire pour accéder au domaine de la vision ? Elle se permettra d'y prétendre en s'appuyant sur le savoir accumulé lorsqu'elle investira par son biais ce domaine qui la dépasse. Mais où est alors la libération ? Émile disait « ce n'est pas la personne qui est libérée ; on est libéré DE la personne ». Qui est ce « on » ? Le corps libéré de l'occupant psychique devient la chambre nuptiale et est alors révélateur. Si tu ne perçois pas la jubilation chez un maître derrière sa retenue, fuis-le ! Toute la difficulté réside dans la bonne discrimination entre la subtile affirmation personnelle d'habiles serviteurs ayant dérobé les habits du Maître et se faisant passer pour Lui, et l'authentique établissement dans « la non-demeure » de celui qui est entré dans le principe. Le mental se sait exclu de la fête mais il est le maître du monde, son créateur et celui de la personne. Je me dois de l'amener à reconnaître ses limites et son impuissance à me réconcilier, lui qui sait, qui a, qui veut, qui peut, et moi qui ne sais rien, n'ai rien, ne veux et ne peux rien.

Christian 15/07/24



Federica Matta, *Voyage des Imaginaires*

TEMPS



Serpent cosmique, Katmandou, Népal (photo : Yves)

Saisir ce qui, sans être, précède ce qui va être
Telle est la clé de l'énigme
Énigme du temps qui n'advient pas et ne peut donc assujettir l'existence si ce
n'est par l'idée qu'elle s'en fait
Par la simple illusion, une illusion sans fin
L'illusion d'exister

Pris dans la nasse de ce leurre, on énumère donc sans répit ce qui est sans
issue
Et sans qu'il soit possible de saisir l'instant

Le seul instant qui soit, pourtant, libre du temps

Jacques

ET MON FANTÔME EN RIT ENCORE



Tintagel, Cornouailles (photo : Nadia)

Cornouailles. Le vent soulevait la mer par ses abysses et l'eau se précipitait en lourdes masses sombres contre les rochers. Au-dessus le ciel se mouvait en tourbillons frénétiques, les nuages tourmentés couraient à travers la nuit et le vent soufflait, sifflait, hurlait.

Des fragments de nuages, torturés, déchirés, fuyant dans le ciel telles les âmes muettes de l'angoisse poursuivies par la vengeance d'un Dieu jaloux.

Le tonnerre gémit au loin et, une à une, tombèrent les premières gouttes de pluie, telles les larmes de Dieu.

Le vent semblait conduire un char dont les chevaux, muscles tendus, frémissaient dans leurs traits ; il les fouetta avec furie et ils s'élancèrent impétueusement ; l'air matinal fut percé d'un long cri strident, comme la plainte de femmes affolées fuyant un danger irréversible.

J'allais sans but, et le sol tendre tapissé de feuilles brunes, craquelé par le cours sinueux de cent ruisselets, exhalait une odeur de terreau humide, les senteurs voluptueuses de notre mère la Terre, grosse de vie silencieuse. Les branches longues de l'églantine s'accrochaient à mes pieds. Çà et là, dans des coins abrités, fleurissaient la primevère et la violette. Les ramures délicates des hêtres étaient sombres parmi les jeunes feuilles, éclatantes et tendres, aux bourgeons à peine éclos. C'était un paradis d'émeraude. L'œil ne pouvait percer cette verdure foisonnante. Sur les brindilles minces, c'était un entrelac plus ténu qu'une pluie d'été, plus subtil que les brumes du crépuscule. C'était aussi intangible qu'une belle pensée, une scène qui repoussait au loin toute idée de tristesse et d'amertume. Le feuillage était si pur que, mon esprit lui aussi purifié, je me sentais un enfant. Ici et là, bien au-dessus des autres arbres, s'élançait un sapin, immense, droit comme une vie sans blâme, mais sombre, froid et silencieux. On n'entendait que la course bruissante d'un lapin dans les feuilles mortes ou les bonds précipités d'un écureuil.

Après la pluie, le soir venu, les oiseaux entonnèrent un chant si joyeux qu'il semblait impossible que ce monde fût un monde de tristesse. Caché sous le feuillage, tout en haut des hêtres, l'étourneau chantait à pleine gorge ; et le bouvreuil et la grive. D'un pré éloigné, un coucou répétait sans fin son appel et, plus loin encore, tel un écho, un autre coucou lui répondait... (p. 67-68)

On dit que la vie est brève ; pour ceux qui se tournent vers le passé, elle le semble peut-être ; mais pour ceux qui regardent de l'avant, elle est horriblement longue, et paraît sans fin. Parfois on sent qu'on ne pourra pas le supporter. Pourquoi ne peut-on s'endormir et ne jamais, jamais se réveiller ? Quelle vie heureuse doivent connaître ceux qui envisagent l'éternité ! L'idée de vivre pour toujours est effroyable... (p. 79)

L'une des plus grandes difficultés de l'homme est de comprendre qu'il ne se trouve pas au centre du monde, mais à sa circonférence... (p. 8)

Heureux celui qui sait accepter les émotions de la nature sans essayer d'en percer le mystère... (p. 71)

Je suis heureux de ne pas croire en Dieu. Quand je considère la détresse du monde et l'amertume qui y règne, je me dis qu'aucune croyance ne saurait être plus ignoble... (p. 90)

Somerset Maugham

Et mon fantôme en rit encore. Carnet d'un écrivain, Les Belles Lettres, 2024

*

AIR DE LA SOLITUDE



N'êtes-vous pas à ce moment de vous-même où le poète, victime de sa différence s'arrache par grands sursauts aveugles à l'univers qui l'emprisonne, et s'obstine, au prix d'un dépouillement farouche, à surprendre enfin son *vrai* visage ? ... Ah ! trouver enfin la région perdue, aride, inviolée, le site nu qui fasse accueil à ma nudité de cœur et d'esprit, le miroir fidèle et mort où m'apparaître... Mais l'heure viendra, matin des glaces, de redescendre vers une autre connaissance plus douloureuse. L'absolu de la solitude n'est pas dans ces hauts lieux déserts, il est parmi les hommes...

Ah ! ce tourment du poète sans voix, tout son triste silence qui le prend à la gorge quand cette fauve flèche empennée jaillit de l'herbe rêche et devient chant ! ... j'étais né, moi aussi, pour cette joie, pour n'être que cette jubilation ivre, têtue, suspendue du délire à l'extase, toujours plus près de la lumière, toujours plus proche, lumière enfin... *Nostra sirocchia alldola*⁸, ceux-là seuls d'entre les poètes sont tes frères, qui furent aussi des saints. Tout le *Cantique spirituel* se chante à hauteur de ciel, son battement de plumes bu comme une brume par le soleil intérieur :

*A las aves ligeras
leones ciervos valles riberas
montes valles riberas
agua aires ardores*⁹...

Gustave Roud
Œuvres complètes I, Zoé, 2022, p. 821 et s.
Illustration : Gustave Roud

*

⁸ *Notre sœur l'alouette...* (Saint François d'Assise)

⁹ *Ô vous légers oiseaux/lions et chevreuils et daims qui bondissez/ardeurs souffles et eaux/ rives monts et vallées* (Jean de la Croix, *Cantique spirituel* in *Œuvres*, Gallimard/La Pléiade, 2012, p. 708)

RICHE



Triskèle, Sicile (photo : Yves)

Être riche, oui, mais de la soif non encore éteinte
De l'ouvrage non encore accompli
Du vœu non encore exaucé
De l'horizon non encore atteint

De ce qui manque pour combler le manque

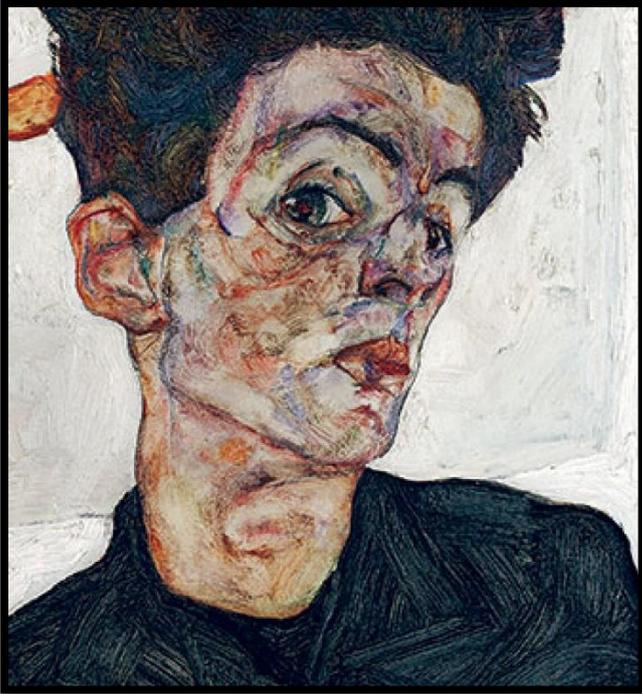
Quête infinie

Sinon, ne serait-ce pas, alors, tourner en rond, et indéfiniment, que d'être riche ? !

Jacques

*

ENFANT ÉTERNEL QUE JE SUIS



Autoportrait, Musée Léopold, Vienne

ENFANT ÉTERNEL QUE JE SUIS,
- j'ai toujours suivi la voie des gens ardents
sans vouloir être en eux, je disais - je parlais
et ne parlais pas, j'écoutais et voulais les en-
tendre fort, plus fort encore et regarder en
eux.

Enfant éternel que je suis, - je me
sacrifiais pour d'autres, ceux qui me
faisaient pitié, ceux qui étaient loin ou bien
ne me voyaient pas, moi qui voyais.
J'apportais des offrandes, envoyais des
regards et de l'air tremblant, scintillant à
leur rencontre, je semais devant eux des
chemins surmontables et – ne parlais pas. –

Bientôt quelques-uns ont reconnu le visage de celui qui voit au-dedans et alors ils
n'ont plus posé de questions.

Enfant éternel que je suis, - je maudissais bientôt l'argent et riais quand en
larmes je le prenais finalement, la tradition, la contrainte, la monnaie d'échange,
l'argent utile. Je voyais l'argent comme du nickel, du nickel comme or, argent et
nickel, et tout cela comme des chiffres inconstants sans valeur pour moi, qui ne
m'intéressaient pas, pourtant je riais en larmes de l'argent utile. – Pourquoi ? la
question surgit en moi. Pourquoi ? – Quelqu'un dit : argent égale pain. –
Quelqu'un dit : argent égale marchandise. – Quelqu'un dit : argent égale vie. Mais
qui dit : argent, toi ? – Un produit ? – Comme si la marchandise était – Ô – des
vivants animés ! – Où sont donc les vivants ?

Ce n'est pas une très bonne affaire. Les États abritent peu de vivants. Être
soi ! - Être soi ! - ...

Celui qui s'exprime est l'artiste. Le vivant est unique. -

Egon Schiele

Je peins la lumière qui vient de tous les corps, Agone, 2017, p. 3 et s.

*

LA CONNAISSANCE SURNATURELLE



Le baptême est un geste de magie sympathique. Comme ceux qui versent quelques gouttes d'eau pour qu'il pleuve ; on réalise le simulacre de la seconde naissance en vue d'une seconde naissance véritable.

Passer par le baptême avec la croyance que la seconde naissance en résultera, c'est témoigner qu'on la désire vraiment ; dès lors on doit la recevoir.

Faire passer un enfant par le baptême, c'est témoigner qu'on désire la seconde naissance pour lui. Dès lors on doit l'aider à y parvenir.

Ces effets se produisent seulement si on pense vraiment à l'efficacité du sacrement.

Une forme extérieure, quelle qu'elle soit, que l'on croit efficace par elle-même, comme forme, permet seule à l'âme d'exercer sur elle-même une action aussi réelle sur le plan spirituel que sur le plan des obligations. Le corps est l'intermédiaire indispensable à travers lequel l'âme exerce sur l'âme une action réelle. On me confie en dépôt une grosse somme d'argent. Je la voudrais pour moi ; mais mon corps se rend avec elle à l'endroit convenu, l'y dépose, et revient sans elle. Au bout de quelque temps, je l'oublie. Mon âme en est détachée.

Je peux pousser mon corps dans le bien plus loin que se trouve l'âme ; il entraîne alors l'âme.

Sur le plan des obligations, cette opération se produit continuellement ; toute autre manière de procéder est imaginaire.

Sur le plan spirituel, cette opération n'est possible que si on a la certitude que telle forme sensible possède une efficacité spirituelle. Cela peut être n'importe quelle forme. Mais il faut que ce soit une forme déterminée. Ce qui est sensible a nécessairement une existence particulière. Le choix de la forme est arbitraire ; mais il doit avoir été fait ; et il ne doit pas sembler qu'il y ait eu de l'arbitraire, ni même qu'il y ait eu choix.

Toujours le même paradoxe dans la relation de l'universel et du particulier.

Simone Weil, *La connaissance surnaturelle*, Esprit/Gallimard, 1950, p. 254-255

FÊTE



Fillette en habit de fête, Pérou (photo : Yves)

Sans la vie, il n'y a pas de fête possible
Ni risque de guerre

Et il n'y a pas de fête possible sans l'enfance
L'enfance qui, sauf à y jouer, ne fait pas la guerre

Faut-il pourtant une guerre véritable pour qu'ensuite il y ait la fête ?

Ou bien, avec l'enfance, l'amour seul peut-il en être l'invité ?

Jacques

*

MIETTES DE GNOSE

AINSI PARLAIT SAINT-POL-ROUX

Ainsi parlait

Ne croire à rien c'est croire à soi-même.

Saint-Pol-Roux

Dits et maximes de vie
choisis et présentés
par Jacques Goorma

Il est plus difficile de se vaincre soi-même que de vaincre les autres.

Nous ne nions Dieu que pour nous affirmer.



Nous négligeons l'être pour les choses de jour en jour envahissantes.

Arfuyen

Il n'y a ni concret ni abstrait, il y a l'univers, il y a la Vie, il y a l'Unité. La folie de l'homme c'est de diviser, de décomposer. Ce qui équivaut à détruire.

Nier Dieu équivaut à nier la Vie et conséquemment à se nier soi-même. Croire en Dieu, c'est croire en soi.

On pourrait être quelqu'un de l'Univers, mais on veut être quelque chose du Tout-Paris. L'homme s'use à trop croire à soi seul, à se limiter à son égoïsme. Au lieu qu'il doit océaniser sa goutte d'eau.

Voyez toujours la vie comme si vous étiez mort, pour en avoir la vision secrète, sublime, universelle.

Ne te crois pas quelqu'un ni quelque chose. Qu'il te suffise de te croire l'univers entier.

Suprême humilité : n'étant rien, d'être tout.

Pour savoir Dieu, il ne faut rien savoir.

Ainsi parlait Saint-Pol-Roux, dits et maximes de vie choisis et présentés par Jacques Goorma, Paris-Orbey, Arfuyen, 2022

*

LA MORT DU PRINCE



Cet univers tout entier est un livre où chacun de nous n'est rien qu'une phrase.

Pourquoi ne serions-nous pas – nous tous, hommes, dieux et mondes, rêves qu'un *autre* rêve, pensées qu'un *autre* pense ? Et pourquoi ne serait-il pas cet *autre* qui rêve ou pense, un prisonnier aussi d'abîme et de fiction ?

Y a-t-il la moindre différence entre le rêve et la vie ?

Je suis passé derrière Dieu, de l'autre côté de l'illusion.

Ton âme et ton corps sont une seule chose, et tu ne sais pas bien ce qu'ils te vont cachant.

Il n'est rien de ce que nous voyons qui ne soit nous-mêmes, il n'est rien de ce que nous aimons qui ne soit nous-mêmes.

À présent ton amour est parvenu au seuil de ce pays où tu seras semblable au Tout sans nom. Tu vas entrer dans la quiétude immense de toi-même, absolu identique à tous les absolus, personne illimitée de tous les univers.

Nombreux sont les dieux et chacun a son langage et ce langage est toujours doux sinon ils ne seraient pas des dieux. Chaque fois que nous entendons l'un d'entre eux parler, nous estimons qu'il est l'unique et que le monde qu'il prodigue est le vrai monde. Nous en entendons un autre et nous pensons de lui aujourd'hui ce que du premier hier nous avons pensé. Chacun d'eux est la vérité seulement pendant qu'il nous parle. Comme nous sommes des enfants nous ne savons rien de rien, nous vivons des contes que l'on nous raconte et le conte qui nous est raconté, pendant qu'on nous le raconte est le conte unique, le seul qui fut jamais vérité en ce monde. Il a pu m'arriver déjà d'entendre d'autres dieux et il me sera donné d'en entendre bien plus encore. Le dernier sera toujours le premier, mais au plus profond de moi je serai toujours celui qui ignore et traîne derrière lui un corps sous la quiétude des étoiles.

Fernando Pessoa

La mort du prince, Éditions Chandeigne, 1994, p. 133 et s.

*

DE L'OUBLI À L'ÉVEIL



Dans l'ancienne Égypte les humains incarnaient la chair des dieux. Pourquoi pas des dieux qui s'ignorent ?

Les hommes venaient juste de poser le pied sur la lune que celle-ci se diluait dans l'Éther vague de leur propre ignorance.

Le hasard ne peut faire partie de cet univers qui découle de lois évolutives supérieures et immuables.

Je croyais la source tarie et la voilà qui ressurgit des abysses de la terre. En abondance céleste.

Aucune attache. Aucun port. Aucun pays. Aucune servitude. Aucune habitude non plus. Aucun rituel. Aucune certitude. Aucune famille. Aucune corporation. Aucune emprise sexuelle. Aucune société secrète. Aucune religion bien sûr. Suivant la loi de sacrifice.

Toujours en moi cette insatisfaction qui me porte à croire que tout ce qui semble réel n'a justement aucune réalité.

Écoute en toi ce qu'ébruite le silence.

On ne pourra s'absoudre que dans le silence intégral.

Même l'âme est encore substance. Volatile ou subtile, qu'importe !

L'abandon des dieux a laissé l'humanité orpheline.

Ce ne sont pas les dieux qui ont perverti l'homme, c'est l'homme qui les a utilisés à ses propres fins.

En vérité nous ne naissons que lorsque nous nous éveillons à Celui-là.

La conscience ne serait pas un principe universel ; elle ne serait qu'un élément nécessaire parmi d'autres pour la reconquête de notre divinité.

Donc, l'acquisition de la conscience ne serait qu'une étape de la dualité.

Tout aliment dans la bouche doit devenir transsubstantiation.

L'être humain n'est pas soumis à l'influence des astres, il fait partie intégrante des lois qui les régissent.

Sceller le pacte d'amour, tel est l'acte ultime par lequel l'être humain peut échapper à la contingence.

La révélation n'est qu'une béquille pour atteindre l'illumination.

Nous sommes tous, je dis bien tous sans exception, Amour.

Après, si encore on peut dire après, quelque chose d'encore plus grand nous attend.

Jean-Pierre ROQUE

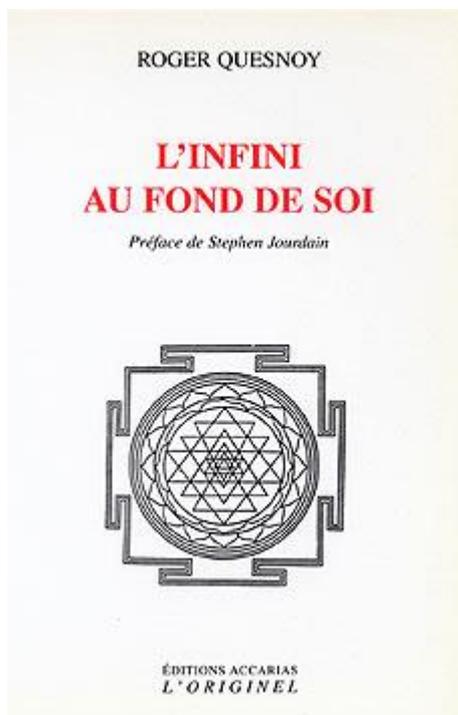
Que la Grâce soit, apophtegmes en toute liberté, éditions du Douayeul, 2011



Lever de soleil, Piton des neiges, Réunion, juillet 2024

L'INFINI AU FOND DE SOI

Le monde commence à chaque instant



L'ombre projetée sur l'expérience du moi contribue à laisser filtrer une lumière, un soleil intérieur. Mêmes fonctions pour les paradoxes évangéliques, les apories platoniciennes, quelques mythes et vieilles légendes.

Le Je est témoin du témoin. En amont des pensées. À la source. Non polluée.

Le bon Sujet n'est pas celui qu'on pense.

L'être est essentiellement vie, dynamisme, élan, corolle cosmique, stellaire.

S'installer en soi définitivement, parfaitement, sans en bouger d'un pouce, serait la vérification immédiate, sans bavures, de l'unité des choses. En un clin d'œil, tout deviendrait « opinion ».

Le « vieil homme » nous cache l'entrée du paradis.

Nous sommes déjà dans le pays où l'on n'arrive jamais, mais nous bivouaquons aux frontières.

Gommer les effets de la personnalité acquise, pour laisser mûrir la personne intérieure. Se libérer des engrenages, des automatismes mentaux, pour se cogner à l'inconditionné.

Opposer la logique à l'irrationnel ? Le réel au rêve ? La vérité les marie.

Ne prendre appui que sur l'invérifiable. S'orienter vers l'orient de soi.

La quadrature du cercle vicieux : transformer la roue du devenir en un carré magique.

Ne pas détruire la pensée, ni la faire taire. La laisser filer son fuseau. Il n'y a rien à ajouter, ni à retrancher. Les choses arrivent, disparaissent avec les nuages. Le film passe à son heure et se déroule jusqu'à son terme naturel.

Tout est finalement une question de présence. Les idées s'annulent d'elles-mêmes, les sentiments sont passagers, les sens nous trompent, mais l'Être fascine.

Si *je est un autre*, il demeure différent, irréductible. Pourtant il n'est pas une abstraction formelle. Il est urgent de l'intégrer avec mes désirs, sans jeter sur son être agile et vif les mailles d'un épervier conceptuel.

Le regard change. L'ordre des choses, buissonnier et brumeux, se fait moins oppressant. Une autre dimension se projette en filigrane. Dans le champ désertique, l'enfance refléurit.

La découverte de la source vive tend à désopacifier le moi, le rend à son usage optique. Il suffit de décrocher, de négocier ses égarements, de guetter les douceurs fragiles du destin. Qui sait ? Les portes de corne et d'ivoire peuvent soudain s'ouvrir.

La conscience de soi peut se conjuguer avec une disponibilité fondée sur la porosité, la fluidité du moi. Une certaine douceur affable peut même se nourrir de ses intermittences.

Il ne faut pas se laisser piéger par les chefferies, les crustacés. Se méfier des fauteuils idéologiques et des tables vermoulues de la loi. *Anarchisme* spirituel.

Le vif du sujet préserve un espace à l'abri des contraintes du siècle.

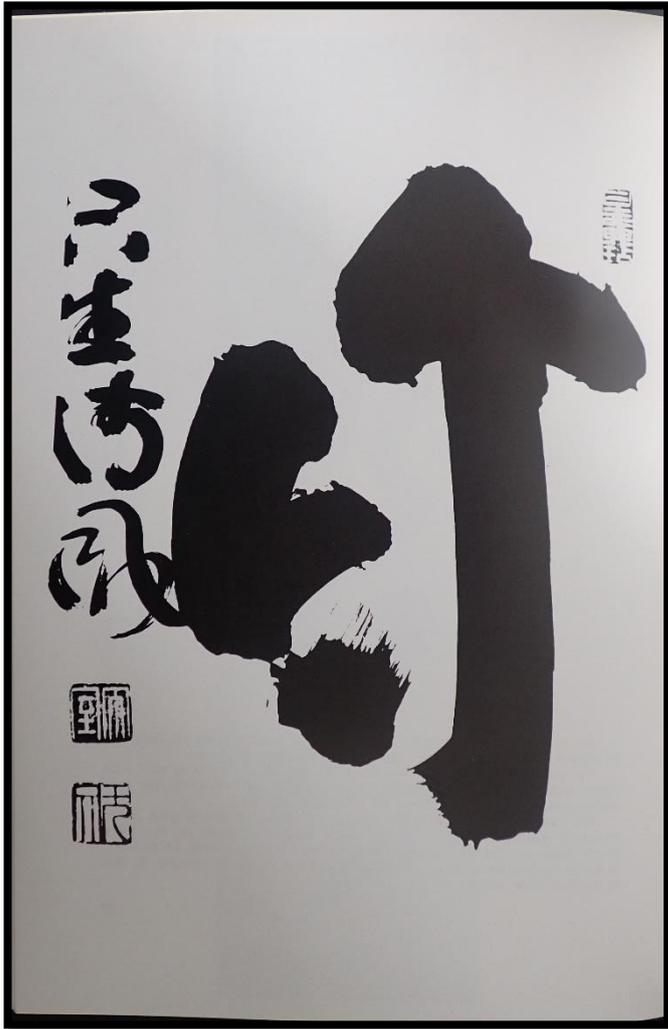
Puer aeternus. L'esprit d'enfance demeure le trait majeur. Regard frais sur le monde, dans un présent éternel, où tout est simple et innocent.

Roger Quesnoy
L'infini au fond de soi, Accarias/L'Originel, p. 55 et s.



Cynorkis purpurascens

UN SEUL BAMBOU ASPIRE LA FRAÎCHE BRISE



Au sujet du bambou, les Chinois disent :
« Où il n’y a point de bambou l’homme peut
devenir vulgaire ! » Le tronc droit du
bambou, sans raideur ni mollesse, inspira de
nombreux poèmes haïku ou waka :

Le bosquet de bambou en face de ma hutte !
Je le vois mille fois par jour
Pourtant je ne m’en lasse pas.

(Ryokan)

Un éclair au matin !
Bruit de la rosée
s’égouttant dans les bambous.

(Buson)

Écarte-toi s’il te plaît
et laisse-moi planter ces bambous
ô crapaud !

(Chora)

Vont-ils bouger ?
Pas un bambou ne bouge
Quelle chaleur !

(Shikyu)

Couchés par la pluie
ils se sont redressés
et contemplant la lune, les bambous.

(Sora)

Une vigne vierge plantée,
Quatre ou cinq bambous
Au vent furieux.

Ah piteux destin !
Devenir pousse de bambou
c’était donc là son sort.

(Basho)



Arashiyama, Japon (photo : Marie-Céline)

Le coucou chante
Au fourré de hauts bambous
Où filtre la lune.

Pousse de bambou
Qu'au temps de mon enfance
Je m'amusais à dessiner.

(Basho)

Taïkan Jyoji,
Au cœur du Zen, Le Courrier du Livre, 1996, p. 79
Calligraphies de Maître Yamada Mumon

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

AU JAPON

Au Japon, ceux qui s'aiment ne disent pas « je t'aime » mais « il y a de l'amour », comme on dirait qu'il neige et qu'il fait jour. On ne dit pas « tu me manques » mais « il y a de la tristesse sans ta présence, de l'abandon ». Une sorte d'impersonnel immense qui déborde de soi. La tristesse est partout, l'amour aussi. Pas de hors-champ du sentiment.

Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville.

Verlaine, poète japonais né en 1844 et mort en 1896.

Elena Janvier,

Au Japon, ceux qui s'aiment ne disent pas je t'aime, Arlea, 2021, p. 11

*

On croit parfois universels certains concepts qu'on estime essentiels à la vie, et on s'étonne d'apprendre qu'ils ne s'appliquent pas partout. C'est le cas, par exemple, des notions de « société », de « liberté » ou d'« amour », qui n'existent en japonais que depuis l'ouverture du pays au XIX^e siècle, comme concepts traduits des langues européennes. Le constat étonne toujours les non-Japonais...

On dit souvent des Japonais qu'ils sont sensibles aux saisons. Les Japonais eux-mêmes se vantent de cette qualité. On s'extasie d'apprendre que le calendrier japonais traditionnel compte vingt-quatre, voire soixante-douze saisons, chacune bénéficiant d'une appellation évocatrice du moment de l'année qui lui correspond. C'est dire en quelque sorte ; plus il y a de saisons, mieux c'est...

Dans le *Man'yōshū*, première anthologie de poésie compilée au VII^e siècle, plus de quatre mille cinq cents poèmes sont classés par saison, et au X^e siècle, on voit déjà certains mots associés expressément à telle ou telle saison. À l'époque médiévale, l'esthétique propre des « mots de saison » fait couramment l'objet de débats poétiques...

Ryoko Sekiguchi

Nagori, la nostalgie de la saison qui vient de nous quitter

Folio/P.O.L, 2021, p. 15 et s.

*



Yushi-en, jardin de pivoines, Matsue, Japon (photo : Kanpai)

On raconte que dans la Chine ancienne, sous la dynastie des *Song du Nord*, un prince faisait chaque année cultiver un carré de mille pivoines dont, à l'orée de l'été, les corolles ondulaient dans la brise. Durant six jours, assis sur le sol du pavillon de bois où il avait coutume d'admirer la lune, il observait celles qu'il appelait ses filles. À l'aube et au couchant, il arpentait le carré.

Au commencement du septième jour, il ordonnait le massacre.

Les serviteurs couchaient les belles assassinées, la tige brisée, la tête allongée vers l'est, jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur le champ qu'une unique fleur, les pétales offerts aux premières pluies de mousson. Alors, les cinq jours suivants, le prince demeurait là en buvant du vin sombre. Sa vie entière tenait dans ces douze révolutions de soleil ; toute l'année, il ne pensait qu'à elles ; lorsqu'elles étaient passées, il faisait vœu de mourir. Mais les heures dédiées à choisir l'élue puis à jouir de leur tête-à-tête muet contenaient tant de vies en une seule qu'il ne voyait pas de sacrifice dans ces mois de deuil.

Ce qu'il ressentait en contemplant la survivante ? Une tristesse en forme de gemme étincelante à laquelle se mêlaient des éclats d'un bonheur si pur, si intense, que son cœur défailait.

Muriel Barbery, *Une rose seule*, Babel, 2020, p. 9

CONTES

RÂMCHARITMÂNAS (LE LAC LÉGENDAIRE DE L'HISTOIRE DE RÂM)

Il existe de nombreuses versions du Râmâyana. La présente traduction d'un original inédit en anglais de Shrî Doorgesh Ramsewak, qui s'est essentiellement inspiré du Râmcharitmânas de Tulsîdâs, se veut une adaptation aussi complète et condensée que possible de la Geste du Charmant. Puisse celle-ci permettre à tous ceux qui n'ont pas la chance de comprendre le sanscrit ou l'hindi d'avoir accès à l'histoire véridique de Râm et de s'ouvrir ainsi à l'âme de l'Inde éternelle.

Yves



Shiva et Parvatî jouant, Metropolitan Museum of Art, New York

*Au matin Râm dit affectueusement à l'ascète :
« Seigneur, indiquez-moi quel chemin prendre ».
Souriant en son âme, l'ascète répondit à Râm :
« Tous les chemins te sont aisés ! »*

Tulsîdâs

I - BÂLKÂNDA (L'enfance)

5. Le Seigneur Shiva Shankara récite le Râmâyana

Le sage Bhardwaj était suspendu aux lèvres du sage Yājñavalkya :

- « Parvatî, poursuivit-il, n'était toujours pas satisfaite des explications du Seigneur Shiva sur l'identité de Râm :
- « Comment le Seigneur Vishnou qui transcende le temps et les sens, qui est non-né et éternel, peut-il descendre sur terre comme un simple mortel et se lamenter sur la disparition de Lakshmî ? »

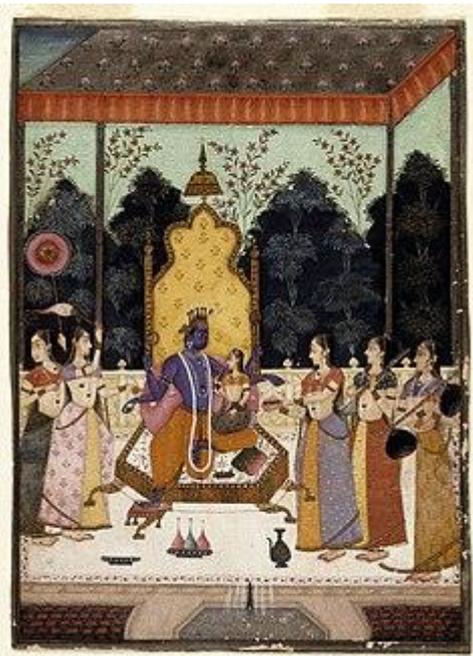
En souriant le Seigneur Shankara se mit à lui narrer le Râmâyana.

- « Quand l'ordre et la justice sont en déclin, dit-il en guise de préliminaire, et que se déchaînent les forces du désordre et de l'injustice, le Seigneur Vishnou s'incarne comme un être humain et descend sur terre restaurer l'ordre et chasser les forces du désordre. C'est ce qu'Il a déjà fait à plusieurs reprises. »

Il raconta ensuite l'histoire de Jaya (Victoire) et de Vijaya (Victoire complète) et comment ceux-ci devinrent des démons.

6. Les gardes du Seigneur Vishnou

Jaya et Vijaya montaient la garde aux portes du Seigneur Vishnou lorsqu'un jour quatre visiteurs se présentèrent à Vaikuntha. Il s'agissait de Sanat, Sanandan, Sanatan et Sanatkumar qui, bien que très vieux en esprit et en sagesse, avaient par la grâce de Brahmâ l'apparence d'enfants de huit ans.



Vishnou et Lakshmi à Vaikuntha, Brooklyn Museum, U.S.A.

Les prenant pour des gamins, Jaya et Vijaya leur refusèrent l'accès auprès du Seigneur Vishnou. Pris de colère, ceux-ci les maudirent :

- « Vous serez dans vos vies futures de tels démons que le Seigneur Vishnou devra à chaque fois vous détruire ! »

Le coup fut si dur pour Jaya et Vijaya qu'ils trépassèrent sur le champ et se réincarnèrent en tant qu'Hiranyâkashipu (Drapé d'or) et Hiranyaksha (Œil d'or). Ils commirent de tels crimes que le Seigneur Vishnou dut effectivement, en forme de sanglier, tuer Hiranyaksha et, en forme d'homme lion, Hiranyâkashipu.

Dans le Satya-yuga (l'âge d'or), ils naquirent à nouveau comme Arimardana et Pratâpbhanu et moururent lors d'une guerre à la suite d'une malédiction.

Dans le Tretâ-yuga (l'âge d'argent), ils naquirent une troisième fois comme Kumbhkarana et Râvana et furent tués par Lakshmana et Shrî Râm.

Au cours du Dvâpara-yuga (l'âge d'airain), ils s'incarnèrent une quatrième fois en tant que Shishupala et Kâmsa et furent mis à mort par Shrî Krishna.

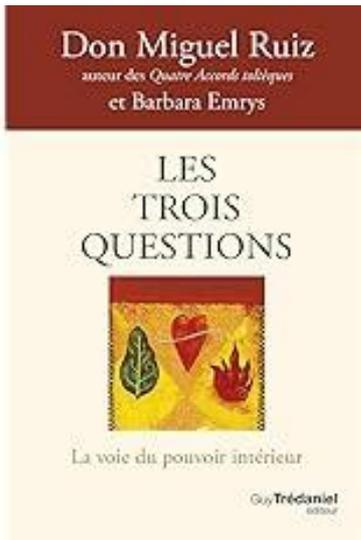
On rapporte également que Râvana était dans une précédente naissance un terrible guerrier du nom de Jalandhara qui mena contre le Seigneur Shiva Shankara une longue et interminable guerre. Il tirait sa force extraordinaire de la vertu de sa femme, Vrinda. Mais Brahmâ réussit à induire celle-ci en erreur pour lui faire tromper son époux. Ayant perdu son invincibilité, Jalandhara fut vaincu.

C'est ainsi que le Seigneur Vishnou, à diverses reprises et sous différentes formes, est descendu sur terre. En tuant Hiranyâkashipu, il protégeait Prahlâda. En tuant Râvana, Il apporta le bonheur au peuple de Lanka.

à suivre



LES TROIS PERLES DE SAGESSE



Par une journée pluvieuse, il y a de cela bien longtemps, un vieil homme conduisait son chariot sur une route campagnarde. Des nids-de-poule rendaient le trajet difficile et la pluie n'arrangeait en rien la situation.

Soudain, le chariot fut déséquilibré par un trou particulièrement profond et une roue arrière se détacha. Calmant son cheval, le vieil homme sauta sur la route boueuse et s'efforça de remettre en place la roue du chariot. Mais il comprit rapidement que le trou était trop profond et que la roue était trop lourde pour qu'il puisse la soulever. Il était mouillé et avait froid ; il entendit alors des pas rapides qui venaient dans sa direction.

Un garçon de ferme était en train de rentrer chez lui pour souper quand il vit le chariot endommagé du vieil homme, entouré d'une eau qui s'écoulait telle une rivière. Le jeune garçon était grand, fort et serviable. Se saisissant d'un poteau de clôture tombé, il s'enfonça jusqu'au genou dans le trou boueux et cala le chariot. Puis il se mit à réparer la roue.

Tout en travaillant, le jeune garçon parla au vieil homme de ses souhaits pour l'avenir. Il en savait très peu sur le monde, mais il voulait apprendre. Il voulait découvrir qui il était et trouver des réponses aux grands mystères de la vie. Il allait bientôt être un homme et il voulait en connaître davantage sur l'amour. Il affirma que, souvent, il voyait dans ses rêveries de merveilleuses choses qui restaient à venir.

Le jeune garçon rit : « Je suis rarement sûr de savoir si je rêve ou si je suis réveillé ! » Il continua de parler, pendant que le vieil homme écoutait, en silence.

En une heure, le travail fut fini. La roue était à nouveau en place et le chariot redressé. Le vieil homme, rempli de gratitude, fouilla ses poches en quête de quelques pièces. Mais, ne trouvant rien à offrir au garçon pour le dédommager, il lui demanda s'il accepterait à la place trois perles de sagesse, qui, selon ses dires, le rendraient plus riche que n'importe quelle pièce. Alors que le soleil transperçait les nuages sombres et rapides, le garçon sourit. Il savait qu'il ne pouvait refuser la gratitude du vieil homme, quelle qu'en fût l'expression. Et, après tout, il avait beaucoup à apprendre.

« Oui, répondit poliment le jeune garçon, je suis véritablement honoré que vous partagiez votre sagesse avec moi, Monsieur. »

Alors, le vieil homme se pencha vers lui et commença à parler.

« Pour trouver ton chemin dans ce monde, il te suffit de répondre à trois questions. Premièrement, tu dois te demander : “*Qui suis-je ?*” Tu sauras qui tu es quand tu te rendras compte de ce que tu n’es pas. Deuxièmement, tu dois te demander : “*Qu’est-ce qui est réel ?*” Tu le sauras quand tu accepteras ce qui n’est pas réel. Troisièmement, termina l’homme, tu dois te demander : “*Qu’est-ce que l’amour ?*” Tu connaîtras l’amour quand tu prendras conscience de ce qu’il n’est pas. »

Le vieil homme se redressa en enlevant les taches de boue qui étaient sur son manteau. Le jeune garçon ôta respectueusement son chapeau et lui exprima ses remerciements. Il regarda le vieil homme grimper sur son chariot et siffler pour faire signe à son cheval d’avancer. Le chariot fit une embardée, trembla, puis commença à avancer sur la route en faisant un bruit métallique.

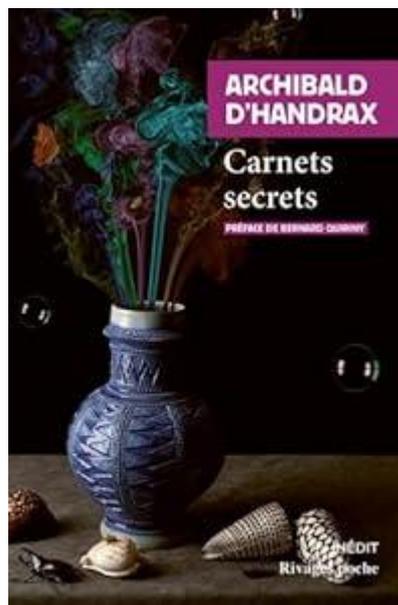
Tout en reprenant sa route pour rentrer chez lui, où l’attendait le souper, le jeune garçon jeta un coup d’œil derrière lui et aperçut l’arrière du chariot qui disparaissait parmi les ombres vespérales.

Don Miguel Ruiz et Barbara Emrys
Les trois questions, Trédaniel, 2023, p. 13 et s.



Illustration :
Federica Matta

BLAGUES



Le monde est une blague dont j'attends la chute.

Grâce aux avancées spectaculaires de la science, chaque homme est désormais en mesure de ressusciter une fois après sa mort. Au bout de quelques années, les sociologues observent ce phénomène étrange : alors qu'ils ont une vie supplémentaire à leur disposition, les gens sont paradoxalement plus prudents qu'auparavant. « Si je gâche ma première vie, je n'en aurai plus qu'une », songent-ils. En avoir deux leur a inculqué le sens de l'économie, qu'ils ignoraient quand ils n'en avaient qu'une.

Il avait décidé de passer dix heures par jour dans cette bibliothèque et d'y lire tous les livres, pour y recenser les preuves de l'existence de Dieu. Et il comptait bien que Dieu lui donnerait vie jusqu'à cent trente ans pour réaliser ce projet – ce serait la preuve ultime...

L'existence du futur se justifie par notre incapacité à nous satisfaire de notre sort – toujours plus, toujours mieux, et ailleurs.

Les supermarchés ouvrent désormais toute la journée du dimanche. « Mieux que la messe, qui ne nous occupait que le matin », se réjouissent les foules...

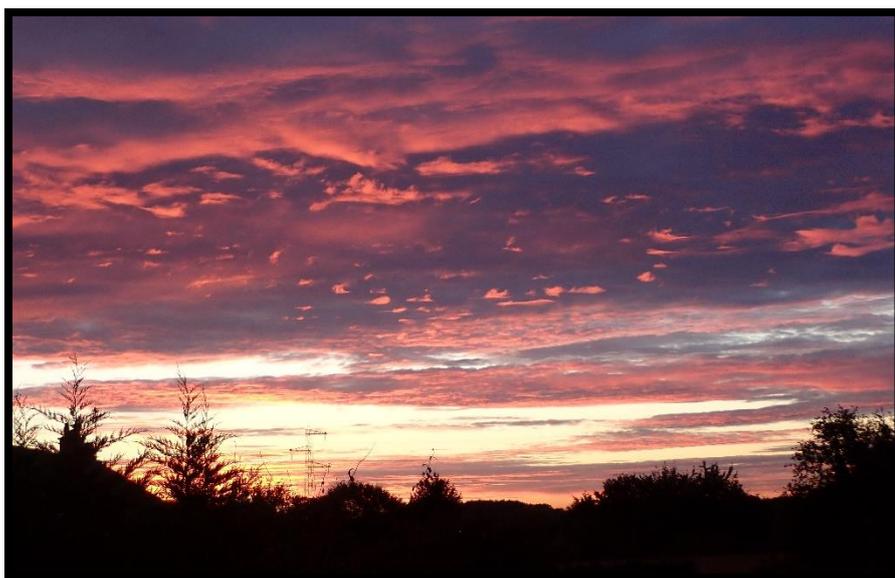
À sa descente d'avion, avant d'embrasser le tarmac, ce pape ultramoderne rallume son portable et consulte ses mails...

Ils brandissaient leur journal quotidien – le seul à paraître dans la région – en disant : « C'est écrit ! C'est écrit ! » Ils prenaient apparemment pour argent comptant tout ce qu'ils lisaient, et se conformaient humblement aux injonctions des journalistes. J'achetai un exemplaire, intrigué. Le journal s'intitulait : *La Bible...*

Archibald D'Handrax,
Carnets secrets, Rivages, 2022, p. 47-61-68-91-106-107-134

*

FAIRE – PART



Lumières du Nord

Nous avons appris tardivement le décès de Roger Quesnoy (1933-2024), survenu le 25 janvier dernier à l'âge de 90 ans. Natif du Nord de la France, Roger Quesnoy nous a donné au fil des années une œuvre poétique intense, imprégnée de la brume du plat pays qui est le sien, brume qui pour le gnostique est celle du « *nuage d'inconnaissance* », de la « *docte ignorance* », celle de la véritable Connaissance, la Gnose suprême. Membre de l'association Métanoïa, Roger Quesnoy est notamment l'auteur de : *Zénith*, poésie (1955) ; *La Marelle*, roman (1961) ; *Le Flandrin*, poésie (1966) ; *L'Éclat des Jours* (1981) ; *Le monde commence à chaque instant* (1986) ; *La Rose des Luther* (1987) ; *Le cœur de soie* (1988) ; *Sur les champs de neige mauves* (1991) ; *Les Jonquilles du Soleil* (1994) ; *La Poésie du Religieux* (1996) ; *L'oubli de soi* (1997) ; *Le dit du songe* (2000) ; *Le bleu d'Eden* (2000) ; *L'infini au fond de soi* (2003) ; *Des empreintes d'oiseaux dans le ciel* (2005) ; *La nuit est un chemin de neige* (2010)... Et en effet chacun de ses poèmes tombe lentement tel un flocon de neige où nous retrouvons avec plaisir Novalis associé à Maître Eckhart ou à Marguerite Porete.

*

Au cours d'une expérience modeste et banale, Roger Quesnoy a fait, très jeune, la découverte du soleil de l'Esprit. Il a intégré lentement sa lumière, source de poésie, à toute son existence : « *J'étais fasciné par les traditions qui font de l'effacement du moi et de l'exaltation du Je une force par excellence et qui favorisent la noblesse de l'esprit par le désintéressement, l'intelligence et la sensibilité. J'adorais les apôtres du dégrisement et de la dépossession, sans sombrer dans les vertiges de la dépersonnalisation.* »

Nous vivons dans le monde des apparences. Notre vie est semblable au rêve. L'Absolu salvateur, tant convoité, ne saurait être un « objet », relatif et infini,

en dépit de sa transcendance. Il ne peut être que pur Sujet. Et que serait un sujet qui ne serait pas Moi ? L'ultime et unique Réalité est ainsi la Conscience infinie, infiniment consciente d'elle-même. L'homme n'est établi dans sa plénitude que lorsque, par grâce, il a complètement cessé de s'identifier à son petit moi psychologique, personnage éphémère, illusoire et conditionné. L'unique nécessaire est la découverte de notre essence créatrice, notre Identité réelle, le Soi, le « Je suis » de toutes les sagesse : « *Ce moi cajolé, qui désire sans cesse étendre son empire et son emprise, assouvir ses besoins selon le principe du bien et du mal, me fournissait le modèle d'une décadence et d'une exigence délirantes. Une chute originelle ! M'ouvrir au paradis (que je pressentais proche, si proche) était urgent, vital et impératif.* »

L'Éveil est le surgissement d'un JE qui n'a ni traits, ni contours, délivré des limites de la personne et qui continue à brûler au sein de sa propre absence, synonyme de quiétude et de joie : « *Le vrai Je s'accomplit par consommation du moi. Quand le moi a disparu, je nais enfin dans l'infini de moi-même, dans la plénitude qui participe à la fondation du monde, à l'Imaginaire fondamental...* »

*

En réponse à notre présentation dans le cahier N° 121 (que nous reprenons dans le présent cahier) de son recueil : *Des empreintes d'oiseaux dans le ciel*, Roger Quesnoy nous avait écrit le 22/01/06 la lettre suivante :

Heureuse surprise en ouvrant le dernier cahier Métanoïa envoyé par Monique : un long article de vous sur mon dernier livre. Oh, ce n'est pas la vanité de l'auteur qui s'exprime ainsi (à 73 ans j'ai passé l'âge) mais c'est le plaisir de constater que, souvent (le plus souvent) seul un poète gnostique est à même de comprendre un poète gnostique. Certes, certains apprécient des facettes, goûtent certains mots et certaines tournures, mais seul un poète peut défricher un petit livre de ce genre. Il faut toujours en revenir aux 3 niveaux de lecture : hylique, psychique et spirituel.

Les hyliques ne comprennent pas, les psychiques saisissent partiellement et parfois avec bonheur, mais seuls les spirituels communient dans la lumière qui transcende infiniment nos mots et nos images. Comment dire par images ce qui est sans image ? Vous le savez, c'est l'essence de la poésie. Nos œuvres (si miroitantes soient-elles) ne sont que le reflet d'une autre dimension qui est à « l'intérieur et à l'extérieur de nous ». Il est bon de tenir les deux bouts de la chaîne, le caillou, la fleur, la Dêité, le Très-Bas et le Très-Haut. Mais vous savez tout cela !

Merci pour votre témoignage et votre fine pénétration de mes modestes haïkus...

Roger Quesnoy

*

RENCONTRE MÉTANOÏA DE JUIN 2024



Photo : Nadia

Notre rencontre de juin 2024, grâce à une opportunité, a pu se faire à Pontigny où nous avons reçu la Mission de France pour l'hébergement et les repas, et non à Rouvray, comme les deux fois précédentes ; ce qui en a facilité le déroulement sur un plan pratique et, de ce fait, a permis la tenue de nos réunions chez Marie-France, toujours aussi accueillante !

Dès l'ouverture de la première d'entre elles, nous avons souhaité la bienvenue à deux amies de Marie-Céline et Yves, Marie-Andrée et Juliette, qui les accompagnaient, de retour d'un voyage accompli avec eux au Japon !

Puis, dans la gravité, nous nous sommes unis en mémoire de notre ami Jean-Paul, membre de longue date de l'association et toujours très fidèle dans sa participation à nos rencontres ; Jean-Paul qui nous a quittés en début d'année. Étant précisé que, dans le dernier de nos cahiers, Yves lui a consacré un hommage chaleureux à partir de textes récents qu'il lui avait adressés ainsi que d'un témoignage touchant de son fils Sylvain. Jean-Paul nous est très présent.

Après cela, nos réunions, trois jours durant, se sont tenues à partir des sujets suivants :

- **Commentaire du logion 83 ;**
- **Présentation par Yves de *Jeux d'ombres divines*, relatant sa rencontre avec Swami Premananda ;**

- **Présentation par Christine de l'ouvrage d'Hubert Benoît intitulé *De la Réalisation intérieure* ;**
- **Présentation par Claudine de l'ouvrage de Jon Fosse intitulé *Écrire, c'est écouter*, à partir d'entretiens avec Gabriel Dufay ;**
- **Évocation par Yves de la rencontre d'Henri Le Saux et de Poonja.**

I/ Logion 83 : Commentaires

Yves : Les images passent. Seule demeure la lumière. La plus belle des images voile encore la Beauté. L'image voile la lumière que, pourtant, elle recèle. Image parmi les images, je suis moi-même image, mais si j'accueille la lumière, je suis lumière.

Tout trésor se mérite. Celui de la beauté avant tout. Et pour cela, Jésus nous invite à nous dépouiller de toutes nos constructions mentales qui sont autant de voiles qui occultent ce que l'œil physique ne peut voir.

Il n'y a pas de moi qui puisse être délivré. Il n'y a pas de délivrance du moi. Il n'y a d'autre délivrance que d'être délivré du moi. Il n'y a que le règne sans partage du Soi, l'avènement du Royaume. Sans images ni limites.

Faisant le Vide, j'accueille le Plein. Accueillant le Plein, je suis Vacuité. Le fil des pensées se casse et les images cessent de défiler. Mon véritable visage paraît derrière le masque. Et c'est lumière sur lumière.

Swâmi Shraddhânda Giri : Les images sont les phénomènes de la manifestation.

Aucune manifestation ne peut avoir lieu sans que la Conscience pure lui prête son existence.

Les images actuelles propres à l'homme cachent la lumière qui est sa nature véritable. Jusqu'à ce que l'ultime révélation se révèle à lui-même.

Roberto Pla : La lumière du monde est connaissance pour l'homme.

C'est la lumière qui permet de voir la lumière.

C'est pourquoi l'on peut dire que la sagesse est un reflet de la lumière éternelle.

La bonne nouvelle est celle de ce pèlerinage de l'image à la lumière, de ce voyage de retour de l'homme vers sa véritable essence.

Karl Renz : Même l'illumination est une image qui cache l'illumination, tout comme l'image de la liberté cache la liberté.

Et si la rédemption est une idée, elle cache l'Absolu.

Chaque idée cache ce qu'est la vérité. Peu importe l'idole qu'elle crée.

Se faire une image veut déjà dire, en soi, que cela cache.

Christian : Ne nous trompons pas de cible en accusant une fois de plus l'extérieur. Le problème comme la solution se trouvent à l'intérieur.

Il est d'ailleurs très intéressant que les récentes découvertes en neurologie attestent que le sens de l'influx nerveux entre l'œil et le cerveau va du cerveau vers l'œil et pas le contraire.

On pensait communément que l'œil perçoit et le cerveau interprète, alors que le cerveau conçoit et l'œil projette ! Tu es créateur des images, des objets des sens, de ton environnement par l'intermédiaire de l'outil corporel.

Si tu vois ce fait, que tu ne pourras jamais expliquer sur le plan de la conscience ordinaire à tous ceux qui rêvent dans l'attention première, tu as la vision sans image, la « vue juste » de Lin-Tsi. Est-ce que tu vois ce que je veux dire ? Serait-ce la lumière noire dont parlait Émile ?

Jean-Paul : L'univers est fait presque entièrement d'ondes et ce qui nous apparaît sous forme d'images échappe à la réalité.

Entre les ondes électromagnétiques, les nuages électroniques, les champs électriques, tout peut être ramené et exprimé en ondes et en particules énergétiques. D'entre elles, il nous reste la lumière, plus beau symbole du Tout.

Émile : Seule compte la connaissance qui provient de la Source : je ne connais pas par les sens ; je connais par ce par quoi les sens perçoivent ; je ne connais pas par l'image, je connais par la lumière qui efface l'image.

Assumant mon identité véritable, j'ai quitté le rêve pour l'éveil, l'image pour la lumière, la maladie pour la santé, la mort pour la vie.

II/ Autres thèmes

Afin de ne pas trahir ou déformer les propos par lesquels sont respectivement intervenus Yves et Claudine au cours des réunions qui se sont succédé jusqu'à l'issue de notre rencontre de juin dernier, nous avons adopté le principe d'annexer au présent compte rendu, *in extenso*, les textes correspondants, que chacun a bien voulu nous communiquer.

En ce qui concerne Christine, au sujet de l'ouvrage d'Hubert Benoît, son intervention s'étant faite, à la lettre, à partir du commentaire bibliographique qu'elle en avait rédigé pour qu'il soit inséré dans le cahier Métanoïa 180, pages 88 et suivantes, il suffira de s'y reporter. Ce d'autant que c'est toujours avec plaisir que l'on reprend la lecture de nos cahiers !

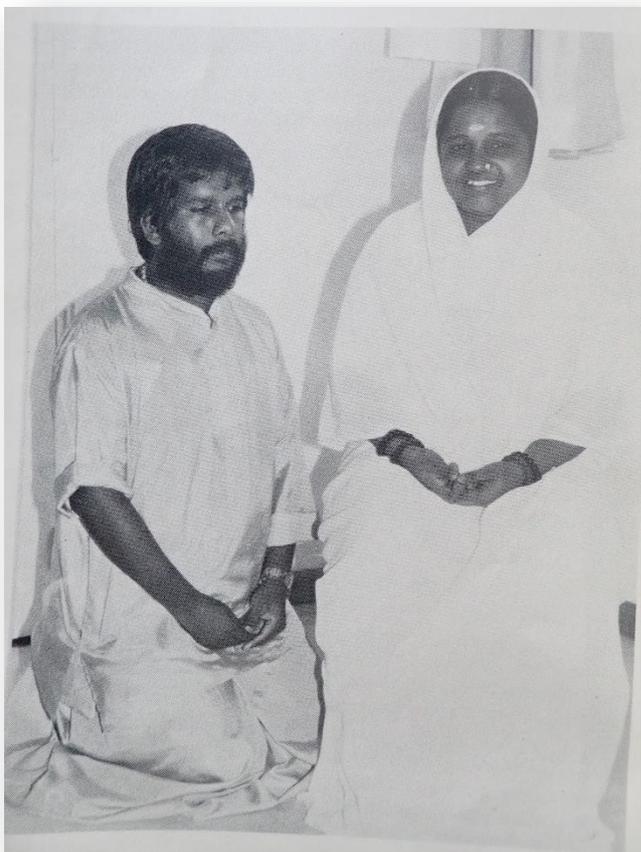
À partir des thèmes ainsi traités, les échanges, d'une séance à l'autre, ont été riches de diversité, toujours dans l'esprit de la gnose et de l'unité dont elle témoigne.

Et, pour finir, nous avons fixé aux 22, 23 et 24 novembre prochains les dates de notre rencontre de fin d'année.

Jacques

JEUX D'OMBRES DIVINES

Ma rencontre avec Swami Premananda



Depuis quelque temps je publie dans les cahiers des extraits de l'ouvrage de Swami Premananda : *Jeux d'ombres divines*. Raison pour laquelle Jacques m'a demandé d'évoquer la vie et l'œuvre de cet ami que j'ai bien connu à La Réunion.

Mais pour cela il faut que je vous raconte la série de hasards qui nous ont permis de nous rencontrer – par hasard (mais il n'y a pas de hasards, il n'y a que des rendez-vous, comme aurait dit le poète).

En poste à Valenciennes, j'ai eu pour collègue Antoine Garapon, qui faisait des recherches sur le symbolisme pour étayer sa thèse de doctorat sur le rituel judiciaire. C'est à cette occasion qu'il avait entendu parler de René Guénon et de son ouvrage *Symboles sur la Science sacrée*. À l'île

Maurice où il avait effectué sa coopération, il s'était lié d'amitié avec un collègue hindou, réputé pour être un pandit, un grand érudit, très respecté dans son pays. Ce brahmane, Doorgesh Ramsewak, avait publié en anglais plusieurs écrits pour expliquer de façon accessible à ses compatriotes leur propre religion. Il faut savoir que la plupart des hindous ne connaissent de leur tradition que les rituels quotidiens et les grandes fêtes traditionnelles de l'Inde. Antoine avait ramené dans ses bagages l'un de ces livres *The Light of God* qu'il m'avait chargé de traduire en français n'ayant lui-même pas le temps de le faire.

C'est ainsi que j'eus, mon père ayant été nommé à La Réunion, la chance de me rendre à Maurice et de rencontrer Doorgesh ce qui me permit d'avoir une approche plus concrète de l'hindouisme. J'eus ainsi accès à des poèmes de Kabir, certains inédits en français, car Doorgesh avait pour guru Swami Bagwandas, responsable du Kabir Mandir de l'île Maurice. Doorgesh maîtrisant aussi bien l'anglais que le français, le sanskrit que l'hindi contemporain autant que l'hindi de Kabir, a pour moi été une mine précieuse de renseignements.

Le hasard faisant bien les choses, j'eus la chance un peu plus tard d'être nommé à La Réunion. Déambulant dans les rues de Saint-Denis, je m'arrêtai régulièrement à la *Librairie de La Réunion* où je découvris deux ouvrages qui allaient me marquer profondément : d'une part *L'évangile selon Thomas* grâce auquel j'entrai en contact avec Émile Gillibert ; d'autre part *Jeux d'ombres divines*, destiné à faire connaître aux Réunionnais les fondements de l'hindouisme, publié par celui qui débutant dans la voie des sannyasins s'appelait alors Madhusoudhana (Madhu pour les intimes).

Je remarquai plus particulièrement le passage suivant, témoignant de la grande érudition de son auteur : « Oui, la vérité suprême de toutes les religions est que « **le Royaume des cieux est au-dedans de nous** » car comme dit Christ dans l'*Évangile selon saint Thomas*, même « *si ceux qui vous attirent vous disent : voici le Royaume est dans le ciel, alors les oiseaux du ciel vous devanceront... Ce n'est pas en le guettant qu'on le verra arriver. On ne dira pas : voici, il est ici ! ou voici c'est le moment !... Car sachez-le, le Royaume de Dieu est au-dedans de vous...* » ... Émile Gillibert commentant ce verset remarquait avec peine : « *La catéchèse du début de l'Église s'étant orientée vers un avènement temporel et extérieur, l'aventure du Royaume intérieur sur laquelle est fondé tout l'enseignement de Jésus fut délaissée. Il est impossible de mesurer les conséquences de cet abandon pour l'humanité* ».

La boucle étant ainsi bouclée, je ne devais pas tarder à rencontrer toujours par hasard - lors de la visite à La Réunion en 1985 d'un swami de la mission Ramakrishna - l'auteur de ces *Jeux d'ombres divines*. Discutant avec lui je lui parlai de Nisargadatta – que j'avais découvert grâce aux Cahiers Métanoïa et dont j'avais rencontré à Bombay quelques disciples proches (S. K. Mullarpattan, Sita Shingadia Sapre, Ramesh Balsekar) par l'intermédiaire de Paul Vervisch. Intrigué, il me dit qu'il ne pensait pas trouver à La Réunion quelqu'un ayant entendu parler de Nisargadatta. Je lui répondis que je ne pensais pas moi-même trouver à La Réunion quelqu'un connaissant l'*évangile selon Thomas*. Il me raconta avoir lu pour la première fois cet évangile apocryphe à Tiruvannāmalai, l'ashram de Ramana Maharshi. L'édition Métanoïa lui avait été prêtée par un résident français. Il y avait aussitôt reconnu l'enseignement authentique de Jésus. C'est ainsi que débutèrent nos premiers échanges ou peut-être nos retrouvailles : Madhu me dit en effet une fois que nous étions dans une vie antérieure deux moines tibétains du même monastère, ce dont je n'ai aucun souvenir mais qui pourrait expliquer notre attirance commune pour les Himalayas.

Madhu descendait de ces familles d'immigrés tamouls arrivés aux Mascareignes comme engagés pour remplacer les esclaves affranchis en 1848 qui -on peut les comprendre- ne souhaitaient pas continuer à couper la canne pour le

compte des colons, leurs anciens propriétaires. Les autorités coloniales françaises s'étant opposées à la venue des brahmanes (à la différence des britanniques à l'île Maurice), les tamouls n'avaient conservé de leur religion que les rites pratiqués par des pujaris (simples officiants) ce qui explique pourquoi nombre de traditions typiques du sud de l'Inde se sont conservées à La Réunion : notamment les sacrifices d'animaux et les marches sur le feu. Malgré tous ses efforts et le patronage de l'apôtre des Indes, saint Thomas, l'Église n'était pas parvenue à les convertir. Ce n'est qu'au XX^e siècle - essentiellement pour des motifs d'intégration dans la société - que la communauté tamoule se convertit en masse, tout en conservant parallèlement sa religion originelle.

Les tamouls durent ainsi adopter l'état-civil à la française et donner dès la naissance un prénom occidental à leurs enfants tout en conservant la tradition indienne de ne nommer celui-ci qu'un mois après sa naissance, ce prénom hindou constituant leur identité culturelle. Né en 1953, Gilbert Ramassamy selon l'état civil officiel était ainsi connu de tous sous le nom de Madhusoudhana. Son père, pêcheur de profession, en tant qu'aîné de la famille, avait dû s'occuper très tôt de ses frères et sœurs. Bien que n'ayant pu suivre une scolarité normale, il avait parfaitement réussi. L'un de ses frères et donc l'oncle de Madhu, Albert Ramassamy, deviendra enseignant, acteur jouant le rôle du curé célébrant le mariage de Catherine Deneuve et de Jean-Paul Belmondo dans la *Sirène du Mississippi* de François Truffaut, puis plus tard sénateur socialiste de la Réunion.

Enfant pieux, issu d'une famille nombreuse, Madhu s'imprégna du catéchisme et suivit tout le parcours du bon petit catholique : l'évêque espérait en faire un futur prêtre. Élève doué, doté d'une forte mémoire, Madhu réussit brillamment dans ses études. Il exerça un temps comme professeur d'anglais à Mafate, cirque du centre de l'île accessible uniquement à pied. Plutôt que d'imposer la langue de Shakespeare aux petits Mafatais, il préféra leur faire découvrir celle des Beatles dont ceux-ci connaissaient par cœur les chansons mais sans en comprendre le sens. Sa classe ressemblait plus à une salle de concert mais au moins ses élèves apprirent ainsi à parler anglais couramment.

Madhu ne devait pas rester dans la vie professionnelle. L'appel de l'Inde ne tarda pas à se faire sentir. En 1976 il décida de se rendre au pays de ses ancêtres pour découvrir les racines profondes de l'hindouisme. Son tour de l'Inde l'amena auprès de tous les grands sages encore en vie à l'époque. Il put ainsi apercevoir - de loin - Mâ Ananda Moyi. Il eut la chance d'assister aux satsangs (séances de questions-réponses) de Nisargadatta à Bombay. Lorsqu'il pénétra pour la première fois dans la toute petite pièce à l'étage où Maharaj recevait ses visiteurs, il eut l'impression d'être enfermé dans une cage face à un fauve en furie. Ayant déjà pris l'habit de sannyasin (renonçant), Maharaj lui demanda : « Pourquoi vous habillez-vous de cette façon ? » Nisargadatta recevait alors la visite de nombreux

occidentaux, déguisés à l'indienne, et notamment des disciples d'Osho. Si ceux-ci se présentaient comme étant des renonçants, Maharaj les mettaient aussitôt à la porte. Une fois, à la question : « Qui êtes-vous ? », une américaine crut bien faire en répondant : « I am That ! » (Je suis Cela). « Dehors ! » rugit Maharaj. Madhu eut la présence d'esprit de répondre : « C'est uniquement pour faire l'intéressant ». « Dans ce cas, tu peux rester », répondit Maharaj. Si l'habit ne fait pas le moine, le moine, lui, ne se prend pas forcément au sérieux.

Madhu eut aussi la possibilité d'assister aux séances réservées aux disciples locaux consacrés essentiellement aux bhajans (chants dévotionnels) si prisés des Indiens. Maharaj raconte que lorsqu'il voulait attirer l'attention des participants sur les versets non-dualistes, il élevait la voix mais tous se mettaient à chanter plus fort sans chercher à en saisir le sens. « Les Indiens, disait-il, sont fascinés par l'Amérique et ont perdu leur tradition, celle du Sanâtana dharma. De nos jours, ce sont les Occidentaux qui viennent m'écouter. Une fois que ma parole aura été validée par l'Amérique, alors elle reviendra en Inde. »

Rattaché à la Mission Ramakrishna, Madhu demanda à Swami Vireshwarananda du Belur Math s'il pouvait se rendre dans l'Himalaya pour suivre sa sadhana (sa voie spirituelle). Celui-ci lui conseilla de se rendre plutôt dans le sud de l'Inde. Madhu s'établit à Tiruvannāmalai, l'ashram de Ramana Maharshi. Outre qu'il parlait couramment tamoul, il était totalement imprégné de l'enseignement non-dualiste de celui-ci. Il eut ainsi l'occasion de rencontrer des disciples de Ramana, notamment Yogi Ramsuratkumar et Poonja. Grand lecteur, c'est aussi là qu'il découvrit l'*évangile selon Thomas*, prêté par un ami français. Alors qu'il pensait rester tranquillement en ces lieux, aux pieds de la montagne sacrée d'Arunâchala, le destin devait en décider autrement.

Un pèlerin, de retour du Kérala, lui dit un jour : « Tu sembles être un dévot de Kali. Kali est à Vallickavu. Va lui rendre visite ». Ne sachant pas de qui il s'agissait, Madhu hésita quelque temps. Il arriva enfin à Vallickavu le 1^{er} juin 1980 au moment du Bhava (cérémonie typiquement indienne au cours de laquelle le guru prend l'aspect de sa divinité d'élection). À l'intérieur d'un petit temple, Amma dit à l'un de ses disciples : « Mon fils Madhu attend dehors. Va le faire entrer. » En pénétrant dans le temple et en voyant Mère, Madhu fondit en larmes. Amma lui dit : « Cela fait longtemps que je t'attends. » Le lendemain, Amma, tenant une photo de Vireshwarananda, demanda à tout le monde de qui il s'agissait. Assis à ses côtés, Madhu répondit : « C'est Vireshwaranandaji. » Amma lui dit : « C'est un homme gentil. » Elle ajouta qu'elle l'avait vu en méditation. N'avait-il pas dirigé les pas de Madhu vers l'Inde du Sud ! Subjugué par Amma, Madhu sut qu'il avait trouvé son guru : « C'est Amma qui a fait de moi ce que je suis. Si je n'avais pas rencontré Mère, j'aurais pu mener une vie mondaine ordinaire. Ce n'est que par la grâce de Mère que je pourrai rester sur le chemin du

renoncement. Bien plus que la capacité individuelle, c'est la grâce du guru qui est importante pour le progrès spirituel. » Prêchant pour la plupart la voie de la bhakti (la dévotion), Amma - comme tout grand maître – sait aussi s'adapter au niveau de chacun. Nombre de ses disciples bénéficiant de visions merveilleuses, Madhu se plaignit une fois auprès d'elle de n'en n'avoir jamais profité : « Mais toi, lui répondit Amma, tu as choisi la voie de l'Advaita-védanta (la non-dualité), celle du Sans-forme. Tu n'as donc pas besoin de visions avec formes ! »

Vallickavu était à l'époque un petit village de pêcheurs sans eau courante, ni toilettes, ni électricité. Le soir venu, on entendait à la lueur des lampes à huile résonner dans toutes les paillotes des chants dévotionnels. Ce n'est que quelques années plus tard en 1981 que fut fondé à la demande des disciples et pour des raisons administratives un véritable ashram. Amma était encore peu connue et il était loin le temps où Claude Lelouch - lui aussi subjugué par la Mère - viendrait la filmer au cœur de l'intrigue de son film : *Un plus une*.

Lorsqu'il rentra à la Réunion, Madhu avait pour objectif premier de faire connaître à ses compatriotes tamouls toute la richesse de leur religion. Les querelles de clochers étaient nombreuses. Certains se disputaient pour savoir si la monture du dieu Muruga (l'un des fils de Shiva et de Parvati) était un coq ou un paon. « Qu'importe, déclara Madhu, de toutes façons c'est un volatile ! » Son entreprise ne fut pas toujours bien perçue par les pujaris et autres officiants qui avaient fait de la religion tamoule un commerce prospère. Madhu raconte avoir ainsi été victime d'attaques de sorcellerie. Un soir alors qu'il dormait, il sentit un poids oppressant sur sa poitrine. Sans réfléchir, il attrapa le poids en question et le jeta par la fenêtre ouverte. Le lendemain on découvrit dans le jardin un « gri-gri » maléfique utilisé par les sorciers malbars.

C'est à Saint-Louis, à l'arrière de l'usine sucrière du Gol, qu'il fonda en 1987 *La Maison de l'Inde*, premier ashram d'Amma à l'étranger, conçu comme un centre culturel destiné à offrir gratuitement à tous des cours de chant, de musique ou des philosophies de l'Inde. Le lieu n'a pas été choisi au hasard à côté du plus ancien temple tamoul de l'île où les usiniers autorisaient les tamouls à pratiquer leur culte, malgré l'opposition tant de l'Église que des politiques. Quant aux murs de l'ashram, il s'agissait tout simplement de l'ancien commerce du Chinois qui fournissait les ouvriers et recevait directement de l'usine le salaire de ces derniers dont il reversait le solde à la fin du mois, si solde il y avait !

Madhu fut par la suite ordonné brahmachari par Amma sous le nom de Prematma, puis swami sous le nom de Premananda, premier réunionnais à accéder au sommet d'un ordre monastique hindou ! Malade, il se rendit en 2020 auprès de Mère et réalisa son vœu de mourir en Inde.

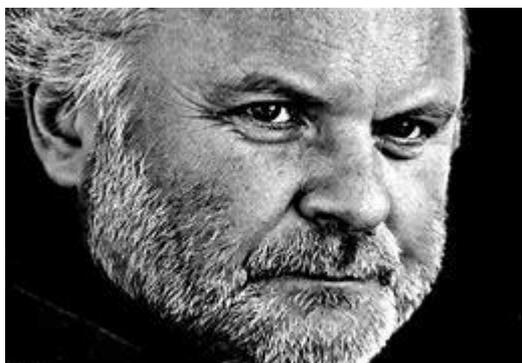
Yves

JON FOSSE

Prix Nobel de Littérature 7/12/2023

Écrire, c'est écouter

« *J'ai le sentiment d'avoir bien écrit lorsque j'ai établi un silence.* »



Jon Fosse, né le 2 septembre 1959 à Haugesund en Norvège est un écrivain norvégien. Il écrit depuis l'âge de douze ans. Il est d'abord romancier et essayiste. Il écrit également des poèmes et des livres de littérature d'enfance et de jeunesse. Il est aussi dramaturge et traducteur. Il a eu de nombreuses distinctions en Norvège et pays scandinaves. Il écrit en nynorsk, du néo norvégien, une langue utilisée par moins de 500 000 personnes mais compréhensible par les Scandinaves,

leurs langues sont proches. Jon Fosse est lauréat du prix Nobel 2023 et est connu en tant que dramaturge dans le monde entier. Ses pièces sont traduites en quarante langues.

Son œuvre :

- 31 pièces de théâtre
- 21 romans et textes
- 8 recueils et poèmes
- 8 contes pour enfants
- 2 essais gnostiques

Prix Nobel :

« J'étais au volant de ma voiture lorsque le secrétaire permanent de l'Académie Nobel m'a appris la nouvelle au téléphone. Ma première réaction a été d'être heureux. Puis je me suis demandé si cela était bien réel. D'un côté j'étais préparé car cela faisait plus de dix ans que mon nom revenait dans les discussions. D'un autre côté, j'avais peur. C'est une récompense qui transforme une vie. Vous changez de position sociale, recevez des sollicitations tous azimuts. Ce peut être un poids et vous pouvez vous perdre vous-même. Mais étant déjà célèbre comme auteur de théâtre, j'ai appris à me protéger et à ne pas dire « oui » à tout. Je sais que je saurai me tenir à distance. »

Le prix Nobel de littérature récompense une œuvre pour sa portée universelle et pourtant Jon Fosse écrit en nynorsk et ancre ses fictions dans des paysages norvégiens. En voilà un tour de force : « Je pense que chaque être humain a quelque chose d'unique et que dans le même temps, tout être humain a quelque chose de semblable. »

Selon l'Académie du prix Nobel, Jon Fosse à travers ses pièces de théâtre et ses romans, « *donne une voix à l'indicible.* »

« L'écriture permet de dire ce qui ne peut pas être dit d'aucune autre manière. C'est pour moi le sens même de la littérature depuis que j'ai commencé à écrire. Si vous pouvez exprimer quelque chose d'une manière simple et directe, pourquoi écrire un poème, un roman, une pièce de théâtre ? Cela n'a pas de sens. »

Quelles sont ces choses difficiles à dire ?

« Les sentiments oui. Mais aussi quelque chose que vous percevez, une sorte de connaissance, une absence de doute, une forme de compréhension à laquelle vous parvenez à travers les émotions. En tant que croyant, j'ai une sorte de foi, quelque chose à l'intérieur que je ne peux exprimer en quelques mots. »

La Foi :

Jon Fosse a quitté le luthéranisme à l'âge de seize ans.

« J'ai fini par détester cette Église où le prêtre croit pouvoir vous inculquer de manière rationnelle une vérité qui ne l'est pas. La foi ne peut être atteinte par la raison. C'est une expérience, cela doit arriver. Le plus important, ce ne sont pas les sacrements, le dogme, le prêtre mais la présence de Dieu en vous et entre les hommes. La lecture de *Maître Eckhart* a été déterminante sur ce long chemin pour devenir catholique. Je ressens que la répétition à l'infini du texte liturgique au cours de la messe conduit à une proximité avec Dieu, si je puis dire. À force d'être répété, un langage silencieux finit par être parlé à travers eux. *C'est dans le silence qu'on entend Dieu.* »

Le silence :

« J'ai le sentiment d'avoir bien écrit lorsque j'ai établi une sorte de silence et que je sais qu'un second langage situé entre les mots, dans les blancs dit quelque chose lui aussi. C'est ainsi depuis que j'ai douze ans, mais pourquoi, je ne sais pas. »

L'écriture :

« Lorsque j'écris, je n'ai aucun plan, aucune intention. J'essaie seulement d'écrire. Pour cela je m'assieds à une table et commence à écrire. Quand cela ne vient pas, je ne cherche pas à forcer les choses. J'attends, si je devais trouver un mot pour ce processus, ce serait *l'écoute*. J'écoute quelque chose quand j'écris, quelque chose qui vient d'ailleurs. J'ai même l'impression que je n'ai qu'à coucher les choses sur le papier avant qu'elles ne disparaissent, à la manière d'un secrétaire. »

Le roman Septologie

« Je comprends que le texte de mon roman puisse faire peur. Mais la plupart des lecteurs se sont sentis emportés par une sorte de flux. Je ne cherche pas à faire plaisir. J'essaie simplement d'écrire aussi juste que possible. »

Survivre :

« Ce que je sais, c'est que dans ma vie, c'est au cœur de la pire obscurité que Dieu a été le plus proche de moi. Et écrire a été pour moi une manière de vivre, peut-être de survivre. »

Nobel et discours :

« Il a été difficile pour moi de rédiger un discours. Je n'ai pas l'habitude de cette forme de monologue. J'y suis arrivé et j'en suis heureux. S'il contient un message c'est celui qui s'adresse aux êtres humains qui traversent des moments difficiles, qui éprouvent une forme de désespoir ou d'anxiété. J'essaie de leur tendre la main. Je ne sais pas si c'est politique... »

Entretiens avec le metteur en scène Gabriel Dufay
Écrire c'est écouter

Premier entretien à l'automne 2012 : Une histoire d'étincelles

« Je connais Jon Fosse depuis longtemps et la découverte que j'ai faite de son univers, de son écriture, a changé ma vie, m'a fait embrasser d'autres points de vue sur l'existence et m'a permis de devenir celui que je suis devenu, humainement et artistiquement. Je considère son œuvre comme une des plus essentielles de la littérature contemporaine, dressant un pont entre le XX^e et le XXI^e siècle. Quand il m'arrive de désespérer de la marche du monde, j'ouvre un de ses livres au hasard et lire quelques lignes me fait aller un peu mieux. (.....) »

Dans le fond Jon Fosse est avant tout un poète. Et l'un des plus importants de notre temps. Il a d'ailleurs écrit un nombre considérable de poèmes et d'écrits théoriques défendant l'importance de la poésie, je pense à ses recueils et à ses essais gnostiques qui ne sont pas encore traduits en France. Il est également un traducteur et un fervent lecteur de poésie, appréciant hautement des poètes comme Georg Trakl, Ingeborg Bachmann, Paul Celan, Friedrich Hölderlin, Paul Claudel ou René Char. C'est par le théâtre et les romans que Jon Fosse s'est fait connaître en France. Il dit : « Tout ce qui est rationnel ne m'intéresse plus. Mes pièces s'apparentent davantage à des poèmes qu'à du théâtre proprement dit. »

Jon Fosse est finalement pour moi un être de lumière. Et l'émerveillement est une composante essentielle pour bien comprendre son œuvre. L'émerveillement face à la création, face à l'origine de la parole. *Énigme ce qui naît d'un jaillissement pur !* écrit Hölderlin, poète cher à Jon Fosse. Tous deux cherchent obstinément une lumière philosophique.

Je crois que l'œuvre de Jon Fosse n'est ni désespérée ni obscure ; elle est au contraire lumineuse, emplit d'une vérité rare en littérature, réservant une place infinie au silence (l'encre blanche disait Claude Régy) et à la transcendance. Jon Fosse est un croyant de la littérature. Jon Fosse parle comme il écrit, en poète. En tant que poète, il sait nous guider vers *ce qui n'existe pas- et qui existe quand même*. *Les mots savent de nous ce que nous ignorons d'eux* écrivait René Char, qui savait qu'il y a des chemins invisibles et que la quête d'étincelles suppose d'être ouvert à l'inattendu et à ce qui abolit le temps et nous éclaire soudainement. »

Le Théâtre, à propos de la pièce *Ylajali*, une adaptation du roman « *La faim* » d'Hansun.

Jon Fosse : « J'ai besoin d'écrire quelque chose qui puisse fonctionner sur scène et pour parvenir à cela je ne pouvais faire autrement que de *me laisser écrire...* C'est la même chose pour vous que pour moi (en tant que traducteur et metteur en scène), on se met sur les traces de l'auteur et on dessine un chemin pour le spectateur.

Ce que j'essaie de faire quand j'adapte – ce n'est pas d'être moi-même- ou de m'imposer mais simplement de les écouter le plus possible, d'écouter leurs voix et d'essayer de retranscrire pour le théâtre, la force poétique de leur voix. J'essaie de changer le moins possible l'essence de l'œuvre originelle. »

G. Dufay : « Vous haïssez le théâtre quand vous avez commencé à écrire... »

Jon Fosse : « Oui, plus ou moins. Je n'avais pas l'ambition d'écrire pour le théâtre mais la vie est pleine de paradoxes. Il est bon de se créer des difficultés. »

Théâtre et gens de théâtre :

Jon Fosse déteste les obligations sociales, les mondanités, les célébrations et les évite le plus possible.

Le « vivre ensemble » du théâtre est un passage obligé dans le processus de la création qu'il évite tant qu'il peut.

Un autre paradoxe du théâtre :

Les gens de théâtre sont souvent silencieux, timides. Le théâtre les aide à surmonter leur timidité, à s'exprimer. Denys Podalydès parle d'un « manque à être » qu'on ne parvient pas à combler, d'une béance que l'on ne parvient qu'à exprimer sur scène.

L'échec est aussi lié au théâtre d'une certaine manière parce que le théâtre : ce sont des êtres humains à un moment précis et l'échec est toujours une possibilité. Travailler dans le théâtre est une sorte de « sport extrême ». Si vous ne pouvez pas vivre avec ce danger, alors vous ne pouvez pas vivre dans le théâtre.

« *Essayer encore. Rater encore. Mais rater mieux* » Samuel Beckett



À propos de la pièce *Ylajali* :

G. Dufay : « Vos pièces s'apparentent aussi à des rêves éveillés. On a l'impression de croiser encore et toujours la même personne... »

Jon Fosse : « Quand j'écrivais la pièce, je sentais qu'il fallait que je me concentre sur trois personnages, une triangulation. Vous savez, je n'écris pas de manière réaliste. Je n'y arrive pas, j'ai une manière d'écrire plus poétique. Je n'écris pas, c'est plutôt qu'il y a quelque chose en moi que je laisse écrire. **Pour moi, écrire, c'est écouter.** J'écoute des voix silencieuses. Je ne vois rien quand j'écris. J'écoute. »

Personnages marginaux :

G. Dufay : « Les personnages de la pièce sont des désaxés, des naufragés très pauvres, en marge de la société... »

Jon Fosse : « Dans tout ce que j'écris, les personnages sont pauvres. Ils ont une sorte de richesse intérieure. Ils se débrouillent avec ce qu'ils ont. Mes personnages sont des anonymes, des entités, des entités musicales ou mythiques. Dans *Ylajali*, existe une forme de bonheur de la pauvreté, une énergie. La lumière de ces personnages fantastiques me touche. Le jeune homme a tout perdu mais il s'escrime à vivre, à survivre envers et contre tout – même si l'on touche le fond, on peut remonter la pente grâce à des instants de beauté, trouver une forme de poésie à la vie, si tant est qu'on décale son regard...

Le monde dans lequel je vis et le monde de l'écriture sont deux mondes séparés. »

Deuxième entretien août 2019 : Saisir l'insaisissable

Jon Fosse ne voulait plus écrire pour le théâtre, il avait tout dit. Dix ans plus tard, il écrit *Vent fort*. Il tente, dans l'écriture, de saisir ces états de demi-conscience, quand on est sur le point de se réveiller ou de s'endormir... « Il s'agit de saisir l'insaisissable, de capter ce qui se passe au moment du passage du jour à la nuit

ou de la nuit au jour. J'écris principalement sur les intervalles, les interstices. J'aime l'idée des traces comme celles laissées par les vagues sur le sable.

J'ai écrit *Vent fort* parce que je devais l'écrire. Elle m'est venue rapidement. Je n'avais pas le choix. Depuis le début, j'écris parce que je ne peux pas faire autrement. Je créais quelque chose de nouveau dans ma façon d'écrire. Il m'est impossible d'écrire sur le théâtre si ce n'est pas nouveau. L'écriture est un don et une malédiction. Les deux à la fois. Je n'ai pas choisi d'être écrivain. J'adore écrire mais je ne suis pas si heureux d'être écrivain dans sa représentation sociale. Je crois que j'aurais préféré être pêcheur, un homme ordinaire. Je suis très timide, c'est un vrai paradoxe. Ma timidité, j'en ai fait quelque chose avec mon théâtre. »

G. Dufay : « Vos pièces ressemblent à des énigmes, elles reflètent un mystère ; le mystère de l'existence. Être vivant au-delà du bien et du mal. »

Jon Fosse : « *Vent fort* est avant tout une réflexion sur le temps. Le temps est au centre de toutes mes pièces. Le roman *Septologie* parle aussi de cela, de visions fugitives, du temps. En un sens ce long roman ne décrit qu'un seul moment. Le temps est comme un cercle, fait de réminiscences et de répétitions. Le temps est le personnage principal de mes pièces. »

Le mystère de la foi. L'itinéraire spirituel

Jon Fosse a parlé de son approche spirituelle, profondément enracinée dans une conception chrétienne du monde. Dans l'intensité du silence, il observe des liens entre les réunions muettes des Quakers et la messe catholique, et voit aussi avec plus de clarté le petit milieu paroissial qu'il méprisait jadis. Grâce à la théologie catholique, il pénètre au cœur de l'être humain toutes religions confondues. On trouve chez lui des traits profondément contradictoires : il parle de ce qu'il préférerait taire. Jon Fosse parle de l'indicible, du mystère de Dieu tout en s'en voulant de le faire, avec le désir d'effacer ce qu'il a dit. La certitude que le mystère s'enveloppe de silence est parfois plus grande que le besoin de transmettre. Il quitte l'Église norvégienne et s'oppose à l'endoctrinement de l'Église protestante luthérienne.

Deux expériences de mort imminente ont été fondamentales ; il parle d'expériences de vie.

« *À propos de cette obscurité lumineuse* »

Jon Fosse a beaucoup étudié la philosophie de Heidegger. « *Dieu est mais n'existe pas.* »

« Que signifie pour vous cette conversion dans la vie de tous les jours ? »

Jon Fosse : « J'ai pour ainsi dire intégré mon culte dans ma vie quotidienne.

« Je ne suis absolument pas quelqu'un de dogmatique. L'art et les dogmes sont contradictoires mais cela fait du bien de partager ma foi avec d'autres. L'art dans sa dimension intérieure est une transformation de ce qui est de Dieu dans l'être humain, ce qui est uniquement commun à tous les êtres humains, il le prouve pour ainsi dire en le rendant visible.

« Le chapelet est devenu ma prière. Ce que je recherche dans la prière, c'est le silence, un souffle sur l'instant, sur la vie.

Pour moi faire sa communion au sein de l'Église catholique au milieu de la cinquantaine est évidemment une rébellion contre le matérialisme socio-technologique corporel et sexuel, anti-spirituel et positiviste. Tout cela est tellement norvégien.

« Je ne suis pas tellement en proie au doute. Je sais ce que je sais. En ce sens, **je suis un gnostique**. J'ai ma gnose.

Je me rapproche plus de la vérité dans l'écriture littéraire et imaginée que dans l'écriture théorique et conceptuelle. »

« En tant qu'êtres humains nous avons quelque chose de Dieu en nous, là tout au fond de nous, cette étincelle ou quel que soit le nom qu'on lui donne, au plus profond de nous. »

« Je perds la foi chaque jour et chaque jour je la regagne. Mais ma gnose est ferme, je l'aurai toujours. Elle est inébranlable. La foi et le doute s'affronteront probablement chez moi comme chez les autres. Mais pour le moment ma foi semble sûre.

Ce que j'appelle ma gnose, ce que je sais n'est lié ni au doute, ni au désespoir ; c'est l'expérience, la compréhension, la connaissance. Là où le désespoir atteint sa limite, se trouve Dieu. »

« Ce que je dis, est dit par un novice, quelqu'un qui essaie d'entrer dans la foi chrétienne catholique et de l'intérioriser sur la base des présupposés qui sont les miens. Je suis toujours en mouvement.

Cette grande chose qui me fait être catholique c'est le mystère de la foi. »

Claudine

*

SOUVENIRS D'ARUNÂCHALA



Alors qu'il résidait dans une grotte de l'Arutpal Tirtham, Henri Le Saux, moine bénédictin français, reçut un beau jour de 1953 la visite d'un brahmane du Punjab, disciple de Ramana Maharshi. « Vous m'avez appelé. Je suis venu », lui dit Poonja. Devant l'air sceptique d'Henri Le Saux, il ajouta : « C'est vous qui m'avez appelé. Le Soi attire le Soi... »

Ils discutèrent du Maharishi, de la *Bhagavad Gîtâ*, des *Upanishads*... Henri Le Saux apprenait alors le sanskrit pour mieux se plonger dans les textes sacrés de l'Inde. « À quoi bon tout cela ? l'interrompit Poonja. Ces livres, ce temps perdu à apprendre les langues... En quelle langue s'entretient-on avec le Soi ?... Le Soi n'a rien à voir avec les livres, ni avec les langues, ni avec quelque Écriture que ce soit. Il *est*, c'est tout... Le Soi n'a rien à voir avec la méditation. Ni non plus avec le japa, la répétition du nom de Dieu, ni avec les mantras, litanies, bhajans, prières et cantiques pieux de tout acabit... »

« Qui réalise ? Qui a réalisé ?... poursuivit Poonja. Mots que tout cela. Le Soi ne s'atteint pas. Qu'y a-t-il hors du Soi ? Qui atteint le Soi, sinon le Soi ?... L'obstacle fondamental à la réalisation, c'est l'idée elle-même que cette réalisation est encore à venir... Cependant c'est dans le silence final seul que le Soi se dévoile, si on peut parler ainsi... ce silence n'a rien à voir avec le penser ou le non-penser. Car le Soi ne se ramène à rien de ce qui peut être dit, pensé ou enseigné et pas davantage à la négation ou au vide de la pensée. »

Henri Le Saux prit l'exemple de tous ces marchands d'advaita qui affirment posséder la vérité tout en ayant l'esprit plus borné que les missionnaires occidentaux. « Vous avez parfaitement raison... accorda Poonja. Dès que l'advaita prend forme de religion, il n'y a plus d'advaita. La Vérité n'a pas d'Église. La Vérité est la Vérité et ne peut être transmise à nul autre par qui que ce soit. La Vérité n'a besoin de personne pour la propager. La Vérité brille par elle-même. Celui qui dit qu'il possède la Vérité, ou bien qu'il l'a reçue ou qu'il peut la transmettre, est un fou ou bien un charlatan... Il ne vous manque qu'une chose... Débarrassez-vous des derniers liens qui vous entravent. Vous êtes prêt... Cessez vos prières, cessez vos rites, cessez ces contemplations sur ceci ou cela. Réalisez que vous êtes. *Tat twam asi*. Tu es Cela... Vous dites que vous êtes chrétien. Cela n'a aucun sens au stade où vous en êtes. Tenez, voulez-vous le savoir ? C'est moi

le chrétien et c'est vous l'hindou. Pour qui a vu le réel, il n'y a ni chrétien, ni hindou, ni bouddhiste, ni musulman. Il n'y a que le Soi. Le Soi, rien ne le lie, rien ne le limite, rien ne le détermine... »

À la demande de Poonja, tous deux restèrent quelque temps en silence.

- « Vous aimez le silence », dit Poonja.
- « C'est vous-même qui m'avez suggéré d'en user pour vous répondre. »
- « Vous l'avez fait de façon extraordinaire... Vous êtes prêt. Qu'attendez-vous ? »
- « Prêt à quoi ? Hélas ! Je me sens si pauvre quand devant Dieu je pense à ce que je devrais être. »
- « Trêve de sornettes. Cessez de parler de différences. Il n'y a nulle part de différences. Il n'y a que le Soi. Dieu est le Soi, le Soi de tout ce qui est. JE suis le Soi. TU es le Soi. Le Soi seul est, en soi et en tout... »
- « Mais alors si d'après vous, je suis si proche de l'éveil, qu'attendez-vous pour me réveiller ? »
- « Il n'est nullement question de réveiller qui que ce soit. Qui donc dort ? Comment réveiller celui qui ne dort pas ? Qui ne s'est jamais endormi ? Dormir, rêver, être éveillé, tout cela concerne le corps et les sens qui s'y rattachent, pensées, désirs, vouloir bien entendu. Êtes-vous ce corps ?...
« Tu es ce par quoi il est vu et entendu. Tu es ce par quoi il est pensé et voulu. Tu es ce qui demeure quand rien n'est plus vu, ni pensé, ni voulu, ni entendu. Cela, c'est l'âtman, le Soi, ce que Toi-même TU ES en réalité et au-delà de toutes les apparences qui changent et qui passent. *Tat twam asi*. Tu es Cela. Qu'attends-tu pour t'en rendre compte ?...
« Une seule chose te manque... Pénètre en la *guhâ*, la grotte de ton cœur, et réalise là que TU ES... »
- « La grotte de mon cœur... je tâche d'y demeurer tant que je peux. Et de vivre en la grotte de la Montagne m'est pour ce faire une aide fort précieuse... »
- « Ta *guhâ* de pierre est chose inerte... C'est toi qui es, en ton fond même, paix et joie suprêmes... Cette joie, cet ânanda..., tu as la simplicité de croire que c'est cette roche qui te la dispense généreusement... En réalité tu ne donnes ni ne reçois quoi que ce soit, et, à coup sûr, ni shânti ni ânanda, ni cette paix, ni cette joie. Tu es ânanda, et ânanda seul. Et cet ânanda ne peut même plus être appelé ânanda ; car cela ne peut ni être ni vu ni perçu ni nommé : tout simplement c'est. »

En raccompagnant Poonja, Henri Le Saux évoqua la splendeur du lever de soleil, le matin juste en face de sa grotte. « Splendeur, tout cela, sans doute, répliqua-t-il. Mais qu'est-ce comparé au lever du Soi, à l'Orient de l'Être ? »

Extraits de : *Souvenirs d'Arunâchala* de Henri Le Saux, EPI/DDB, 1980

COURRIER DES LECTEURS



Lotus, Phuentsholing, Bhoutan

Dad à Yves
Le 25 avril 2024

Je suis ému par votre merveilleuse contribution à la distribution de la connaissance du Royaume. Je vous félicite. Vous devriez publier ce travail comme un cahier autonome et le faire distribuer.

Et je ne cesse de m'étonner de l'absence de la reconnaissance des similitudes qui traversent le Bouddhisme et le Christianisme parmi tous ces religieux Catholiques qui ont soutenu les colonialismes du Cambodge et du Vietnam. Est-ce qu'ils connaissaient mal leur propre religion ? OU bien, parce que la Théologie trop souvent ferme l'esprit à tout ce qui est "différent", héritage légué par l'Ancien Testament ?? Je ne vois rien de Jésus dans tout ce qui se passe entre les Juifs et les Arabes, tous deux sémites, apparentés à Abraham, et fervents de la Loi du Talion. C'est seulement la mise en pratique de la prise de conscience de l'Autre comme étant différent, donc comme l'ennemi à abattre. Au milieu d'un vide où il n'y a aucune place pour le Royaume. Aussi est-il nécessaire de faire connaître le vrai message de l'*Évangile de Thomas*.

Dad

*

Anaïs à Yves
Le 30 avril 2024

Merci beaucoup pour ce partage.

Et bravo pour ces cahiers qui fourmillent de tant de désir et de persévérance à cheminer vers ou en l'éveil, à atteindre le déjà là.

Dans ce cahier-ci j'ai beaucoup aimé découvrir les paroles d'Amma sur le sanyasin. C'est un texte que je ne connaissais pas !

Et il tombe à pic car je viens de soumettre mon commentaire des versets de *Amrita Dhara* qu'Amma m'a demandé de contempler... et j'y dis exactement cela avec d'autres mots !

J'ai aussi beaucoup aimé lire, non déguster le poème de Roger Quesnoy. Il s'y promène un au-delà du mot que j'aime beaucoup.

Tu sais ma Bible à moi c'est l'*Avadhûta Gîtâ* donc je lis de moins en moins. Néanmoins je parcours tes pages et comme lors d'une balade en forêt je m'arrête de temps en temps auprès d'un arbre qui chuchote un air doré.

D'ailleurs ne dit-on pas : *one tree is not a forest, one thought is not a mind, to get rid of the mind, decrease the number of thoughts till having one thought only...*

Om Lokah Samastah Sukhino Bhavantu

Anaïs

*

Yves à Dad
Le 7 mai 2024

Merci du compliment. C'est un plaisir pour moi que de travailler sur l'*évangile selon Thomas* et les cahiers Métanoïa.

Plus j'étudie la naissance du christianisme et plus je me rends compte de l'abîme qui sépare les paroles originales de Jésus des discours ultérieurs des églises. Plus je me plonge dans les logia transcrits par Thomas et plus je me dis qu'on ne peut reprocher à l'Église d'avoir trahi Jésus. Tout simplement, elle ne l'a jamais connu. Ou plutôt elle n'en a connu qu'une image, celle reçue par Paul lors de sa chute de cheval (si du moins l'on suit le récit le plus connu du chemin de Damas). Les églises proclament un discours d'amour qui a débouché sur un torrent de haine, y compris entre frères (ennemis). Les premières victimes du christianisme sont les chrétiens eux-mêmes : « *Julien établit la liberté pour toutes les sectes chrétiennes 'pour que la licence accroissant les dissensions il n'eût pas à craindre ensuite un peuple unanime ; ayant constaté que nulle bête sauvage n'est si ennemie des hommes que la plupart des Chrétiens ne le sont mortellement entre eux'*. Telle était l'application du commandement : "Aimez-vous les uns les autres." » écrit justement Simone Weil dans *La connaissance surnaturelle* (Gallimard, 1950, p. 201).

Lors d'un séminaire à Marsanne, Karl Renz nous a raconté une fois la blague suivante. Un beau jour les trois personnes de la Trinité discutent pour savoir où elles aimeraient retourner sur terre. « Le mont Sinaï », dit le Père, « car j'y ai passé de bons moments avec Moïse ». « Jérusalem », dit le Fils : « Certes, j'y ai connu un mauvais passage, mais enfin c'est la capitale de mon royaume terrestre ». « Rome », dit le Saint-Esprit. « Mais pourquoi Rome ? » demandent le Père et le Fils. « Parce que je n'y suis encore jamais allé », répond le Saint-Esprit. Il serait temps en effet, car c'est bien l'Esprit, celui du Royaume intérieur, qui manque le plus à l'Église.

On ne peut toutefois imputer au monothéisme en général et au christianisme en particulier toutes les guerres et les horreurs qui émaillent l'histoire de l'humanité. Massacres et génocides ont débuté bien avant notre ère et se poursuivent jusqu'à nos jours. L'histoire de la Chine confucéenne, taoïste ou bouddhiste en donne une triste illustration. La conquête de la Chine par les Mandchous a fait un nombre indéterminé de morts, sans doute quelques millions... La différence avec les religions monothéistes tient à ce que toutes ces guerres n'ont pas été justifiées par des motifs religieux.

On peut à juste titre reprocher à l'Occident chrétien comme au monde musulman d'avoir développé et justifié l'esclavage. Je croyais que l'Inde avait été préservée de ce fléau or je découvre qu'il n'en n'est rien à la lecture de l'ouvrage de Dev Raj : « *L'esclavage dans l'Inde ancienne d'après les textes palis et sanskrits* », publié par l'Institut français d'Indologie. Selon ce chercheur, l'Inde a connu un système d'esclavage pouvant être comparé à l'esclavage dans les sociétés gréco-romaines, à cette différence près qu'en Inde l'affranchissement d'un ancien esclave était complet alors que l'affranchi grec restait un métèque, un étranger ne jouissant d'aucun des droits de citoyens.

On peut donc sur ce point reconnaître à l'Occident le mérite d'avoir lancé le mouvement d'abolition de l'esclavage, en partie du moins grâce à l'action de sociétés chrétiennes, mieux inspirées que certains pontifes, ainsi que de militants francs-maçons. Artisan de l'abolition en 1848, Schoelcher envisageait même de dédommager les esclaves affranchis. Il n'a pas été suivi jusque-là à l'époque mais le débat est toujours d'actualité.

Nous sommes bien loin du Royaume, mais les paroles de Jésus elles-aussi sont toujours d'actualité...

Yves

*

Dad à Yves
Le 9 mai 2024

Je n'ai pas rencontré le livre de Dev Raj. Amazon vend une version en forme 'kindle' que je ne peux écouter. Il est curieux que le livre ait paru en 1957 sans que je m'en rende compte. En réalité l'esclavage m'a échappé dans ma lecture du *Mahâbhârata*, du *Râmâyana* de Valmiki et du *Râmcaritmânas* de Tulsîdâs. Cela m'intéresserait de savoir quelle est la part de l'esclavage dans l'héritage culturel de l'Inde. En particulier comment un esclavage a existé au milieu du régime des castes. Il est curieux que ce livre n'ait pas attiré l'attention de B.M. Ambedkar, par exemple, et par les Dalits de l'ère présente. Je sais que Nehru était bien disposé envers les comptoirs français après l'Indépendance et il a encouragé le maintien du centre d'études indologiques dirigé par Jean Filliozat Père (Oculiste, attiré ensuite par le sanscrit et le tamil). À l'Université de Varanasi, aucun des professeurs de philosophie ne s'intéressait aux recherches entreprises au centre de Pondichéry, la langue française faisant obstacle. Je vais essayer de voir si le Centre peut encore me vendre un exemplaire. Merci de m'avoir fait connaître l'existence de ce livre.

Dad

*

Christian à Yves
Le 12 mai 2024

Oui on se fait bien des idées fausses basées sur ce qu'on a vu passer devant nos yeux et qu'on n'a pas soumis à l'étude sérieuse. Une fois de plus, ce constat me ramène avec bonheur aux paroles des vrais gnostiques comme Nisargadatta : "Il n'y a pas un gramme de vérité dans ce monde", ou de Marharshi : "Les hommes ont fabriqué les religions, quel dommage !".

Cette dernière affirmation fait entrevoir ce que pourrait être (et qui a peut-être été, qui sait ?) un monde sans doctrines, sans hiérarchie, sans collectif. Utopie bien sûr ? Non si on comprend que c'est tout à fait possible ici et maintenant en moi-même et pour moi-même, en jeûnant au monde. Et pour ce qui est des autres, et bien qu'ils fassent de même !

Christian

*

Christine à Yves
Le 13 mai 2024

Terrifiant !... J'étais loin de penser ou d'imaginer que D.T. Suzuki pouvait affirmer que " la doctrine de la vacuité est la force motrice de l'esprit de sacrifice ", aussi " les soldats doivent offrir leur vie à l'État, que ces guerres sont des guerres

justes..." Il s'agit de " compassion " ! J'ignorais que : " À partir de 1913 les instances bouddhiques participent de manière plus active à la machine de guerre japonaise ", alors que l'on sait à quel point l'armée japonaise pendant les dernières guerres a fait preuve de barbarie. Il s'agit d'un pur et simple dévoiement de la doctrine et de la pratique bouddhiste. Bon ! Bien sûr DT Suzuki n'est pas le seul adepte ou religieux ou mystique, qui brandit l'étendard de " la guerre juste " et pervertit toute forme de spiritualité, les chrétiens, les musulmans, etc...

Christine

*

Dad à Yves

Le 13 mai 2024

Il a fallu Hiroshima et Nagasaki pour que le Japon se rende compte de l'erreur de copier, d'imiter tout ce que faisait, de tout ce que pensait, l'Occident. Il n'y a qu'à voir le film "*Tora ! Tora ! Tora !*" pour voir l'utilisation de la concentration de l'esprit, selon le Yoga, dans sa forme 'Zen' utilisée par les militaires. En 1958, sur le campus de l'Université de Varanasi, lors d'une conversation avec Jean Louis Dumont, auteur du classique *HOMO HIERARCHICUS*, il m'a posé la question suivante : "*Pourquoi, et comment, le Fascisme est apparu aux années 30, à travers le monde : En Italie, en Espagne, en Allemagne, au Japon, la Ligue Musulmane en Inde (parrainée par le Pouvoir Anglais) ?*" Je lui ai répondu que je n'avais pas de réponse à sa question. Lorsque je lui ai demandé quelle était son explication, il m'a répondu qu'il n'en avait aucune. L'entraînement du Samouraï se faisait pendant des siècles avec la discipline, surtout la valeur de l'Obéissance selon l'enseignement de Confucius et le contrôle des sens selon la méthode du Yoga [il faut tenir compte que le Japonais maintient une écriture empruntée à la Chinoise, avec l'aide d'un alphabet influencé par l'alphabet du sanskrit]. Pendant les années 30 du XX^e siècle les militaires limitaient la royauté empruntée au modèle britannique en y ajoutant l'accent particulier de sa sacralité. En outre, ils fabriquaient une association serrée en associant au Shinto la discipline physique du yoga avec sa structure Zen. C'est le Shinto qui a mobilisé la population au moyen de l'idolâtrie du Mikado soudé doublement par l'obéissance confucéenne et l'entraînement du yoga-zen. Le Japonais ne se gêne pas de mettre à son profit des valeurs prises des autres cultures. (Aujourd'hui il achète une voiture japonaise fabriquée en Inde).

La remarque de Brian Victoria manque de réalisme. Le pouvoir dit Chrétien avait déjà doté l'Histoire avec les nombreux génocides, sans la nécessité de mettre à ce compte les guerres faites par les Papes au Moyen Âge. Rappelons le fait 'héroïque' de Jules II, le Pape qui commandait à Michel-Ange de faire vite la décoration de la Chapelle Sixtine, encourageant les canonnières qui faisant cracher leurs boulets sur les régiments de François I^{er}, Catholique, avec ces mots : "*Tirez, tirez, mes*

hommes, montrez à ces sales Français de quelles couilles le Pape est fait !". Et battu, François I^{er} n'avait, pour se consoler de sa défaite en écrivant à sa mère que tout était perdu *fors l'honneur* ! Tout en se vouant à leur foi en Jésus, les Espagnols de la Réforme anéantissaient les Aztèques, les Incas, deux cultures en pleine floraison, dotées de toutes les contingences d'une culture respectable. En un mot, Brian Victoria, en dépit de ce que les Japonais ont, pendant la Seconde Guerre mondiale fait, se hâte trop tôt, et sans honte, oublie que les Japonais copiaient, avec l'avènement de l'Empereur Meiji, en 1870, ce que les pouvoirs impériaux dits Chrétiens pratiquaient pendant environ deux siècles.

Aujourd'hui il suffirait aux Brian Victoria de lire le livre de Caroline Elkins : *A Legacy of Violence : A History of the British Empire* afin d'avoir une juste idée de l'énormité de la violence et de la brutalité qui traverse toute l'étendue de l'Histoire de l'Empire Britannique, une brutalité soutenue pendant encore presque un siècle après l'abolition de l'esclavage. Il est cynique, et immoral, de se disculper et de se donner une rédemption, par la comparaison de la brutalité du Japonais. Je n'oublie pas que Jinnah crachait sur le pacifisme du Mahatma. Et il faut être démuné de tout sens moral et juste de transférer le mérite légendaire de Gandhi à l'humanisme du pouvoir anglais, comme le fait Hannah Arendt, avec un cynisme qui marque une culture, la sienne comme celle de ses comparses universitaires, et une philosophie sociale, vides de toute humanité. N'est-il pas étonnant que toutes les sociétés qui se vantent de leurs Brian Victoria n'ont pas remarqué que pendant tout le XX^e siècle distingué par ces deux Guerres Mondiales, personne n'a remarqué que la civilisation dite Judéo-Chrétienne n'ait pas fait le moindre *gandhisme*. Les Hannah Arendt s'affirment comme des sages avec un argument dénué de tout fondement rationnel avec l'idée que Gandhi n'aurait pas prévalu contre Hitler ou Mussolini. C'est un argument qui est vide de la moindre substance rationnelle : car les Hannah Arendt n'ont jamais compris ce qui fait agir le Mahatma. La question n'est pas de savoir si Gandhi, physiquement, personnellement, aurait réussi s'il était opposé à Berlin contre Hitler. La vraie question aurait dû être : POUQUOI LE PAPE PIE XII, OU UN DES DEUX ARCHEVÊQUES CATHOLIQUE ET PROTESTANT, ou quelque personnage Européen remarquable n'avaient fait un GANDHISME authentique ? Cette question n'est venue à PERSONNE dans toute la Chrétienté fondée sur la Passion du Christ ! Plusieurs centaines de Juifs Allemands se sont suicidés par désespoir, en Allemagne, en dehors des camps de concentration. Mais aucun ne l'a fait comme une résistance ou une protestation. C'est pourquoi Albert Einstein le dit justement : cinq siècles plus tard, l'Homme serait étonné de savoir qu'un homme comme Gandhi ait réellement existé.

Dad

*

Dad à Yves
Le 14 mai 2024

J'ai parcouru rapidement le texte sur l'esclavage en Inde. En comparaison, je dirais que le vrai esclavage indien pratiqué avec une rigueur incomparable a été l'esclavage indien pratiqué par le pouvoir anglais, ce que Dev Raj laisse de côté. Il n'y a rien dans le texte de Pondichéry qui compare l'esclavage indien avec le traitement des esclaves par les Romains. Ce qui manque dans le livre de Dev Raj, c'est la comparaison avec l'esclavage dans d'autres cultures. Et de plus quel est le poids de l'esclavage qu'il détaille dans l'héritage de la civilisation indienne ? Vue en gros l'Indienne est la seule civilisation qui a résisté au remplacement par l'Islam en raison de la présence active de son régime des castes. Toutes les cultures égalitaires, qui ont subi l'hégémonie de l'Islam égalitaire, ont disparu ... Seule l'Inde a résisté, et comment ! Pourquoi ? Je dis : à cause du maintien de sa société hiérarchique ! C'est de ce point de vue, que j'aimerais savoir le rôle et l'influence de l'esclavage. Ma lecture du texte que vous m'avez envoyé n'en dit rien.

Dad

*

Yves à Dad
Le 14 mai 2024

Je suis tout à fait d'accord en ce qui concerne la violence innée que recèle le monothéisme même s'il se revendique d'un message d'amour prôné par le Jésus des évangiles canoniques, aussitôt récupéré par le Paul missionnaire et fanatique des *Actes des apôtres*.

Toutefois en ce qui concerne le Japon, l'expansionnisme colonial et le militarisme nationaliste, proche du fascisme, qu'a connu ce pays aux XIX^e et XX^e siècle ne sont pas que la conséquence d'une simple imitation de l'Occident chrétien. Dès le VIII^e siècle le Japon est parvenu à coloniser les Aïnus, réprimant sauvagement les nombreuses révoltes d'autochtones. Le Japon a également mené des guerres coloniales au XVI^e siècle avec les tentatives d'invasion de la Chine par le shogun Toyatomi Hideyoshi et les deux cruelles et destructrices guerres intentées contre le peuple coréen par la même occasion, qui n'avait pour seul tort que de se trouver sur la route prise par les samouraïs pour conquérir l'Empire du milieu.

Le shintoïsme n'était pas à l'époque la religion d'état qu'il est devenu par la suite, mais plutôt une sorte de panthéisme et un ensemble de traditions populaires non dogmatiques et non structurées. Il a été réformé au XIX^e siècle durant l'ère Meiji afin de servir l'unité du pays autour d'un souverain de droit divin et la propagande nationaliste de celui-ci. Il n'est cependant pas seul en cause puisque le bouddhisme a également été mis à contribution.

Dès que les monastères bouddhistes ont pris suffisamment d'importance pour menacer l'autorité politique, ils ont aussitôt été repris en main (par la force si nécessaire) et contrôlés par le pouvoir central impérial ou shogunal afin de servir de relais à la politique de celui-ci. Et par la suite ce sont les valeurs propres du bouddhisme qui ont été déviées pour justifier la guerre et la politique coloniale menées au nom de l'empereur : valorisation de la vacuité et du lâcher prise pour inciter les combattants nippons à accepter le sacrifice suprême sans craindre la mort par exemple. Le christianisme - interdit et persécuté pendant des siècles tout en ne touchant qu'une infime partie de la population par la suite - n'est nullement en cause à ce stade de perversion.

Le mot d'Einstein (élu principale personnalité du XX^e siècle par le magazine TIME) à propos de Gandhi est fort juste. Il ne faut pas oublier toutefois que c'est un nationaliste hindou qui - au nom de sa religion et de son pays - a assassiné le Mahatma. Quand la politique se mêle de religion, la spiritualité disparaît...

Yves

*

Christian à Yves
Le 14 mai 2024

En page 115 du dernier cahier 181, on peut lire de James W. Heisig, extrait de son livre sur Thomas : "Je suis convaincu que les raisons d'exclure l'*Évangile selon Thomas* de la tradition Chrétienne n'ont plus aucun sens aujourd'hui".

Après avoir exprimé son enthousiasme à la découverte des logia par des Japonais d'imprégnation bouddhiste, ce dernier propos sent la récupération, intentionnelle ou non.

C'est surtout en excluant la tradition chrétienne de toute approche de l'*Évangile selon Thomas* qu'on a une chance d'en trouver l'interprétation cachée par son Auteur.

Christian

*

Yves à Christian
Le 15 mai 2024

On peut aussi interpréter le propos de James W. Heisig d'une autre façon si l'on considère que celui-ci est adressé à des chrétiens ne connaissant pas par définition l'*évangile selon Thomas*. Comment peut-on encore se proclamer chrétien si l'on

ignore les paroles originales authentiques de Jésus telles qu'elles ont été transcrites par Thomas ? Et si la clef de l'interprétation des paroles du Maître passe par une véritable compréhension du bouddhisme ou de l'hindouisme comment peut-on ignorer cette magnifique convergence entre *Paroles de Jésus et sagesse orientale* ? Le débat aurait sans doute plu à Emile.

Yves

*

Dad à Yves

Le 15 mai 2024

En ce qui concerne le meurtrier de Gandhi, le juge qui a condamné le meurtrier à mort a déclaré que s'il avait à se défendre devant un jury, il n'aurait pas reçu une condamnation à mort. Il faut, pour un peu de justice, tenir compte du contexte. Lorsque le Mahatma a déclaré qu'il était du devoir des Hindous de ne pas riposter au carnage qui avait cours à ce moment-là, en mettant l'accent sur le devoir de chaque Hindou de ne pas riposter même si les Musulmans continuaient le massacre de la Partition en tuant sa mère, son père, son épouse, ses frères et ses sœurs, et ses enfants. Le Mahatma ajoutait que si les Hindous ne cessaient de tuer les Musulmans en dépit de l'ivresse de ceux-ci de tuer les Kaffirs, tous les kaffirs, il allait jeûner jusqu'à la mort.

J'ai salué, dans un de mes livres ce geste du Mahatma comme un mur infranchissable protégeant, pour toute l'éternité, l'essence pacifique de l'Hindouisme, en le sauvant de se ternir par une tache génocidaire indélébile ... En même temps, au milieu de la fièvre mortifère qui plongeait le pays dans le sang, le Mahatma se condamnait à mort. Et il faut le souligner : les massacres perpétrés par les Musulmans ont cessé tout de suite, presque au moment même du 3^{ème} coup de feu de Godse sur la poitrine de Gandhi, qui meurt en laissant jaillir les deux syllabes : *Hé Râm* ! Je considère ce sacrifice inoubliable, surtout en considération que les Musulmans n'ont pas dit un seul mot sur l'aspect moral du meurtrier qui n'aurait pas "pensé" sa solution de la fin de la passion musulmane d'en finir avec les Kaffirs. Sur la plaque commémorative à l'entrée de l'immeuble où Gandhi a passé son dernier jour, la phrase contient le mot de "*shaheed*", mot arabe qui veut dire "martyr". Gandhi n'a jamais vécu une vie diminuée de martyr à la mesure de l'Islam. Il est mort comme l'Hindou pleinement authentique qui a dit "*Hé Râm*" en mourant, en sauvant les Hindous de l'erreur monumentale de tuer ceux qui, agents de Allah, tuaient avec la garantie et l'assurance de leur innocence ! (re. *Quran* 8.17). Pour moi, le cri du Mahatma à son compatriote de subir, sans colère et sans aucun coup contraire, au milieu d'une Inde livrée à l'ivresse musulmane de tuer comme un devoir de soumission, comme un devoir de plaire à Allah-Jéhovah, représente,

comme n'aurait pu le faire aucun être dans tout l'Univers, le sommet du Gandhisme. L'Inde lui doit de ne pas oublier ce geste immense au milieu d'un monde bouleversé par deux guerres mondiales rehaussées par le soubresaut apocalyptique du désordre indien de la Partition infligée par les croyants des deux religions révélées.

D'accord avec ce que vous dites du Bouddhisme au service de la guerre etc. Là où il y aura un roi il y aura toujours de la guerre. Montesquieu le dit et il a raison. Je regrette beaucoup que Sri Lanka se soit vu obligé d'utiliser une guerre pour se débarrasser d'une insurrection violente qui avait duré pendant 25 ans. Malgré toutes vos prises de conscience à l'égard du Bouddhisme se prêtant à la guerre, je ne cède pas dans ma foi en le pacifisme qui demeure encore en vie dans le Bouddhisme, comme en témoigne le Dalaï Lama, par exemple. Quel est le pays ou la nation qui a imposé sur une autre population le bouddhisme par la force ? Quel peuple bouddhiste a conquis un autre pour en profiter matériellement en lui faisant croire qu'il bénéficiait de la "supériorité" de la civilisation Bouddhique ? Quel pays Bouddhique s'est enrichi par la brutalité dite civilisatrice imposée afin de s'en enrichir en appauvrissant et en affamant le peuple soumis par une police et par une armée ? Est-ce que la France respectait le Bouddhisme au Cambodge et au Vietnam ? L'immense territoire de l'Inde asservi par les deux minorités armées, l'une avec le sabre, l'autre avec le fouet. Et ce fut le Musulman qui fit disparaître totalement le Bouddhisme Indien. En un mot, je persiste à voir les "choses" historiques en gros. Par exemple, le "dasa" du sanscrit sert comme une équivalence lexicale de "esclave", mais sans aucune consonance historique. Le "dasa" ne subissait pas ce que le Romain infligeait à l'esclave, ou ce que l'Espagnol de la Contre-Réforme qui forçait les indigènes de passer 6 jours au fond des mines et monter à la surface le dimanche pour écouter le sermon du Prêtre. Le "dasa" était mieux traité que Epictète, fondateur d'une belle philosophie, qui avait une jambe cassée par son maître. Selon la Smriti, le "daasya" (adjectif) est la forme d'une relation avec Dieu comme un "serviteur" qui se dévoue à Dieu vu comme son Maître. Hanuman, la divinité Homme-Singe pratique une dévotion emblématique de "dasa" envers Vichnou. Le "dasa" de Dev Raj n'est pas l'équivalent de l'esclave soumis aux lois de l'esclavage de la Louisiane, en Amérique. Quelles étaient les lois de l'esclavage indien ? Est-ce que le "dasa" se vendait et s'achetait ? Est-ce que les enfants du "dasa" étaient nés "dasa" ? Et quelle fut la part des "dasas" dans l'héritage de l'Hindouisme ? Y a-t-il une correspondance historique fondée sur la similitude étymologique ? (J'avoue ne pas avoir lu complètement le texte de Dev Raj. Ce que je compte faire).

Dad

*

Yves à Dad
Le 21 mai 2024

Je suis bien placé pour savoir que les jurés populaires - qui par définition n'ont aucune formation juridique - sont loin d'être toujours du même avis ni sur la même longueur d'onde que les magistrats professionnels qui doivent s'en tenir à l'application de la loi, faute de quoi leur jugement ne pourrait qu'être annulé par la cour suprême. Telle est d'ailleurs la raison pour laquelle en droit anglosaxon, le jury ne délibère que sur les faits et la culpabilité, la décision sur la peine appartenant au juge professionnel. La remarque du juge qui a condamné le meurtrier de Gandhi était sans doute aussi issue de sa longue expérience judiciaire. Une tentative récente en France de multiplier les jurys populaires même en correctionnelle dans l'espoir d'aboutir à des sanctions plus sévères a finalement abouti à l'effet inverse et l'expérience a été rapidement abandonnée.

Ceci dit, cette analyse des derniers jours de Gandhi est aussi belle que l'ont été sa vie et son combat pour l'indépendance de son pays. Sa lutte pour la non-violence continue de marquer les esprits éclairés. Je me souviens d'une jeune amie américaine qui me disait que son idole était Gandhi (nous étions en pleine guerre du Vietnam). Il est symptomatique qu'il soit tombé victime de la violence affectant son pays alors qu'il avait tout fait pour la contenir et qu'il n'était en rien responsable de la malheureuse partition de l'Inde. Son sacrifice et son message d'amour ont peut-être évité une autre vague de violence. « *Chacun suit à sa mort son chemin d'ici-bas* » dit Kabîr et si les derniers mots de Gandhi ont été son mantra « *Hé Râm* » c'est donc à Râm qu'il est allé et c'est en Râm qu'il s'est confondu.

Il est bien évident que le bouddhisme conserve son aura de pacifisme et je veux bien croire que les quelques exemples que j'ai relevés dans l'histoire de pays bouddhistes ne sont que des déviations et des exceptions à la règle de la compassion universelle. Bouddha de son vivant a été consulté pour régler des litiges entre royaumes en conflit et il n'y a jamais eu dans cette religion un quelconque pontife prêchant une croisade pour exterminer des supposés infidèles qu'ils soient d'ailleurs musulmans, juifs ou même chrétiens dits hérétiques. En ce sens on peut encore dire que le bouddhisme en tant que tradition authentique n'a pas de sang sur les mains. Et le Dalai Lama en est de nos jours un bel exemple, quoiqu'en disent les autorités chinoises.

Je n'ai pas suffisamment d'éléments pour savoir si le colonialisme anglais a été plus néfaste ou plus dévastateur pour l'Inde que les siècles de domination musulmane. Ce qui est sûr c'est que l'Inde qui a longtemps été synonyme de pays de cocagne aux richesses fabuleuses était devenue au moment de la proclamation de son indépendance l'un des pays les plus pauvres du monde. Sa grande victoire a cependant été - indépendamment de sa société très hiérarchisée - de rester malgré

toutes les persécutions la source de la sagesse universelle grâce à une longue et ininterrompue lignée de maîtres éveillés.

J'ai été surpris de découvrir que l'Inde avait connu et justifié un système d'esclavage sans doute différent de ce qui a existé ailleurs mais qui a semble-t-il été maintenu pendant la durée de la colonisation. Il en va de même pour la France, pays des droits de l'homme. Je me souviens que mon père nous avait raconté avoir connu en Tunisie des familles musulmanes qui possédaient un ou plusieurs esclaves servant aux tâches domestiques. Même s'ils étaient considérés comme faisant partie de la famille, ils n'avaient guère d'espoir d'échapper à leur sort.

Yves

*

Dad à Yves

Le 22 mai 2024

Mon ami Thomas Bilodeau, Prêtre Oblat, professeur de Philosophie, à l'Université d'Alberta, m'a dit un jour, après un dîner, à la maison : "*Dad, je ne comprends pas ce que c'est l'UN dans ta religion. Je ne peux le concevoir !*" L'œuvre de Gandhi a été comprise par Mandela, Martin Luther King Jr., c'est-à-dire, par des personnes en dehors de l'Église Catholique. Hannah Arendt ne voit aucun mérite dans la politique de Gandhi en faisant l'éloge des Anglais fidèles à la correction de leur loi et Gandhi n'aurait eu aucune influence à l'égard de Hitler. Les Hannah Arendt n'ont pas pu concevoir que la question n'était pas dans la personne de Gandhi physiquement installée à Berlin pour faire agir sa non-violence contre Hitler. Les Arendt ne se posent même pas la simple question : Pourquoi personne dans le monde dit Chrétien n'ait pensé faire un "gandhisme" ? L'Inde ne connaît pas la notion de "bouc émissaire" ; elle connaît le mérite du renoncement, du sacrifice gratuit de soi-même pour le bien de la communauté. Les moines bouddhistes qui se sacrifiaient par le feu, au milieu de la journée, à Saïgon contre la dictature du Catholique Diem, avaient en effet provoqué le renversement de Diem par une décision du Président Kennedy faisant agir la CIA. De tels gestes n'existent pas dans la morale chrétienne. Les martyrs ont subi ; ils ne se sont pas volontairement sacrifiés pour la cause de la religion. Les Arendt ont manqué d'imaginer quel aurait pu être le sort des Juifs en Europe pendant la guerre si le Pape Pie XII avait fait du gandhisme contre le judéocide. Parce que le sacrifice de Jésus a suffi pour toute l'éternité comme fondement de la bonne conscience des Occidentaux. Il suffit d'adorer le cadavre au-dessus de l'autel dans l'église, à la messe. Des centaines de Juifs se sont suicidés en Allemagne Hitlérienne sans dire, ou écrire, un mot de résistance contre la politique anti-juive du national-socialisme. Stefan Zweig et son épouse se suicidaient calmement en Amérique Latine parce qu'ils ne pouvaient tolérer le monde qui ne convenait plus à leur goût.

Filliozat et Dev Raj (un nom désignant une personnalité de caste basse) ne décrivent pas les conséquences durables de l'esclavage indien. Encore moins décrivent-ils les bonnes ou les mauvaises conséquences de l'esclavage brahmanique en comparaison avec le traitement de l'Indien par le Musulman et plus tard par le Protestant Anglais. Et pourquoi la tradition hindoue célèbre une des formes d'aimer Ishvar avec le sentiment 'daasya' représenté par Hanuman le dévot emblématique de Rama. Le nouveau temple d'Ayodhya est consacré à la vénération de l'adolescent Ram Lalla. Arjuna, dans le Mahabharata, se dévoue à Krishna comme un ami fidèle. Ganesha est vénéré pour sa bonté et sa compassion envers le croyant. Le sentiment "daasya" de Hanuman envers Rama n'a rien à faire avec l'esclave du Romain ou du planteur de la Louisiane, ou de l'esclave de Haïti qui, après sa libération, en 1848, a continué à payer en or, pendant 53 ans, les neuf dixièmes des revenus de la Nation, pour les dédommagements des pertes d'argent subies par les propriétaires obligés de libérer leurs esclaves. De telles pratiques d'esclavage - que Napoléon rétablissait pour des raisons économiques - ne sont pas décrites par les chercheurs du Centre d'Études de Pondichéry. Il est curieux que dans la communauté tamoule importée par les Français à l'île Maurice il n'y avait pas un seul Brahmane. À la Réunion aussi les Tamouls ne comprenaient pas la caste Brahmane. Ce fut une des raisons que tous, ou presque tous, les Réunionnais Tamouls se sont convertis au Catholicisme. Il y a eu un réveil et une volonté collective de reconnaître la culture originale vers le milieu du XX^e siècle. Aux années 1950, une cousine de Vindu qui, avec une bourse du Gouvernement de l'Inde avait étudié et pratiqué la danse classique (Bharata Natyam) à Adyar, avait été recrutée par un riche Tamoul de la Réunion pour enseigner cette forme de danse aux membres de sa communauté. C'était un geste de retrouvailles afin d'asseoir l'identité culturelle de la communauté Tamoule.

À Maurice les Hindous se sont maintenus grâce à deux piliers : le Brahmane et la Femme maîtresse de la maison et de la famille.

Aussi je prends toujours une certaine précaution devant la traduction des concepts sociaux et philosophiques de l'Hindouisme par les chercheurs rationalistes français. Par exemple, une spécialiste de l'Hindouisme explique le mot "Brahman", avec une explication du verbe "br" qui veut dire 'porter', et en conséquence "Brahman" est ce qui porte, soutient, en relation avec le Monde. Une définition et une traduction qui retiennent leurs sens selon le dictionnaire. Mais cette explication ou traduction exacte selon le dictionnaire est dépourvue du sens que "Brahman" représente dans les Upanishads, ni dans la notion de l'œuf cosmique de Brahman ("brahmaanda") qui contient tout ce qui existe et tout ce qui n'existe pas. C'est cela la recherche philologique scientifique, selon la méthode répandue par les Allemands. Le professeur Murti avait un certain mépris pour les universitaires européens spécialisés en Indologie. Il disait toujours avec raison qu'ils n'étaient pas des "philosophes", mais ils n'étaient que des "philologues" (il prononçait ce mot

en le prononçant "faaiilologists"), qui ne comprenaient pas l'essence de l'Hindouisme et du Bouddhisme. Il m'avait demandé de lui traduire un article publié par un spécialiste Suisse dans une revue prestigieuse en Europe. Un article sur le livre phare du professeur Murti sur la métaphysique du Bouddhisme Mahayana. L'auteur lui avait envoyé cet article écrit en français, avec de plus une lettre lui demandant de lui faire savoir son opinion sur la critique qu'il avait faite de son livre. J'ai traduit l'article et je me suis rendu chez lui avec la traduction en anglais. Il m'a demandé de lire. Lorsque j'ai fini de lire ma version anglaise de l'article, je lui ai demandé s'il allait lui répondre. Il m'a répondu carrément : "*I shall not answer. He has not understood what I have said. All those Indologists are "faaiilologists", they cannot grasp our metaphysics !*" Il considérait seulement deux Européens qui avaient compris la pensée Indienne : Paul Deussen, Heinrich Zimmer pour le Vedanta en Allemagne, et Theodor Stcherbatsky pour le Bouddhisme à Leningrad. J'ajouterais le nom de Arthur Schopenhauer en Allemagne. En effet aucun en France.

Obliger les Bengalais de remplacer leur agriculture productrice de riz par une culture du pavot afin d'en extraire l'opium et forcer ensuite, à l'aide de leurs canonnières, les Chinois de l'acheter à des prix fixés par les vendeurs Anglais, serait en réalité un esclavage pratiqué sur le sol indien par les Britanniques au service du Roi, Défenseur de la Foi, Chef de l'Eglise Anglicane. C'était un esclavage qui, pour la première fois, provoquait la première grande famine qui faisait dix millions de morts en 1770. Richard Wagner louait la haute moralité de ces Brahmanes (il prenait tous les Bengalais pour des Brahmanes) qui n'hésitaient pas de mourir de faim, sans avoir la moindre pensée d'abattre leurs animaux, leurs vaches, et de s'en servir afin de survivre. (Richard Wagner était végétarien). L'Inde esclave de l'aristocrate Anglais subissait le bienfait de la civilisation Chrétienne au moyen de vingt-trois famines entre 1770 et 1900. (Aujourd'hui, avec plus d'un milliard d'habitants l'Inde est le premier exportateur de riz. Elle exporte aussi du blé.)

L'expression populaire courante encore aujourd'hui "bhukha bengali" (Bengali affamé) demeure encore dans la langue populaire au Bengale. La domination anglaise qui de 1857 à 1947 a provoqué une famine chaque 3^{ème} ou 4^{ème} année ; l'Anglais insistait sur la taxe de 50% au milieu de chaque famine. Que la gente indianiste de Pondichéry n'en fasse aucune allusion m'étonne. Et pourquoi ? Parce qu'ils faisaient du "faaiilologie", comme Brahman veut dire "ce qui tient ensemble", "dasa" veut dire aussi, et surtout, "serviteur", mais non "esclave", égal à ce que furent les esclavages européens en Europe, en Amérique, dans les colonies, surtout les colonies anglaises. (Un professeur de Psychologie à l'Université d'Alberta a "Dasa" comme son nom.)

La domination de l'Inde s'est faite par les Musulmans maniant le sabre, par les Anglais se servant d'un fouet ! Domination illustrée par les génocides des Américains par les Espagnols fanatiques de la Réforme, et par les Anglais Protestants en Inde en se justifiant par le mythe de "civiliser" la civilisation indigène au moyen d'un christianisme mortifère ! Avez-vous remarqué que les Hannah Arendt n'ont pas dit un mot sur le fait banal, mais extraordinaire, que l'Inde, en dépit de toutes les malpropretés et les brutalités infligées par l'Anglais, n'ait pas demandé un seul sou comme compensation de tout ce qu'il a pris et volé, ni un mot d'excuse pour ses violences, mais au contraire elle s'est distinguée par un geste sans pareil d'amitié, et de coopération avec le Commonwealth. Cette attitude amicale et bienfaitrice de l'Inde après 1947 est une extension du Gandhisme que toute l'Europe Judéo-Chrétienne-Gréco-Romaine n'a pas reconnue. Ce pardon exercé par tout un peuple de non-Chrétiens, comme un simple 'bonjour', aurait été apprécié par Jésus. Lorsque je lis le livre de Jean-Marie Rouart de l'Académie Française qui se plaint de l'éloignement du Catholicisme en France, je me rends compte alors que ce qui lui manque c'est le penser de la réalité de la Loi de Karma. La belle phrase de l'historien Arnold Toynbee est inconnue en France : *"It is not true that the Law of Karma works only for the Orientals and not for the West. It is valid also for the Western people. The difference consists in the fact that the Orientals happen to be more sensitive to it !"* On ne peut pas déplorer l'indifférence du grand nombre envers la Religion du Prêtre (comme le dénonçait J-J Rousseau), sans aucun pli dans la conscience collective d'un passé hérissé de toutes les violences connues et inventées afin d'appauvrir et de priver les autres d'un mode vie décent, au nom de la soi-disante seule vraie religion. Impassible, la Loi du Karma fait son œuvre, peu importe qu'on le sache ou non.

Il oblige de remarquer que les Bouddhistes, les Jainas, les Confucéens, les Taoïstes, ne prient pas. Et tous ils se sentent bien dans leurs histoires. Les Hindous, les Chrétiens, les Juifs, les Musulmans prient. En effet beaucoup. Mais je ne connais pas un seul fait historique qui serait le fruit des prières dites par les billions de femmes et d'hommes qui ont prié pendant plus de deux millénaires. Et ceux qui n'ont pas prié ont été les plus pacifiques.

Un dernier mot. La partition de l'Inde a été bonne pour l'Inde. Au cas contraire la violence et la haine prônées par l'Islam auraient corrompu l'héritage védique en contaminant l'Hindouisme avec l'enthousiasme islamique qui a fait disparaître le Bouddhisme Indien. Sans la Partition l'Inde courrait la possibilité d'une corruption morale permanente par la violence essentielle de l'Islam.

Dad

*

Christian à Yves
Le 23 mai 2024

Le jour vient, il n'est plus loin. L'aube est encore indécise, mais la lumière déjà blanchit l'horizon : n'entends-tu pas le premier chant de l'alouette ? Le feu que je préserve depuis deux mille ans va monter dans le ciel des ténèbres. Les hommes ne peuvent plus continuer leur œuvre de dégradation. Regarde, Augustin, le visage défiguré de la terre, Eh bien ! c'est l'image de mes enfants qu'elle me renvoie comme une sourde plainte d'agonisant. Non, le temps de l'abomination et de la désolation ne peut plus durer...

Cet extrait de la lettre à Augustin du dernier cahier et datant de 1974 me pose un problème : Émile semble placer les paroles du très concis logion 10 dans un contexte extérieur, celui du devenir, en y ajoutant une durée de temps (depuis deux mille ans) faisant ressembler ces propos à une prophétie.

C'est vrai que Nisargadatta aussi s'est autorisé à prédire que "la sagesse hindoue retrouverait du crédit dans son pays après que les occidentaux l'aurent valorisée", par exemple. Sauf que dans son cas il s'agit juste de valorisation d'une connaissance, tandis que dans celui d'Émile il parle de la terre même si "c'est l'image de mes enfants", c'est un peu ambigu me semble-t-il : parle-t-il de la situation extérieure et historique (guerres, dégradation de l'environnement, de celle des relations humaines) ? Est-ce mon mental qui tombe dans un travers, un piège miroir aux alouettes ?

À ce stade d'interrogation, il faut relire son commentaire du logion 10 dans son *ÉVANGILE SELON THOMAS* de 1979 (c'est-à-dire écrit cinq ans plus tard) où le dilemme est parfaitement éclairci.

La tentation est grande de lier le feu, que Jésus a jeté sur le monde et qu'il préserve jusqu'à ce qu'il embrase, à l'attente eschatologique... Nous sommes toujours prêts à croire que demain sera meilleur qu'aujourd'hui... Or, l'aventure du Royaume est une aventure de "solitaire". Elle nous soumet à la purification par le feu. Lorsqu'il embrase, il réduit à néant les résistances DE NOTRE MENTAL... Le feu de Jésus transcende l'évènement...

Voilà qui me paraît plus conforme à la gnose, aventure intérieure individuelle s'affranchissant des contextes comme des conditionnements. Peut-être le texte sur Augustin se veut plus poétique et donc plus libre et moins rigoureux dans sa formulation ? Les paroles cachées de la gnose se cachent, justement, derrière de multiples interprétations à destination de ceux qui ne peuvent voir...

Christian

*

Yves à Renaud
Le 25 juin 2024

En ce qui concerne le yoga tantrique en général et les chakras en particulier je peux conseiller outre les *Upanishads du Yoga*, Idées/Gallimard, l'ouvrage d'Arthur Avalon intitulé *La Puissance du serpent*, Dervy (disponible en PDF sur internet) et le *Hatha-yoga-pradîpikâ*, traité sanscrit de Swâmi Svâtmârâma, avec le commentaire *Jyotsnâ* de Brâhmânanda, introduction, traduction et commentaires, par Tara Michaël, (préface de Jean Filliozat), Fayard, Paris 1974.

Dans le zen ou l'Advaita-Védanta, on ne se préoccupe pas des chakras. Tout se produit spontanément au fur et à mesure. Il est même déconseillé de tenter d'ouvrir ses chakras sans être prêt car cela peut être dangereux, surtout si l'on n'est pas guidé par un maître qualifié.

Yves

*

Anaïs à Yves
Le 30 juin 2024

La journée type à Amritapuri commence à 4 h 50 avec l'Archana, il y a ensuite le tchai à 6 h puis un temps de pratique personnelle puis le seva puis le lunch puis à nouveau du seva ou une autre activité selon les personnes puis ce qu'on appelle le programme avec Amma commence en général après le tchai de 16h avec sat-sang méditation bhajans et Arati. Il y a ensuite le dîner et/ou le Darshan et/ou des sevas liés à la bonne conduite du Darshan. On termine quand Amma s'en va... Et bien souvent il faut choisir entre soirée avec Amma ou Archana.

J'ai croisé 2-3 fois Swamiji sur le stage lorsqu'il est venu recevoir ses derniers darshans. D'ailleurs ce dernier m'a dit qu'il sentait que c'était le dernier. Amma a été très bonne avec lui : il voulait partir depuis l'Inde et être auprès d'Amma pour la fin de cette incarnation et elle lui a offert cela...

Tu es toi-même lié à Amma ? Comment se fait-il que tu te retrouves à présenter Swamiji aux membres de ton cercle d'érudits ?

Anaïs

*

Yves à Anaïs
Le 1er juillet 2024

Toutes les missions spirituelles connaissent un jour des turbulences, y compris celle d'Amma. Avec le temps j'ai vu partir plusieurs brahmacharis ou swamis que j'avais connus aux débuts de l'ashram d'Amma. (À l'époque elle officiait encore dans le petit temple où nous étions serrés comme des sardines en boîte). La crise

la plus grave semble celle du départ de Gayatri et des graves accusations qu'elle a lancées contre Amma et ses disciples. Il semble que tout soit rentré dans l'ordre aujourd'hui mais il y a toujours sur internet des sites hostiles à Amma, alimentés par d'anciens disciples.

Lorsque je suis arrivé à la Réunion en 1982, j'ai découvert dans une librairie d'une part l'*évangile selon Thomas* et d'autre part *Jeux d'ombres divines* de Swami Premananda (à l'époque Madhusoudana) qui parlait précisément de cet évangile et d'Émile Gillibert. Lorsque que nous nous sommes rencontrés quelques années plus tard, je lui ai parlé de Nisargadatta et il m'a dit qu'il ne pensait pas trouver à la Réunion quelqu'un ayant entendu parler de Maharaj. Je lui ai répondu que moi-même je ne pensais pas trouver quelqu'un qui connaisse l'*évangile selon Thomas*.

Depuis quelques années j'ai repris la rédaction des cahiers Métanoïa et j'ai pris l'initiative de publier des extraits de *Jeux d'ombres divines* ainsi que des paroles d'Amma. C'est pourquoi il m'a été demandé de présenter la vie et l'œuvre de Premananda que personne de l'association - en dehors des Réunionnais- ne connaissait.

Mon lien avec Amma est donc directement lié à mon lien avec Swami Premananda qui pensait que dans une vie antérieure nous avons été deux moines tibétains du même monastère. Premananda m'a proposé d'être le vice-président de la *Maison de l'Inde*. Il m'a demandé également de diriger des séances de zazen et de donner des exposés sur le bouddhisme ainsi que de traduire en français les premiers ouvrages sur la vie, l'enseignement et les bhajans d'Amma. Nous avons eu la chance de voir Amma lors de ses premiers séjours à la Réunion et à Maurice, à une époque où elle n'était pas très connue ce qui nous a permis de rester avec elle pendant des heures, presque seuls. Amma m'a proposé de me donner le Devi diksha en Inde. Je ne sais si elle donne encore ce type d'initiation.

Je reviendrai plus tard sur ma rencontre avec Swami Premananda puisque je dois donner un compte rendu de mon exposé dans le prochain cahier Métanoïa.

Yves

*

Renaud à Yves
Le 11 juillet 2024

Je m'intéresse à l'enseignement de Jésus afin d'arriver à mieux le comprendre et le mettre en pratique. J'aurais besoin pour cela de ton accompagnement.

De par le peu de connaissances que j'ai pu accumuler je crois avoir compris que son premier enseignement est un message d'amour. Est-ce bien cela ?

J'ai pu retrouver une partie de cet enseignement dans le *Nouveau Testament (évangiles selon saint Jean et Mathieu)* et je suppose également dans l'*Ancien Testament* et les logia de l'*évangile selon saint Thomas* que tu as pu étudier avec Papa.

Peux-tu m'aiguiller à ce sujet et m'orienter vers :

- les cahiers Métanoïa qui en parlent
- des écrits qui mettent en avant ces paroles

Je pense que la mise en pratique consiste à commencer par s'aimer en premier lieu pour tout ce que l'on est :

- Retrouver le Soi afin de se connaître et s'accepter pour ce que l'on est.
- Agir dans le moment présent dans la dynamique de vie sur le chemin de vie que nous avons choisi avec Lui lors de notre venue.
- Laisser le témoin s'exprimer afin de contrôler l'Ego qui crée l'illusion d'un je qui déforme la réalité de ce que nous sommes.
- Identifier et comprendre ses peurs, et maîtriser la colère, la jalousie, la fatuité, l'envie, la rancune et la haine de l'autre.
- Vivre en pleine conscience dans le yoga de l'action et accepter les aléas de la vie comme un don de dieu.
- Faire face aux épreuves sans y mettre d'émotions.
- Aimer son frère car il est comme nous une parcelle de conscience sur un chemin déterminé.
- L'accepter avec bienveillance pour ce qu'il est et s'abstenir de le juger autrement que par ses actes.
- Donner avec amour sans attendre de retour.

Voilà une partie de ce que j'ai appris...

Renaud



Yves à Renaud
Le 15 juillet 2024

Toutes tes interrogations sont les bonnes et tes réponses justes mais aussi relatives face à la vision globale que nous propose l'enseignement de Jésus (si enseignement il y a eu). Jésus en effet répond au cas par cas aux questions qui lui sont posées en tenant compte du niveau de compréhension de son interlocuteur, comme le font d'ailleurs beaucoup de sages authentiques de Bouddha à Ramana Maharshi ou Nisargadatta.

Le message de Jésus est effectivement un message d'amour mais d'abord au sens gnostique - donc non-dualiste - du terme et non pas selon l'interprétation dualiste et restrictive imposée par l'Église. S'aimer soi-même suppose connaître (renaître à -) son Soi profond et reconnaître que celui-ci - représentant à la fois notre part divine et notre véritable Identité - est présent identique en chacun. Donc s'aimer soi-même c'est aimer tous les êtres avec le seul regard du Soi intérieur : « *Aime ton frère comme ton âme* » (logion 25), car il est également le Soi qui est en toi. C'est l'ego qui par le jeu du mental nous voile notre véritable Moi qui lui ne cesse jamais d'être présent en nous : « *Jésus a dit : Les jours où vous voyez votre forme, vous vous réjouissez. Mais lorsque vous verrez vos modèles qui au commencement étaient en vous, qui ne meurent ni ne se manifestent, ô combien supporterez-vous* » (logion 84).

Pour y accéder, il nous faut dit Jésus « *tuer le grand personnage* » (logion 98). Le petit moi est comme la grenouille qui se gonfle en voulant se faire aussi grosse que le bœuf. La personne est le masque que nous avons créé sous le poids de l'éducation et du regard de la société et qui nous dissimule notre véritable identité intérieure. C'est pourquoi il nous faut lever le masque. Il est vrai que bien peu se mettent en quête de leur Moi profond : « *Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus* » (Mt XXII, 14). Ce qui est un simple constat et non une volonté d'élitisme.

« *Vivre dans le monde sans être du monde* », telle est la règle de vie du gnostique. Ce qui signifie être pleinement dans l'action sans être attaché aux fruits de celle-ci comme l'enseigne Krishna dans la *Bhagavad Gîtâ*. Les fruits viendront d'eux-mêmes sans qu'il soit besoin de les rechercher, dit également Jésus : « *Cherchez d'abord le royaume et la justice de Dieu ; et tout le reste vous sera donné de surcroît* » (Mt VI, 33). Lors d'une conférence sur le karma yoga, Jean Herbert - grand spécialiste de l'Inde sans jamais s'être converti à une autre religion que la sienne - avait expliqué qu'il avait appris de ses maîtres indiens à ne jamais éprouver de regrets car il est préférable de toujours tirer une leçon des expériences de la vie plutôt que de ressasser sans cesse le passé - attitude des plus négatives s'il en est. « *Heureux celui qui a connu l'épreuve, il a trouvé la Vie* », dit Jésus dans le même sens au logion 58.

Si nous nous intéressons plus particulièrement à l'*évangile selon Thomas*, c'est que nous avons de bonnes raisons d'estimer qu'il contient la version la plus ancienne et la plus directe des paroles de Jésus, donc avant leur récupération par une église fondée par un auto-proclamé apôtre, saint Paul qui n'a jamais connu Jésus ni son enseignement de son vivant (cf. l'ouvrage d'Émile Gillibert : *Saint Paul, le colosse aux pieds d'argile*).

La moitié des logia contenus dans l'*évangile selon Thomas* sont inconnus des canoniques, sans doute parce que ces paroles sont « trop fortes », car énigmatiques et incompréhensibles rationnellement (un peu comme les koans dans le zen). Une autre moitié se retrouve souvent à l'identique mais noyés dans des commentaires qui les inscrivent dans une perspective faussée, celle d'un royaume à venir dans l'espace et le temps alors que le Royaume intemporel annoncé par Jésus est déjà présent en nous : « *Le Royaume est au-dedans de vous* » et non pas parmi ou au milieu de vous comme cela est parfois traduit dans les canoniques (Lc XVII, 21). Jésus nous appelle à un éveil intérieur ici et maintenant et non à une quelconque résurrection d'un cadavre après la mort physique de celui-ci, à l'issue d'un jugement dernier.

Une autre raison de nous intéresser à l'*évangile selon Thomas* c'est qu'il est tout à fait sur la même longueur d'onde que ce que l'on appelle la *Philosophia perennis* ou Tradition primordiale en Occident et qui est l'équivalent du Sanatan Dharma (la Loi éternelle) en Inde. Il s'agit du substrat métaphysique qui constitue le fonds de toutes les traditions religieuses. À tel point que nombre de paroles de Jésus auraient pu tout aussi bien être prononcées par Bouddha ou Shankaracharya. Cette tradition s'est perdue en Occident, à part quelques exceptions notables et notamment celle de Maître Eckhart dont ton père Michel était un grand spécialiste. Jésus ne fonde pas une nouvelle religion mais dévoile une vérité universelle, directement accessible par chacun.

Sur tous ces parallèles entre les logia de Jésus et la métaphysique universelle, l'ouvrage de référence est bien sûr celui d'Émile Gillibert : *Paroles de Jésus et sagesse orientale*. J'ai essayé d'en extraire la substantifique moëlle dans le cadre de ma conférence éponyme dont j'ai publié le support en supplément du cahier N°181...

Yves

*

Renaud à Yves
Le 16 juillet 2024

Afin d'accéder au moi profond j'ai compris qu'il est nécessaire "d'éduquer l'Ego" et de vivre à chaque instant en pleine conscience dans le yoga de l'action.

Je pense que l'Ego est indispensable à notre survie et qu'il fait partie intégrante du Soi.

Qu'en penses-tu ?

Il s'agit pour moi de laisser "le témoin" s'exprimer afin de surveiller les sorties de l'Ego.

- Éviter de mettre des émotions sur les faits.
- Comprendre les comportements qui génèrent de la colère, de la jalousie, de l'envie, de la rancune, de la fatuité et les maîtriser.
- Faire un "feed back" journalier afin de comprendre son comportement avec bienveillance et se rapprocher du moi profond petit à petit.
- De mettre en lumière les corps de souffrances issus du passé (traumatismes de l'enfance), par un travail psy ou par l'écriture et par la méditation afin de les accepter et les accompagner vers des corps de sagesse.
- De prendre conscience de la dualité créée par les valeurs enseignées par l'éducation mais aussi par la société et s'en détacher (en particulier la culpabilité sous toutes ses formes).
- De prendre conscience des formatages et des conditionnements afin de s'en détacher..

Renaud

*

Yves à Renaud
Le 20 juillet 2024

Tu as parfaitement raison. Tout ce que tu indiques constitue le support des différents enseignements de yoga dont les pratiques nous guident sur la voie de l'union (sens du terme yoga). Nul besoin de se retirer loin du monde : « La voie c'est ta vie quotidienne », dit le maître zen Nan Chan.

L'ego nous est indispensable à un certain niveau de notre développement. Et il le reste à condition de ne pas le laisser prendre le pouvoir. Émile a toujours insisté sur la nécessité de vivre sa vie avant d'envisager de la perdre, - en connaissance de cause. On ne peut en effet renoncer qu'à ce que l'on connaît. On ne peut perdre que ce que l'on possède, ou croit posséder. Rien de pire que le refoulement qui empêche le moi de se développer. À certains moments de notre existence, un phénomène d'abréaction peut nous aider à prendre conscience de chocs émotionnels

mal vécus dans l'enfance et à lever les blocages qui entravent notre épanouissement. Émile avait cru bon de faire une psychanalyse afin de mieux se connaître lui-même et de pouvoir analyser le fonctionnement de la psyché humaine.

Le petit moi doit pouvoir s'exprimer, tirer les leçons de l'existence, avant de se renoncer à lui-même ou plutôt avant de renoncer à s'imposer face au Soi, le moi profond. C'est lorsque l'ego cesse de s'affirmer comme une entité séparée qu'il peut laisser place au véritable Soi.

Telle est la symbolique de l'image du char dans la *Bhagavad Gîtâ*. Si c'est le Soi (Krishna en l'occurrence) qui garde fermement en main les rênes du char humain, alors l'ego ne pose aucun problème car il est sous contrôle. Il joue son rôle sans se laisser disperser par le flot des pensées. En ce sens l'attention est « source de plénitude ».

Les écrits de Michel se retrouvent dans les différents cahiers Métanoïa auxquels il contribuait régulièrement. Il faisait souvent référence à Maître Eckhart qu'il connaissait très bien. Émile m'avait donné ses coordonnées à une époque où je faisais des recherches sur le thème de l'Ange chez Maître Eckhart et Michel m'avait aussitôt envoyé une petite anthologie de citations d'Eckhart.

Il existe de nombreux ouvrages consacrés à Maître Eckhart. Je conseillerai plus particulièrement celui de Colette Poggi (également grande spécialiste de la *Bhagavad Gîtâ*) *Les Œuvres de vie selon Maître Eckhart et Abhinavagupta*, Éditions Les Deux Océans ainsi que celui de B. Barzel, *Mystique de l'ineffable dans l'hindouisme et le christianisme, Çankara et Eckhart*, Cerf. À signaler également pour information celui de Rudolf Otto : *Mystique d'Orient et mystique d'Occident : Distinction et unité*, ouvrage qui me semble daté.

Yves



Yves à Renaud
Le 30 juillet 2024

S'il est vrai que l'ego est le principal obstacle sur la voie de la connaissance c'est en ce sens qu'il est « ahamkara » (créateur du sens du moi en sanscrit) et qu'il ignore le vrai moi, le Soi qui seul peut dire : « Je suis ». L'ego est un obstacle en ce qu'il s'identifie au corps, au mental, à tout ce que nous croyons posséder. Réaliser notre véritable nature divine, c'est se délivrer de tous ces attachements. Alors jaillit le seul vrai « JE ».

L'être réalisé conserve-t-il une trace du petit ego ? Sans doute, mais de façon subtile. Le corps subsiste avec toutes ses fonctions. De la même façon si l'ego subsiste ce ne peut être que comme un simple outil.

Connaître le Soi suppose se connaître soi-même en profondeur, et d'abord connaître son propre moi, toutes les ruses et tous les pièges du mental, tous les blocages qui retardent notre épanouissement. Découvrir pour évacuer ses propres refoulements, tel est le préalable nécessaire à toute quête. Émile Gillibert disait que l'analyse qu'il avait effectuée lui avait fait le plus grand bien et lui avait permis de découvrir toutes les facettes du mental. Ce qui lui a beaucoup servi dans son analyse du cas de saint Paul, par exemple. En ce sens la psychanalyse freudienne traditionnelle pourrait être un préalable à la psychanalyse des profondeurs initiée par Jung. Découvrir ses propres limites personnelles avant de plonger au fond de l'inconnu. Partir de l'inconscient personnel avant de plonger dans l'inconscient collectif. Se libérer des conditionnements créés par la société avant d'accéder à l'universel. Et surmonter toutes les épreuves de l'existence : « *Heureux celui qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie* » dit Jésus au logion 58.

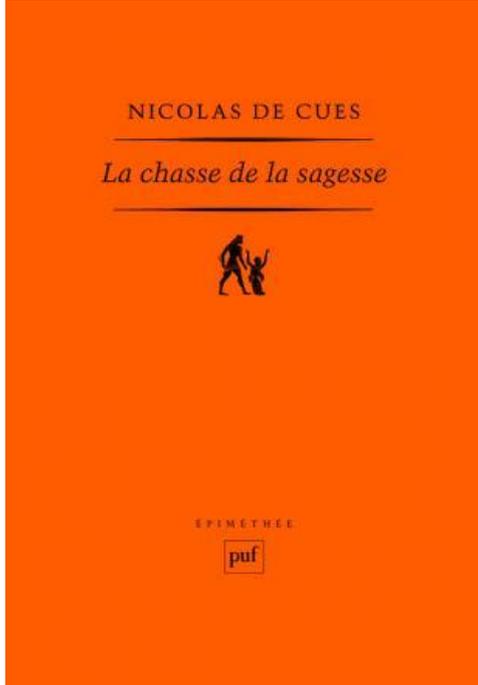
Yves



Aloe maculata

BIBLIOGRAPHIE

NICOLAS DE CUES
LA CHASSE DE LA SAGESSE
PUF, 2015



Nicolas de Cues compose le *De venatione sapientiae* en 1462, peu de temps avant sa mort. Cette œuvre, traduite pour la première fois en français, constitue, en quelque sorte, son testament philosophique. Plus qu'un bilan, le *De venatione sapientiae* est un approfondissement de la pensée cusaine sans cesse en mouvement. Celle-ci s'enrichit à la lumière d'un nouveau concept : le *posse fieri*, le « pouvoir être fait ».

La métaphore de la chasse, d'autres parmi les plus grands y ont recouru avant le Cusain, mais ce dernier lui donne un sens nouveau, fruit de sa méditation. Le chasseur doit connaître les terres où il chasse ; Nicolas les connaît bien pour les avoir parcourues sa vie durant, aussi peut-il les passer en revue. Il leur donne le nom de champs et en dénombre dix : la *docte ignorance* ; le *possest* ; le *non-autre* ; la *lumière* ; la *louange* ; l'*unité* ; l'*égalité* ; le *bien* ; la *limite* ; l'*ordre*.

La chasse de la sagesse se révèle être finalement la recherche de Dieu, ainsi que Nicolas l'avait formulée dans son *De quaerendo Deum*. En vérité, il s'agit moins de différentes parties de chasse dans différentes terres, que de différentes perspectives d'une même quête, qui est la quête de la Sagesse divine.



Denys, cet homme le plus clairvoyant de tous, en cherchant Dieu, a découvert qu'en lui on peut vérifier que les contraires sont conjoints et que la privation est excellence – il est appelé, en effet, la substance non substantielle de toutes les choses, parce qu'il transcende toute substance -, précisément dans le chapitre sur la sagesse il dit ceci :

« ... Dieu est connu dans toutes les choses et séparément de toutes choses, il est connu et par la science et par l'ignorance. Il y a de lui intelligence, raison, notion, tact, sens, opinion, imagination, nom, etc., mais il n'est ni intelligé, ni dit, ni nommé, et il n'est aucune des choses qui sont et n'est connu dans aucune création. Il est tout en tout et rien en rien. À partir de tout il est connu de tous, à partir de rien il n'est connu de personne. En vérité, nous disons cela de Dieu très justement, car il est célébré par toutes les substances et loué en fonction de l'analogie et de la raison de toutes choses dont il est l'auteur.

De plus, la très divine connaissance de Dieu est connue par ignorance, selon une union qui dépasse l'intellect, quand l'intellect, se séparant de tous les étants, puis prenant congé de soi, s'unit aux rayons surresplendissants, et que, alors là, il est illuminé par l'inscrutable profondeur de la sagesse. En vérité, comme je l'ai dit, elle doit être connue à partir de toutes les choses. Elle est, selon les paroles de l'Écriture, créatrice de toutes choses, elle les harmonise toutes toujours et elle est la cause de l'harmonie et de l'ordre indestructible de tout, en connectant sans cesse les fins des premières avec les principes des secondes et en faisant de l'univers un bel ensemble, harmonieux et unique... »

... il a plu au Créateur de créer une variété avec une possibilité d'être ordonnée telle que l'ordre, qui est la beauté absolue elle-même, resplendisse simultanément en toutes choses. Par cet ordre, les choses les plus hautes de celles qui sont en bas se connectent harmonieusement avec les plus basses de celles qui sont en haut, et elles contribuent ensemble à la beauté unique de l'univers. Et par cet ordre toutes les choses, satisfaites de leur degré par rapport à la fin de l'univers, jouiront de la paix et du repos, rien n'étant plus beau...

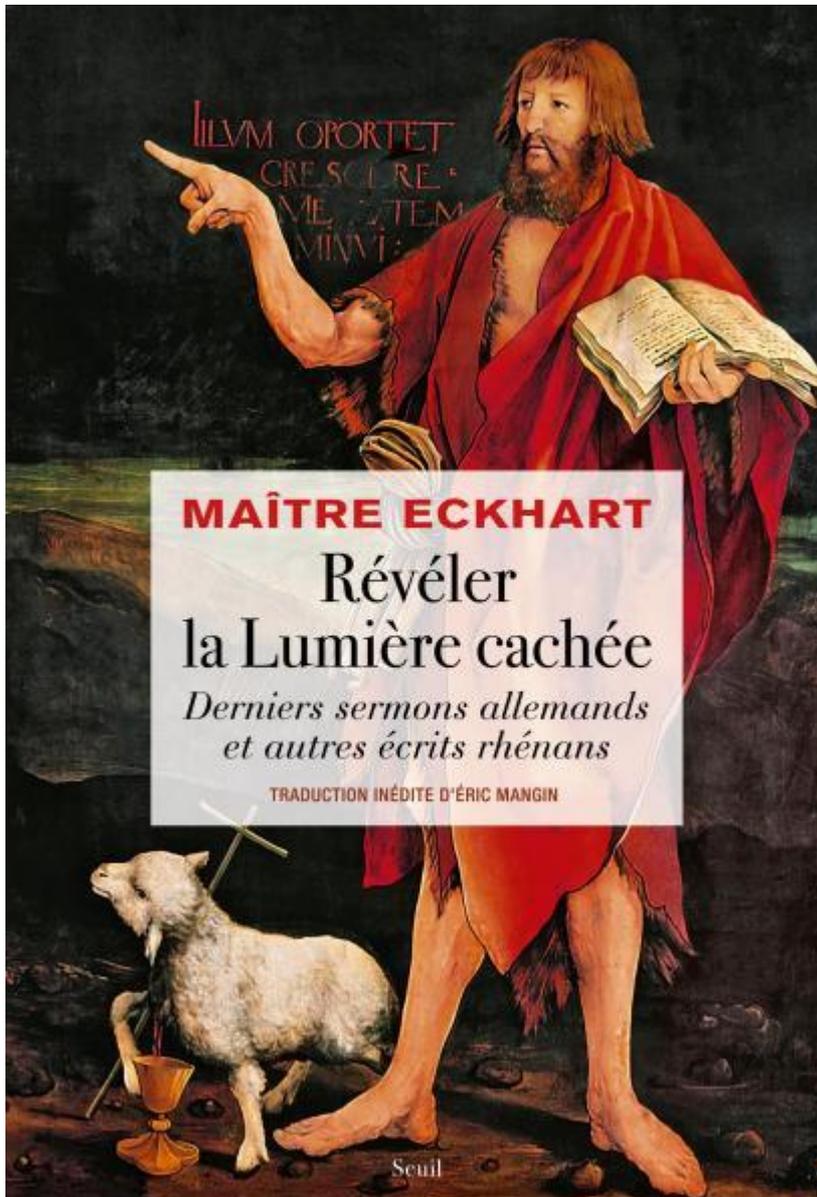
L'ordre n'a donc ni commencement ni fin. Il est, par conséquent, éternel...

Combien est belle l'union de l'univers et du microcosme...

p. 147-149-151-155

*

MAÎTRE ECKHART
RÉVÉLER LA LUMIÈRE CACHÉE
Derniers sermons allemands et autres écrits rhénans
Traduction inédite d'Éric Mangin
SEUIL, 2024



« *Toutes choses s'écoulent au-dehors comme une lumière qui révèle la lumière cachée.* » Conjuguer distance et proximité ; transcrire avec de simples mots une expérience dépassant tout ce qui peut en être dit, et reconnaître combien la vie humaine porte en elle la trace d'un infini : tel est peut-être le paradoxe auquel tente de répondre la pensée rhénane dont Maître Eckhart (1260-1328) est incontestablement l'un des plus grands représentants.

Ce livre réunit pour la première fois ses derniers sermons allemands authentifiés par la critique, ainsi que trois sermons pseudo-eckhartiens dont le magnifique commentaire du verset : *Cherchez en premier le royaume de Dieu* (Mt 6,33). Ainsi s'achève un travail commencé il y a cinquante ans avec la publication du premier volume des *Sermons* traduits par Jeanne Ancelet-Hustache.

Traduit de l'allemand, présenté et annoté par **Éric Mangin**.

Éric Mangin est philosophe et théologien. De Maître Eckhart, il a notamment traduit et présenté le *Commentaire du Notre Père* (Arfuyen, 2005), *La Mesure de l'Amour. Sermons parisiens* (Seuil, 2009), et *Sermons, traités, poème. Les écrits allemands* (Seuil, 2015). Il est l'auteur de plusieurs essais dont *Maître Eckhart ou la profondeur de l'intime* (Seuil, 2012) et *La Nuit de l'âme. L'intellect et ses actes chez Maître Eckhart* (Vrin, 2017).

SOMMAIRE

Introduction

Abréviations

Première partie. Sermons de Maître Eckhart

Sermon 19a. Seigneur, roi tout-puissant (Est 4, 17b)

Sermon 19b. Seigneur, roi tout-puissant (Est 4, 17b)

Sermon 45a. Levant les yeux au ciel, Jésus dit (Jn 17,1)

Sermon 45b. Une autre prédication sur la prière par Maître Eckhart de Paris

Sermon 83. En toutes choses, j'ai cherché le repos (Si 24, 7)

Sermon 106. Toute la foule cherchait à le toucher (Lc 6, 19)

Sermon 115a. Les Trois Lumières

Sermon 115b. Les Trois Lumières

Sermon 115c. Les Trois Lumières

Sermon 115d. Les Trois Lumières

Deuxième partie. Autres écrits rhénans

Sermon sur l'Évangile. Jeune homme, je te le dis, lève-toi (Lc 7, 14)

Sermon sur l'Évangile. Enlevez cela d'ici (Jn 2, 16)

Sermon sur l'Évangile. Cherchez en premier le royaume de Dieu (Mt 6, 33)

*Ainsi, toutes les créatures sont une lumière,
car elles sont compréhensibles
dans la lumière de l'union.
Toutes choses s'écoulent au-dehors
comme une lumière qui révèle la lumière cachée.*

Maître Eckhart, *Sermon 19b*

Dans l'avant-propos à la traduction des premiers *Sermons* en 1974, Jeanne Ancelet-Hustache comparait l'œuvre de Maître Eckhart à un « édifice d'une imposante grandeur » qui a été démantelé avec le temps, mais dont certains ont entrepris avec patience la reconstruction (1). Elle terminait en évoquant le moment où cet édifice retrouverait toutes ses dimensions pour la plus grande joie de celles et ceux qui apprécient la lecture de cette œuvre. Cinquante années auront été nécessaires pour nous permettre d'admirer l'ensemble des *Sermons allemands* d'Eckhart. Celui que l'on désigne comme un « maître » fut un grand prédicateur à Erfurt, Strasbourg et Cologne dans les années 1294-1327. Théologien réputé, il a enseigné à deux reprises à l'Université de Paris entre 1302-1303 et 1311-1313. Sa pensée connaît aujourd'hui un rayonnement toujours aussi important auquel la prédication en langue vernaculaire, le moyen haut-allemand, est étroitement liée.

Le présent recueil réunit les derniers *Sermons allemands* de Maître Eckhart : les *Sermons 19, 45, 83, 106 et 115*. L'adjectif « dernier » n'est pas à entendre dans un sens chronologique. Les indications de temps et de lieux sont trop rares dans sa prédication pour prétendre à une telle perspective. Ce sont les derniers sermons authentifiés par les études critiques, dans une traduction inédite s'appuyant sur l'édition de Georg Steer (2). Les trois autres textes présentés ensuite, appelés « écrits rhénans », sont des sermons pseudo-eckhartiens qui font référence à l'œuvre d'Eckhart sans qu'il en soit l'auteur. Ils témoignent de la diffusion de son enseignement dans la vallée du Rhin et nous éclairent en retour sur la spécificité de son écriture...

Éric Mangin

1. J. Ancelet-Hustache, Avant-propos, in *Les Sermons* (1-30), Paris, Seuil, 1974, p. 9.

2. Meister Eckhart, *Die deutschen Werke*, Stuttgart, Kohlhammer, 2019.

*
* *

Les Trois Lumières

Illumina oculos meos (Ps 12,4)
(Illumine mes yeux)

Saint Denys dit : Il existe trois sortes de lumière que l'âme doit posséder afin de parvenir dans une pure connaissance de Dieu. La première est naturelle, la deuxième est spirituelle, la troisième est divine...

Par nature, l'âme comprend que toutes les choses qui existent n'existent pas par elles-mêmes. Ainsi, il doit y avoir au-dessus d'elle une chose qui existe par elle-même et a causé toutes choses...

Par nature, l'âme aime chaque chose selon qu'elle est bonne...

Dieu n'a rien de commun avec les créatures, ce qui indique qu'il n'y a aucune déficience en lui... Dans la mesure où l'âme possède sa ressemblance, elle est incompréhensible. De cette façon, l'âme reconnaît et aime par nature Dieu au-dessus de toutes choses...

La deuxième lumière est spirituelle. Elle jaillit dans la foi, car tout ce que la foi a contenu en elle, l'âme ne peut l'atteindre par nature... Bien qu'il y ait trois Personnes, elles n'opèrent pas comme trois, mais comme un seul Dieu...

La troisième est une lumière de gloire, c'est une lumière divine... Dans cette lumière, on reconnaît Dieu sans intermédiaire... Dans cette lumière, l'âme reconnaît la noblesse de toutes choses en Dieu. Car tout ce qui s'est toujours écoulé, ou s'écoule à présent, ou doit s'écouler à jamais, possède l'être éternel et la vie en Dieu... Dieu ne possède pas son être propre du néant, il le tient de sa propre nature... La nature est sans fond. C'est pourquoi elle est aussi insondable en dehors d'une connaissance sans fond... Ainsi, Dieu seul se comprend dans sa propre nature, dans une lumière que personne ne peut atteindre, comme le dit saint Paul (1 Tim 6,16).

Sermon 115a. p. 109 à 111

*
* *

Roger QUESNOY
DES EMPREINTES D'OISEAUX DANS LE CIEL,
Arma Artis, 2005



*Heureux ceux qui,
dès ici bas
ont rêvé qu'ils voyaient.*

Novalis

*Ouvre les yeux
et rends-toi auprès d'un arbre ;
regarde-le et réfléchis.*

Jacob Böhme

Bien marcher, c'est marcher sans laisser d'ornière, ni de trace conseille Lao Tseu dans le *Tao Tö King* (XXVII). *Soyez passants* dit de même Jésus dans l'*Évangile selon Thomas* (Log. 42). Les maîtres zen utilisent encore une autre image : *Regardez les oiseaux dans le ciel, ils passent sans laisser de traces* (Hui Neng). Comment saisir en plein vol ce qui ne peut être saisi ? Tel l'oiseau dans le ciel, le poète disparaît d'un coup d'aile sans laisser d'autre trace que le temps d'un regard, sans laisser d'autre empreinte qu'un air ou un refrain. Sa fulgurance est celle de l'éclair, son éclat celui de l'éveil. Tel le Fils de l'homme, il *n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer* (Log. 86). Il n'a d'autre demeure que l'écrin de nos cœurs. Le poète ne s'accroche pas au monde. Éternel voyageur, il y passe sans y appartenir. Étranger de passage, rien ne le retient. Pèlerin chérubinique, il découvre la beauté en toutes choses. Il s'émerveille d'un brin d'herbe, d'un caillou, d'une branche. Un rien suffit à le combler de bonheur. Sa joie même est sans objet. Parce qu'il a largué toutes les amarres, à commencer par celles de son petit moi, il exprime par son être l'être même du cosmos. Par les notes de son chant, il délivre le message éternel de la Vie, une et multiple à la fois.

Avec *Des empreintes d'oiseaux dans le ciel* Roger Quesnoy nous livre aujourd'hui "une longue trouée de lumière / dans un ciel plombé". Ce recueil est le dernier en date d'une somme poétique qui s'enrichit au fil des ans et dont les Cahiers Métanoïa se font régulièrement l'écho. Somme de sagesse aussi, de vérités énigmatiques qui s'inscrivent comme des paradoxes sur la voie : "Le mariage du Ciel et de l'Enfer / exige d'aiguiser religieusement / les dagues du paradoxe". Ces poèmes au "parler vif des silex", concis comme des haïkus, résonnent comme autant de coups de gong "aux confins du silence". Trois étapes marquent ce long voyage intérieur de celui qui se fait voyant du Réel au sein même de son rêve éveillé.

I. Métamorphoses :

Ce monde éphémère est celui de toutes les mutations, de toutes les métamorphoses. Pris dans la multiplicité des choses et des êtres, l'homme ne cesse de se transformer. “ *Rêver de voir* ” n'est-ce pas voir par-delà le rêve des apparences ? Tout homme doit subir un passage à travers l'occultation. Comment découvrir l'unité derrière la multiplicité et “ *vaincre / l'opacité de l'instant* ” ? Comment retrouver “ *les graffitis de la nudité intérieure* ” ? Un seul regard compte, celui de la confrontation de l'âme avec elle-même : “ *A quel désir de métamorphose / l'âme doit-elle succomber / lorsqu'elle est / face à elle-même ?* ” Le monde se déroule comme un rêve, un phantasme, un mirage issu de moi et revenant à moi : “ *Quelle différence / entre le rêve et la réalité ?* ”. Le poète se promène dans les champs, sur les grèves. Il marche sans laisser de trace. Devant le spectacle incessant des vagues et des nuages, une seule question l'obsède : “ *Qu'y a-t-il au-delà de mes pas ?* ”

Rompant avec la mentalité ordinaire, le poète change alors son regard pour effectuer sa métanoïa intérieure : “ *Importe le passage / du regard à la vision* ”. Lorsque l'œil voit, alors tout devient le support de la Beauté. Le temps de s'accoutumer à la lueur indécise de sa propre vision, le poète voit caracoler en lui “ *les atomes débraillés / du flux universel* ”. Assis au bord de l'océan, il voit paraître comme une divinité antique la “ *Marée montante / et rougissante / de l'infini marin / en robe légère* ”. Il est prêt à plonger dans le sein de la Déesse : “ *Chevelure ébouriffée / des eaux-mères* ”. Et comme un carillon, il “ *répond aux notes filées / d'une harpe éolienne* ”.

II. Résonances :

Au seuil des grands mystères, le poète naît à la “ *conscience orphique* ”, préalable à toute initiation. En résonance avec l'univers, il vibre au rythme même des sphères. Par la “ *transmutation de l'espace* ”, il découvre en lui-même le ciel et la terre, “ *la Grande Ourse / qui repose benoîtement / sous mes paupières* ”. Il chante la nature qui l'enchanté et boit à la source même de la Vie : “ *A midi, mes lèvres / ne sont pas toujours sevrées / du sein de l'aurore* ”. Lueur indécise qui précède le lever du soleil, lumière jaillissant par soi-même des ténèbres, l'aurore est le symbole de l'éveil. À l'origine de tout mouvement, l'aurore aux doigts de rose est sans pourquoi, ni comment : “ *la rosée du jardin / efface ingénument / les questions superflues* ”. Midi symbolise la plénitude du soleil à son zénith, la lumière éblouissante qui dissipe l'obscurité : “ *Dans quel éden félin / as-tu jailli... évaporée / dans le brasier de juillet ?* ” La nature ne révèle ses secrets qu'à celui qu'elle aime et qui boit à son sein. Le poète ne cherche ni à la maîtriser, ni à la conquérir. Comme un enfant éternel, il plonge en son essence, “ *en exacte adéquation / avec la Présence* ”.

Échappant aux “*pièges de l’objectivisme*”, le poète ne se pose pas comme un sujet par rapport à un objet dont il serait séparé. Il sait que le sujet et l’objet ne sont qu’un car il n’y a d’autre Je que lui. L’Absolu n’est pas un objet. Il ne peut être que pur Sujet. L’ultime réalité est la conscience infinie. “*Mourir à soi génère / une vague de feu*” qui détruit toutes les scories du petit moi : “*Il me faut sans faillir / demeurer fidèle / à l’infini / qui règne sans partage / au fond de moi*”. Ayant fait le deux un, ayant réalisé l’unité en lui-même, il est le solitaire : “*Seul en ma voie / je marche sans ciller...*” Mon odyssee intérieure est celle du navigateur en quête “*des îles fortunées / d’une mémoire différente*”, qu’évoquent les traditions orphiques et gnostiques. Au terme du voyage, parvenu à la source bouillonnante de la Vie, je m’extraits des ténèbres “*pour cueillir le fruit d’or / qui miroite là-bas / en plein soleil*”, dans le jardin des Hespérides, au paradis de l’innocence.

III. Pollens :

Véritable “*Alchimie de l’âme*”, cette amoureuse initiation culmine dans “*l’émergence en plénitude / du Moi essentiel*”. Il n’est d’autre Révélation que celle du “*vert paradis / de mon enfance amoureuse*”. “*L’animal gourmand de l’ego*” n’a pas de prise sur ma nature essentielle. Semblable au grand personnage que tue le gnostique au logion 98 de l’*Évangile selon Thomas*, il n’est plus qu’un mauvais souvenir qui “*embue parfois / de son haleine fétide / la fenêtre de ma chambre*”. Innocent comme l’enfant, je ne distingue pas “*le rêve diurne*” du “*rêve nocturne*”. Mon mental vierge me permet “*d’exalter la magie / de la vie quotidienne / et de frôler des anges / à visage humain*”. “*Épris d’innocence / et de dépouillement*”, je reçois le baptême de l’esprit : “*Des empreintes d’oiseaux / dans le ciel / fécondent une poétique / baptismale*”. Le “*nom nouveau*” qui m’est révélé est celui de mon Identité véritable. Je suis l’âme de l’univers, “*chatoiement singulier / qui déploie sans fin / la soie sauvage du jour*”. Je passe dans le vent comme un pollen, un “*germe divin en gésine*”, une miette de gnose prête à féconder la terre. Il ne s’agit plus de métamorphose, de changement de forme mais de passage au sans forme. Par-delà “*le miroir trompeur / des apparences*”, je suis sans affaires, sans qualité. Au sein même du mouvement, je connais le repos :

*Un héron lent
parcourt solennellement
l’espace vespéral
de mon oisiveté.*

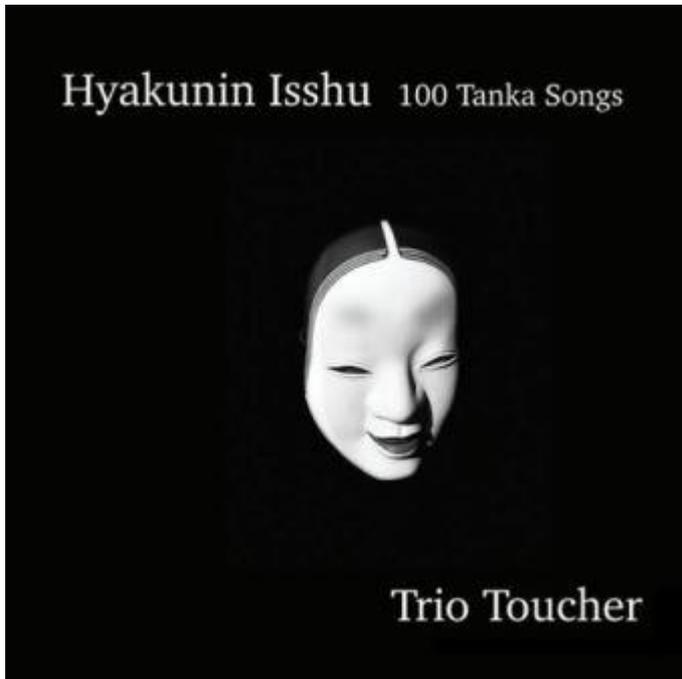
Yves

(Paru dans le cahier Métanoïa N° 121)

*

DISCOGRAPHIE

HYAKUNIN ISSHU
100 Tanka songs
Trio Toucher, GALLO, 2020



Au Japon, il y a mille ans
Époque Heian (VIII^e-XII^e siècles). Heian, capitale de la paix, l'actuelle Kyoto.

En ce temps-là, tous - les hommes aussi bien que les femmes – prenaient plaisir à composer des *tankas* (chants courts de cinq vers) qui servaient également de mode de communication. 100 poèmes de 100 poètes auraient été compilés au XII^e siècle, à la demande de *Fujiwara no Teika* (1162-1241), poète et haut fonctionnaire désireux d'en orner les portes coulissantes d'une villa, témoignant ainsi d'un extrême raffinement culturel ... Ces poèmes furent ensuite publiés sous la

forme d'une anthologie, le *Hyakunin Isshu* (*De cent poètes un poème*), recueil resté très populaire au Japon. Ces cent poètes – certains célèbres, d'autres peu connus - appartiennent presque tous à l'aristocratie de la cour impériale japonaise. Les femmes - souvent anonymes - ne sont parfois identifiées que par leur statut social. *Hyakunin Isshu* fait aussi référence à un jeu de cartes traditionnel nommé *karuta*, consistant à retrouver la fin d'un poème dont le meneur récite le début. Les auteurs de la présente composition musicale manifestent l'ambition de « *renouer avec l'idée d'une musique à la fois savante et populaire, et pouvant être fredonnée par tous. À la manière des enfants japonais récitant ces poèmes. Toucher la musique comme nous toucherions l'écorce d'un arbre en entrant par un fait merveilleux dans un paysage peint. Et qu'en retour la musique touche, noble retour de l'arbre (re-) devenu éloquent* ». Composition musicale : Rémy Souvay (guitare) ; Reiri Taniguchi-Letourmy (piano). Traduction : Rémy Souvay.

*

Ô robes virginales
Que le vent presque absent
Fait danser doucement
Sous mes paupières pâles

Impératrice Jitô (645-702)

De la baie de Tago
Si je lève les yeux
Vers le Fuji sans feu
C'est qu'il neige là-haut

Yamabé no Akahito (VIII^e siècle)

Sur la route du ciel
Glissent les jeunes filles
Au fond de leurs pupilles
Il y a notre appel

Sôjô Henjô (816-890)

La splendeur de la lune
Tristement me fait mal
Les couleurs automnales
Se défont une à une

Ôe no Chisato

Quand étais-je là-bas
Où les sources jaillissent
Quand les neiges finissent
Pour la première fois

Fujiwara no Kanesuké (877-933)

Elle était solitude
En silence, en gerçures
Ma retraite hors les murs
En lointaine altitude

Minamoto no Muneyuki (?- 939)

Tournoyez au printemps
Ô fleurs du cerisier
Est-ce que vous visiez
Le soleil inconstant

Ki no Tomonori

Cerisier des montagnes
Dis-moi ton sentiment
À part moi qui t'entends
Et sans toi qui me soigne

Gyôson (1055-1135)

Si jamais je survis
À ce monde incertain
Je partirai très loin
De cette sombre nuit

Empereur retiré Sanjô (976-1017)

Bientôt ennuagées
Déliçats pétales
En amont en aval
Si vite dérangées

Ôe no Masafusa (1041-1111)

J'ai attendu longtemps
Qu'une lumière sorte
Un mouvement de porte
Dans ce noir entêtant

Moine Shuné (1113- ?)

Est-ce le sel marin
Qui me brûle les yeux
Ou l'amour ou les deux
Quand je t'attends en vain

Fujiwara no Teika (1162-1241)

Il y en a qui m'aiment
Quand d'autres me haïssent
Que les guerres sévissent
Est l'unique problème

Empereur retiré Gotoba (1180-1239)

Les splendeurs du Palais
Sont désormais finies
En ces temps d'avanies
Heian disparaîtrait

Empereur retiré Juntoku (1197-1242)



Hyakunin Isshu (De cent poètes un poème)



Lune qui pointe dans les champs célestes

Abe no Nakamaro (689-770)

POÉSIES



cette nuit est sans fin
il n'y a rien qui vaille
que cela est bien dit

Yves

KOÏ
鯉幟



carpes koï dans le vent
flottent à contre-courant
s'envolent au firmament
de l'être et du non être

jaillissant des cascades
elles chevauchent les nuages
et cherchent dans l'impalpable
l'impalpable du songe

quand passent les mirages
elles ne laissent d'autre trace
que celle d'un feu-follet
zigzaguant dans les flots

en suivant le chemin
que nul jamais ne trace
l'œil toujours dans l'ouvert
est-il vrai qu'elles chavirent

de ton cœur à mon cœur

Yves

WHAT KRISHNA MEANT



I sometimes wonder if that is what Krishna meant—
Among other things—or one way of putting the same thing :
That the future is a faded song, a Royal Rose or a lavender spray
Of wistful regret for those who are not yet here to regret,
Pressed between yellow leaves of a book that has never been opened.
And the way up is the way down, the way forward is the way back.
You cannot face it steadily, but this thing is sure,
That time is no healer: the patient is no longer here.
When the train starts, and the passengers are settled
To fruit, periodicals and business letters

(And those who saw them off have left the platform)
Their faces relax from grief into relief,
To the sleepy rhythm of a hundred hours.
Fare forward, travellers ! not escaping from the past
Into different lives, or into any future ;
You are not the same people who left that station
Or who will arrive at any terminus,
While the narrowing rails slide together behind you ;
And on the deck of the drumming liner
Watching the furrow that widens behind you,
You shall not think 'the past is finished'
Or 'the future is before us'.
At nightfall, in the rigging and the aerial,
Is a voice descanting (though not to the ear,
The murmuring shell of time, and not in any language)
'Fare forward, you who think that you are voyaging ;
You are not those who saw the harbour
Receding, or those who will disembark.
Here between the hither and the farther shore
While time is withdrawn, consider the future
And the past with an equal mind.
At the moment which is not of action or inaction
You can receive this : "On whatever sphere of being
The mind of a man may be intent
At the time of death"- that is the one action
(And the time of death is every moment)
Which shall fructify in the lives of others :
And do not think of the fruit of action.
Fare forward.

O voyagers, O seamen,
You who came to port, and you whose bodies
Will suffer the trial and judgement of the sea,
Or whatever event, this is your real destination.'
So Krishna, as when he admonished Arjuna
On the field of battle.

Not fare well,
But fare forward, voyagers.

T. S. Eliot
The Dry Salvages

CE QUE KRISHNA A VOULU DIRE



Parfois je me demande si c'est bien ce que Krishna a voulu dire –
Entre autres – ou s'il a voulu dire autrement la même chose :
Que le futur est une chanson fanée, une Rose Royale ou un brin de lavande
Regret mélancolique de ceux qui ne sont pas encore là pour avoir des regrets,
Pressé entre les feuilles jaunies d'un livre jamais ouvert.
Et le chemin d'en haut est le chemin d'en bas, l'aller est le retour.
On ne peut regarder cela en face, mais c'est certain.
Le temps ne guérit pas : le patient n'est plus là.
Quand démarre le train et que les passagers sont bien installés
Devant des fruits, des quotidiens ou des lettres d'affaires

(Ceux qui les accompagnaient ayant quitté le quai)
Leur visage accablé semble s'apaiser
Au rythme assoupissant des heures qui une à une par centaines s'égrènent.
En route, voyageurs ! Sans fuir le passé
Pour d'autres vies ni un quelconque futur,
Vous n'êtes pas les mêmes que ceux qui sont partis de cette gare
Ou qui parviendront à quelque terminus,
Tandis que derrière vous les rails s'éloignent en se rétrécissant ;
Et sur le pont du paquebot qui vibre,
Contemplant le sillage qui s'élargit derrière vous,
Vous ne vous direz pas que « le passé est derrière »
Ni que « le futur est devant ».
Au crépuscule, dans le gréement et dans l'antenne,
Réside une voix qui murmure (non pas à l'oreille,
Conque bruisante du temps, ni dans aucune langue)
« En route, vous tous qui croyez voyager ;
Vous n'êtes pas ceux qui ont vu le port
S'éloigner, ni ceux qui débarqueront.
Ici, entre cette rive et l'autre rive,
Lorsque le temps s'est retiré, voyez d'un œil égal
Le futur et le passé.
En cet instant qui n'est ni action ni inaction
Vous pouvez comprendre ceci : « Sur quelque sphère de l'être
Que se concentre le mental de l'homme
Au moment de la mort » - telle est la seule action
(et le temps de la mort est à chaque instant)
qui portera son fruit dans la vie des autres ;
Et ne croyez pas récolter le fruit de l'action.
En route.

Ô voyageurs, ô marins,
Vous qui entrez au port, et vous dont les corps
Seront jugés par la mer,
Ou quelque autre évènement, telle est votre véritable destination. »
Ainsi parlait Krishna, comme le jour où il admonestait Arjuna
Sur le champ de bataille.

Non pas bon voyage,
Mais en route, voyageurs.

T. S. Eliot
The Dry Salvages

*

MER



Une mer
De verre, de lait, de pluie
Une mer
De cristal et de sel

Alvéoles blanches et vertes :
la mousse se retire en résille.

Dômes bleus et or sous le ciel de midi
Roulent et ruissellent ;

Villers sur Mer, Aurore (photo : Aurore Cottrel)

Les babines des vagues écument et se fracassent :
Polyrythmies sublimes, géantes, et continues.

Grâce de ces flaques lécheuses
De bottes et de pattes
Allant marche-avant, marche-arrière
Comme un grand corps de tango.

La Milonga de sable et d'eau !
Chant du monde jamais tu,
Chorégraphie première,
Mer de lait, de pluie, de verre.

Elsa, Trouville 26/10/23

SENS



Crépuscule à Bellepierre (photo : Yves)

C'est dans la nuit sourde que s'entend le chant dont reconnaître d'instinct
chacune des couleurs
Et des variations
Et, dans l'air muet, que se comprend ainsi la tonalité d'un arbre
Et se perçoit la saveur de sa sève
De ce flux auquel répond la senteur de chaque chose sous l'effleurement
toujours attentif et très attentionné du vent
Et de ce qui l'accompagne de frémissements
Cette caresse où, par les sens, prend corps la connaissance du monde

Elle qui invite à se livrer à l'ivresse
A l'ivresse de vivre
L'ivresse de vibrer sans cesse
De vibrer en amour
Et de vibrer d'amour

Jacques

*

EMPREINTES D'OISEAUX DANS LE CIEL



Dans le ciel de Pontigny (photo : Yves)

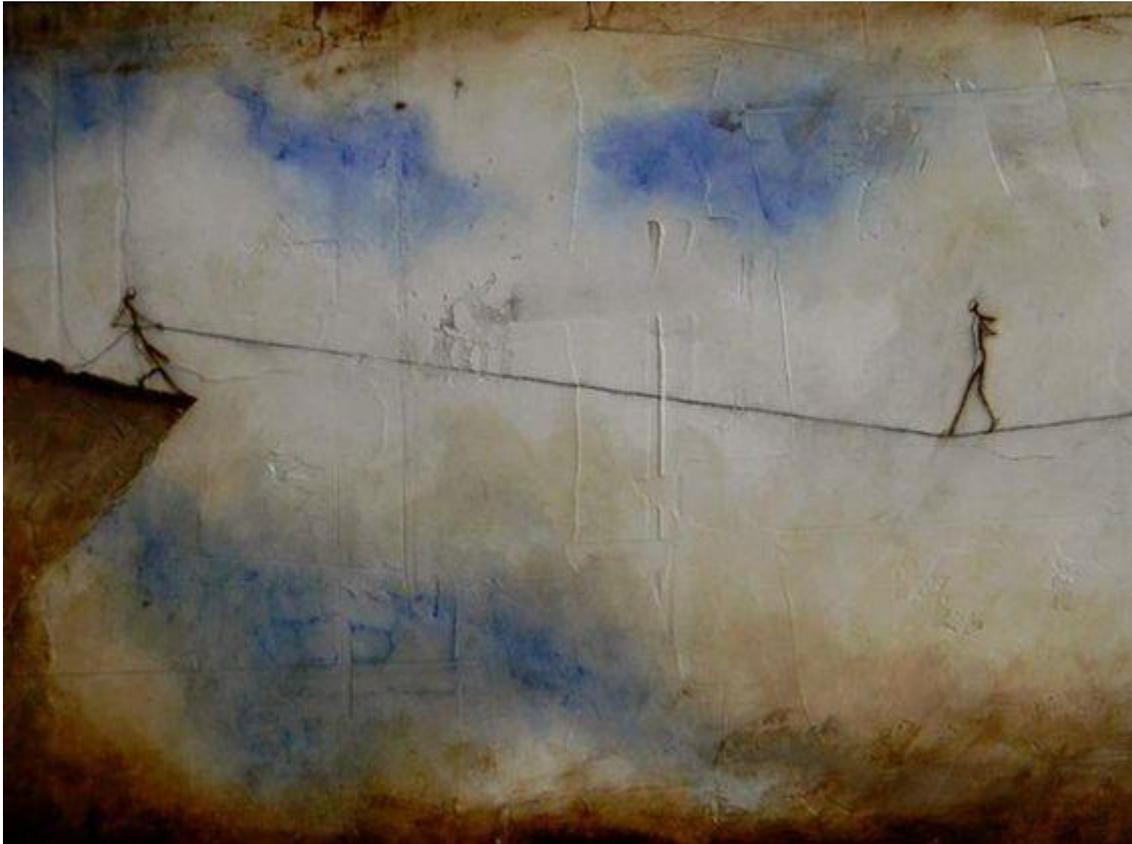
Sanglé de nuages couperosés
le ciel se courbe
sous leur fardeau

Le bouillonnement rageur
de l'écume est apaisé
par la douceur d'un souffle

Oiseaux carmélites
et fleurs de jade

Roger Quesnoy
Des empreintes d'oiseaux dans le ciel, Arma Artis, 2005

SUR LE FIL DU RASOIR



En avançant vers l'inconnu, j'aperçois cette silhouette qui m'attend les bras ouverts, venant de loin, de trop loin, d'au-delà...

Possédée par cette folie amoureuse pour une ombre enveloppée de voiles de secrets, je l'approche pétrifiée et je me dis qu'il me faut garder mon calme sur ce fil du rasoir au bout duquel m'attend le pays des Mille et Une Nuits.

Tu m'avais dit que dans ton monde de l'autre côté, il n'y a que la conscience universelle qui règne et que pour celle-ci la notion de temps n'est qu'un caprice, c'est une sorte d'ici et maintenant éternel sans passé ni futur.

Je me demande donc pourquoi ne pas s'aventurer sans désespérer ni clamer victoire puisque le lendemain n'arrivera peut-être jamais et l'ancien ne se répétera plus ; oui, il faut que j'habite le jour.

Prends ma main et aide-moi à passer ce filin sans regarder le gouffre au-dessous où ce monstre béant est la seule autre option.

Chérissons chaque seconde, vivons !

Purana
Illustration : Antoine José

LE DERNIER ESPOIR



*Le nom de Dieu est :
Peut-être.*

Tikkounéi-Hazohar 69

*Marais dans la forêt du Rhin,
(photo : Jean-Marc Remy)*

Que reste-t-il de nous deux à la fin,
sinon peut-être

Ce maigre feu de broussailles mal éteint
qui fume encore tout bas en hiver certains soirs
entre deux souches de saules gris et noirs,

derrière le petit bois de sureaux et de hêtres
enseveli par les lourds marais du Vieux-Rhin
sous un linceul de lune, dans l'éternel brouillard.

Claude Vigée, Printemps 2004

ARC-EN-CIEL APRÈS L'ORAGE



Arc-en-ciel sur mon lac (photo : Nadia)

D'où vient cette rencontre improbable de cet Arc-en-Ciel après l'orage ?
Il semble venu pour moi tout en rondeur, tout en couleur, entre ciel et eau !

Magique : un cercle parfait

Une apparition ? Un message ...

Je ne quitte pas des yeux cet arc multicolore de peur qu'il s'évapore ...
Sa vue m'élève vers le ciel et provoque en moi une forme d'intimité, de cocon,
de sacré...

Je m'imagine à l'intérieur, autour, cheminant dans chaque couleur scintillante :

Le rouge du feu de la vie, de la passion

L'orange, plein d'or et d'anges

Le jaune, si lumineux comme le soleil

Le vert, de l'espoir et de la finesse du végétal

Le bleu, relié à l'immensité du ciel

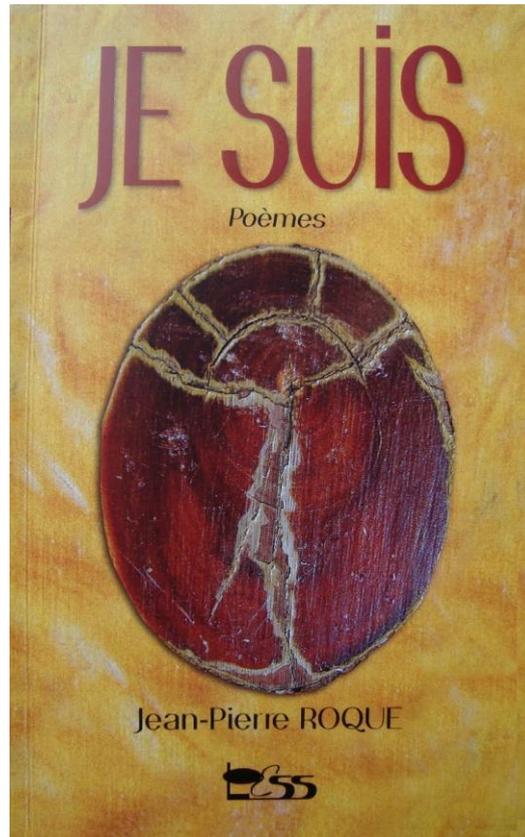
L'indigo, entre ciel et mer

Le violet, l'éclat royal de l'améthyste.

Enchantée, je me sens remplie de ces couleurs intenses
mais aussi de la magie merveilleuse de ce moment éphémère et à la fois infini...

Nadia

JE SUIS



seule l'ignorance nous fait croire
que nous vivons dans un espace restreint

nous occupons néanmoins tous les univers
et tous les univers sont contenus en nous

nos corps n'ont aucune limite
notre esprit sait déjà voyager dans le temps

nous avons la possibilité de nous projeter
au-delà de tous ces mondes tangibles et intangibles

toujours plus près de la Source

Jean-Pierre Roque
JE SUIS, Éditions Loess, 2014, p. 26

*

IL N'Y A PAS DE DIEU

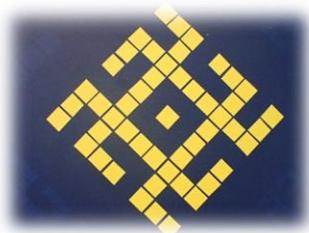


Jaak Arro, *Vers l'autre-rive*, Eesti Kunstimuuseum Kumu, Tallinn

Il n'y a pas de Dieu,
pas de chef d'orchestre,
pas de metteur en scène.
Le monde tourne tout seul,
l'orchestre joue tout seul,
la pièce se joue toute seule,
et si quelqu'un
laisse tomber son violon
et que son cœur s'arrête,
jamais l'homme et la mort
ne se rencontreront – derrière la vitre
il n'y a rien, l'au-delà est un miroir
dans lequel ma peur me regarde en face
avec ses grands yeux,
et derrière cette peur ;
si l'on regarde mieux,
il y a l'herbe et les pommiers, et le tournesol,
qui peu à peu se tourne vers le soleil
sans Dieu, sans chef d'orchestre, sans metteur en scène.

Jaan Kaplinski

Le soir ramène tout, (traduit de l'estonien par Antoine Chalvin)



QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN

Prière pour ne plus vivre séparé (suite)



Si tu m'écoutais mieux, Augustin,
tu sentirais ma ferveur t'envahir,
tu sentirais la caresse du vent qui se lève.
Non, toute la musique n'est pas morte.
Elle chante dans le cœur de mes tout-petits,
qui peuvent baigner leur visage
dans la tendresse maternelle.
Elle chante dans le regard des aînés
conforté par la virile affection paternelle.
Elle chante dans le soleil de midi
pour les enfants de ma délivrance.
Et il y en a quelques-uns de par le monde,
qui me demandent
dans une supplique ardente
de dénouer leurs liens
et de délier leurs nœuds.
Ils ont déjoué, grâce à ma complicité,
qu'ils ont acceptée,
qu'ils ont voulue,
les pièges des faussaires.
Ils ont franchi, le regard dans mon regard
leurs tirs de barrage.
Or je clame très haut,
et je voudrais que tu écrives ces paroles avec ton sang :
mes vrais enfants ne sont adversaires de personne,
il y a seulement, et ils sont légion,
des adversaires de mes enfants.
Et moi Jésus qui te parle,

je ne suis l'adversaire de personne,
il y a seulement des adversaires de Jésus.
Mes tout-petits n'ont pas de haine
même lorsqu'ils jouent à faire la guerre.
Les adversaires de mes enfants
restent sur l'offensive
ou sur la défensive
- et le résultat est le même -
même lorsqu'ils ne font pas la guerre.
Mes petits qui jouent à la guerre
jouent réellement, pleinement.
Les hommes qui font la guerre
et défendent de la faire,
ne veulent soi-disant pas la faire.
Ils sont perpétuellement mobilisés
pour une défense active
ou pour une défense passive.
Ils se sentent continuellement
en état de légitime défense.
Ils veulent montrer la force
pour n'avoir pas à s'en servir.
Ils veulent paraître invincibles
pour n'être plus vulnérables.
Ils ne savent plus
quand commence la guerre chaude
ni quand elle finit.
C'est à peine s'ils se rendent compte
qu'ils sont victimes de la guerre des nerfs
et que leur cœur fait les frais
de cette drôle de guerre.
Tendus, ils sont périssables,
crispés, ils sont attaquables,
blindés, ils sont repoussables.
Tandis que mes petits, parce qu'ils sont :
ouverts, ils sont imparables
découverts, ils sont imprenables
détendus, ils sont impérissables
débonnaires ; ils sont inattaquables,
bonasses, ils sont irréfutables.
Le Père peut venir chez eux
et moi aussi,
car là où est le Père,
je suis avec lui.

En eux nous établissons le Royaume ;
nous les investissons du Royaume,
nous les rendons au Royaume
pour les divines épousailles.
Alors, il n'y a plus de dialogue qui subsiste,
il n'y a plus de théologie qui tienne,
il n'y a plus d'écriture qui fasse le poids.

Émile, 1974 (à suivre)



Illustration : Edmond (collection privée)